

Marche ou crève

Richard Sapir
Warren Murphy

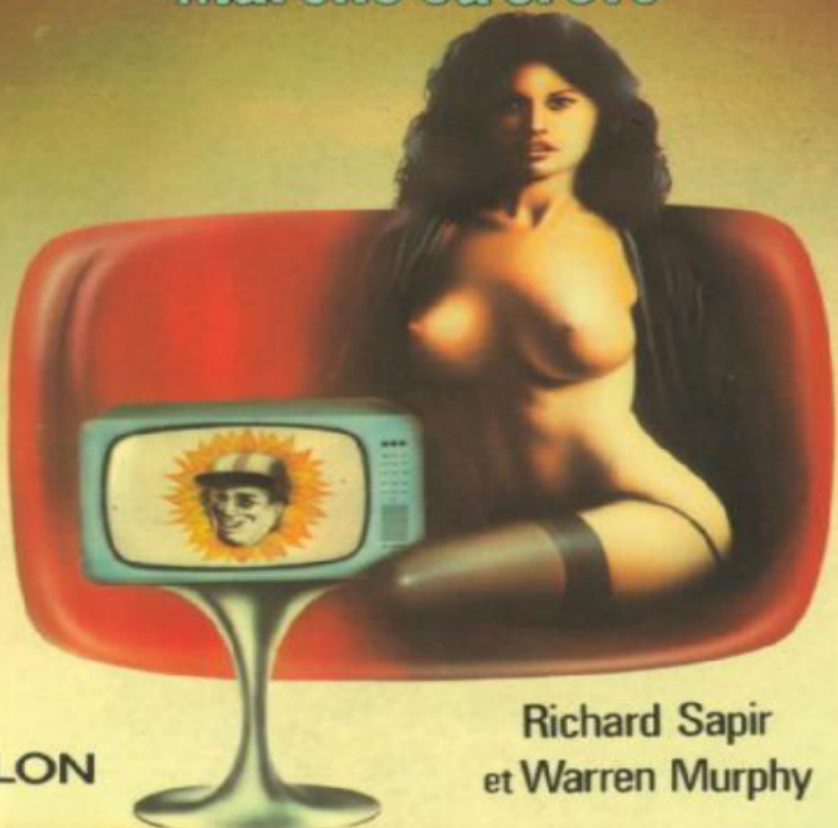
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GÉRARD DE VILLIERS
PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

Marche ou crève



PLON

Richard Sapir
et Warren Murphy

SÉRIE L'IMPLACABLE

1. IMPLACABLEMENT VÔTRE
2. SAVOIR C'EST MOURIR
3. PUZZLE CHINOIS
4. L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
5. DOCTEUR SÉISME
6. CONDITIONNÉ À MORT
7. RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
8. CONFÉRENCE DE LA MORT
9. LES FOUS DE LA JUSTICE
10. LE TYPHON DU TIERS MONDE

RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY

MARCHE OU CRÈVE

Traduit de l'américain par Brigitte Sallebert

PLON

Titre original :
KILL OR CURE

Maquette de couverture : Loris

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration. "toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite" (alinéa premier de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivant du Code pénal.

c 1973 by Richard Sapir and Warren Murphy

c Librairie Plon/GECEP 1979
pour la traduction française.

I.S.B.N. : 2-259-00439-3

Édition originale :
I.S.B.N. : 2-259-00439-3
PINNACLE BOOKS. INC
NEW YORK New York. N. Y. 10016

CHAPITRE PREMIER

Dans sa vie James Bullingsworth avait rarement fait preuve d'imagination. Sa dernière idée, en revanche, fut si originale que son auteur reçut en récompense un pic à glace derrière l'oreille droite. Elle avait eu d'autres conséquences, d'ailleurs. Une kyrielle d'agents fédéraux furent immédiatement dépêchés à travers le pays, avec l'ordre de se poster dans les coins les plus perdus, et le Président des États-Unis lui-même gémissait :

— Pourquoi faut-il que les emmerdes tombent toujours sur moi ?

Cette fameuse idée vint à James Bullingsworth par une belle matinée dans son bureau à la Greater Florida Betterment League⁽¹⁾ où il travaillait comme volontaire, depuis deux ans déjà, du lundi au vendredi, de 9 h à 17 h.

Son penchant naturel à ne pas poser de questions lui avait valu ce poste. Il aurait dû s'en souvenir, ce qui lui aurait évité une fin peu agréable.

Le président de la banque, dans laquelle Bullingsworth travaillait à l'époque, le convoqua un jour :

— Bullingsworth, que penseriez-vous d'améliorer la gestion de Miami et de sa couronne ?

Bullingsworth répondit que toute idée d'amélioration est bonne à retenir.

— Aimeriez-vous désormais consacrer votre temps et vos efforts à la Greater Florida Betterment League ?

James Bullingsworth s'inquiéta pour sa carrière à la banque.

— Mais Bullingsworth, cela sera désormais votre carrière au sein de la banque.

C'est ainsi que Bullingsworth, qui ne savait s'occuper que de ses affaires, partit pour faire du volontariat rémunéré par sa banque.

L'étrangeté de la situation aurait dû éveiller ses soupçons et le rendre très prudent quand, en cette belle journée, il remarqua que les textes sortis des ordinateurs étaient incohérents.

Se tournant vers sa secrétaire, une jeune Cubaine à la poitrine généreuse, il dit :

— Mademoiselle Carbonal, ces textes sont incomplets. Il y a d'énormes trous. Ce ne sont que des lettres éparpillées sur des feuilles presque blanches. Nous ne pouvons pas les envoyer à leur destinataire dans cet état-là.

Mademoiselle Carbonal s'empara des feuilles que lui tendait son patron, puis les regarda. Pendant ce temps, Bullingsworth admirait

son sein gauche. Elle portait encore ce soutien-gorge transparent qui l'excitait terriblement.

— Mais c'est toujours comme ça, répliqua-t-elle.

— Quoi ?

— Depuis deux ans maintenant, nous expédions des feuilles dans cet état. Tout, à destination de Kansas City, est comme ça. Les autres filles, qui travaillent dans différentes Betterment Leagues à travers le pays, disent que c'est la même chose chez elles. Tout le monde pense qu'il doit y avoir des fous à Kansas City. Vous croyez pas ?

— Laissez-moi voir ce sein, lança Bullingsworth avec autorité.

— Quoi ?

— Les feuilles je veux dire ! corrigea rapidement Bullingsworth. Passez-les-moi.

Il se plongeait dans les lettres éparpillées sans queue ni tête. De temps en temps il émettait une opinion toute personnelle : « Hmmmmmmm », faisait l'ex-assistant du vice-président d'une des plus grosses banques de Miami.

— Mademoiselle Carbonal, apportez-moi les doubles de toutes les feuilles d'ordinateurs que nous avons expédiées à Kansas City.

— Pour quoi faire ?

— Mademoiselle Carbonal, je viens de vous donner des instructions très précises.

— Ça va attirer des ennuis de chercher à comprendre. Si vous les voulez, allez les chercher vous-même.

— Dois-je comprendre que vous refusez d'obéir à mes instructions ?

— Oui.

— C'est tout ce que je voulais savoir, rétorqua Bullingsworth exaspéré. Vous pouvez vous retirer.

Mademoiselle Carbonal ne se le fit pas répéter deux fois et sortit la tête haute.

Une demi-heure plus tard, alors que Bullingsworth partait déjeuner, elle l'apostropha :

— Monsieur Bullingsworth ne faites pas de vagues. Vous êtes bien payé. Je suis bien payée. Nous, on pose pas de questions. Que cherchez-vous de plus ?

Bullingsworth s'approcha de son bureau avec une certaine solennité.

— Mademoiselle Carbonal ! fit-il pompeusement. Il y a façon et façon de faire les choses. Or, la manière américaine c'est de comprendre, de savoir ce que vous faites et non pas de se comporter comme un animal sans cervelle.

— Vous être un gentil *señor*, alors croyez-moi, ne faites pas de vagues. D'accord ?

— Non ! répliqua sèchement Bullingsworth.

— Toute façon vous ne pourrez pas voir les autres feuilles

d'ordinateurs, car Henrietta Alvarez, la fille qui s'en occupe, une fois qu'elle a vérifié, détruit les doubles. C'est ce qu'on lui a ordonné de faire. Elle doit également signaler si on pose des questions à leur sujet.

— Mademoiselle Carbonal, vous n'avez pas l'air de comprendre. Que faites-vous de la fameuse débrouillardise yankee ?

James Bullingsworth en fit une démonstration le soir même en forçant le bureau d'Henrietta Alvarez. Il y trouva, comme il s'y attendait, des feuillets d'ordinateurs sur trente centimètres d'épaisseur.

Amusé par les inquiétudes et appréhensions de sa secrétaire, Bullingsworth s'empara de la pile qu'il emporta dans son bureau. Sa satisfaction augmentait au fur et à mesure.

D'après la première ligne de chaque page, il comprit qu'il s'agissait d'un code. Or, lui, James Bullingsworth, allait les décoder rien que pour le plaisir. Il avait sérieusement besoin d'un peu de diversion dans ce job qui ne l'occupait que deux heures par jour.

« Quand même incroyable, pensait-il, qu'ils aient pu croire un instant qu'une telle aberration puisse m'échapper longtemps. Étaient-ils givrés à l'antenne Kansas City des National Betterment Leagues ? »

Le code était aussi simple que des mots croisés. Ayant rassemblé toute une semaine d'imprimés, il combla les espaces blancs. Il ne lui restait plus qu'à trouver dans quel ordre les lettres devaient être lues.

« Nedivotp », gribouilla Bullingsworth, puis il réarrangea les feuillets, ce qui lui donna « Todepniv ». Puis il les chamboula de nouveau. Finalement il inscrivit : « Pot-de-vin ».

Sans plus y toucher, il entreprit de copier ce qu'il lisait maintenant parfaitement bien. Cela lui prit toute la nuit. Quand il eut terminé, il remélangea les feuillets, puis lut d'une seule traite les notes qu'il avait prises au fur et à mesure sur un calepin.

— Nom d'un chien ! siffla-t-il entre ses dents.

Il jeta un regard par la porte vitrée et aperçut mademoiselle Carbonal qui arrivait. Il devait donc déjà être neuf heures du matin. Il lui fit signe d'entrer.

— Carmen, Carmen ! Regardez-moi ça. Regardez ce que je viens de trouver.

Carmen Carbonal enfonça ses doigts dans ses oreilles et s'enfuit en criant :

— Ne dites rien. Moi, veux rien savoir.

Il se leva et la poursuivit jusqu'à son bureau.

— N'ayez pas peur, dit-il d'un ton rassurant.

— Vous être *muy stupido*, lança-t-elle. Vous être un grand *señor* très stupide. Faut tout détruire. Tout brûler.

— Ça vous intéresserait de savoir ce que nous faisons vraiment ?

— Non, pleurnicha-t-elle. Je ne veux pas savoir. Vous non plus devriez pas vouloir. Vous être si bête, si bête...

— Oh Carmen ! fit Bullingsworth lui entourant les épaules d'un bras consolateur. Je suis désolé. Si vous y tenez, je vais tout brûler.

— Trop tard, gémit-elle, trop tard.

— Mais non, ce n'est pas trop tard, je vais les brûler immédiatement.

— Trop tard.

Avec des gestes amples et cérémonieux, Bullingsworth porta les feuillets d'ordinateurs dans sa salle de bains privée, attenante à son bureau, et y mit le feu, provoquant une épaisse fumée noire et suffocante.

— Là, maintenant êtes-vous contente ? demanda-t-il.

— Trop tard ! gémit-elle.

— J'ai tout détruit, la rassura-t-il en souriant.

Mais Bullingsworth avait évidemment conservé ses notes personnelles concernant une foule de choses intéressantes. Il avait compris, entre autres, pourquoi sa banque était d'accord pour lui verser un bon salaire alors qu'il travaillait pour une autre société. Il apprit aussi pourquoi récemment tant de notables du coin avaient été condamnés pour dessous de table et extorsion de fonds. Il savait même d'avance qui serait le prochain maire, avant le scrutin fixé pour la fin du mois.

Bullingsworth se sentait très fier de son pays. Il était content de savoir que l'Amérique prenait vraiment à cœur la sauvegarde de ses institutions, plus qu'on aurait pu le croire à première vue.

Cependant quelque chose l'ennuyait. C'était le passage concernant les augmentations de salaire auxquelles « Folcroft » devait donner son accord. D'ailleurs il ne comprenait pas bien ce qu'était ou qui était ce « Folcroft ».

Tous les cadres de son échelon, à la League, allaient bénéficier d'une augmentation de 14 %, alors que lui se retrouvait avec un misérable ajustement du coût de la vie de 2,5 %. Il décida de ne pas laisser cette découverte le perturber, car après tout il ne devait même pas être au courant. Il allait l'oublier.

Si James Bullingsworth avait respecté sa bonne résolution, il aurait pu au moins profiter de ses 2,5 %. Mais il l'oublia subitement l'après-midi même, lorsqu'il rencontra le président de la Greater Miami Trust and Investment Company, qui restait toujours son patron.

Pourquoi recevrait-il seulement 2,5 % ? Cela le taraudait. Son président, qui se prenait pour un expert en relations humaines, lui expliqua qu'il était désolé, mais qu'il s'agissait là de l'augmentation maximum prévue à la League.

— En êtes-vous certain ? questionna Bullingsworth.

— Je vous en donne ma parole de banquier. Vous ai-je déjà menti ?

Après cette entrevue, James Bullingsworth estima qu'il avait besoin

d'un verre pour réfléchir tranquillement. Il prit un double Martini, puis un autre, suivi d'un troisième. Quand il rentra chez lui il prévint d'abord sa femme que si elle osait lui dire qu'il avait bu, il lui enverrait son poing sur la gueule et ensuite qu'elle avait toujours eu raison de lui dire que la banque l'exploitait.

Sur ce, il changea de veste, sans oublier de transférer son précieux carnet. Il sortit en hurlant « qu'il allait leur montrer à ces salauds qui au juste était James Bullingsworth ».

Il songea d'abord à dévoiler toute l'affaire dans le *Miami Dispatch*, mais comprit que cela risquerait de le faire licencier. Il pensa un instant à une nouvelle confrontation avec le président de la banque. Il obtiendrait ainsi certainement l'augmentation souhaitée, mais il avait peur qu'un jour ou l'autre le président trouve un moyen de prendre sa revanche.

La seule façon de procéder dans cette affaire lui vint dans un éclair de génie lorsqu'il passa au bourbon. Cette boisson lui facilita la concentration, élevant son esprit à une compréhension des relations humaines qu'il n'avait jamais possédée en buvant du gin et du vermouth. Le bourbon lui dévoila que, dans la vie, c'est chacun pour soi. La loi de la jungle. Que tout au long de son existence James Bullingsworth avait été un imbécile pensant qu'il vivait dans une société civilisée. Un grand imbécile. Au fait, le barman le savait-il ?

— Allez monsieur, c'est terminé pour vous ce soir, lui répliqua simplement le barman.

— Dans ce cas c'est vous l'imbécile, affirma Bullingsworth. Gare au roi de la jungle !

Il se souvint alors d'un élu de la ville de Miami qui avait prononcé un discours au cours d'un pique-nique électoral. Lorsqu'il lui avait serré la main, l'orateur avait exprimé sa satisfaction de voir un jeune homme aussi bien s'occuper des affaires civiques.

Bullingsworth décida de lui téléphoner sur-le-champ.

— Pourquoi ne pas parler de tout cela demain matin, hein jeune homme ?

— Parce que, mon vieux, vous risquez de ne plus être là demain. Vous êtes le prochain sur la liste. Vous serez inculpé pour une affaire de parcmètres. Vous voyez ce que je veux dire n'est-ce pas ?

— Peut-être ferions-nous mieux de ne pas discuter au téléphone. Où pouvons-nous nous retrouver ?

— Je veux un million de dollars pour ce que j'ai en ma possession, vieux. Car c'est moi le roi de la jungle.

— Connaissez-vous le Mail(2) à Miami Beach ? Rendez-vous au bout du Mail, d'accord ?

— Si je connais le Mail ? C'est comme si vous me demandiez connaissez-vous le promoteur du complexe de Key Biscane ? Non

mais !

— Écoutez jeune homme, au bout du Mail, sur la plage à côté de l'hôtel *Ritz*, dans une heure.

— Je peux y être en un quart d'heure.

— Non, ne prenez pas de risques. C'est pas le moment d'avoir un accident de voiture. Je crois que vous détenez quelque chose de grande valeur.

— D'une valeur d'un million de dollars, ânonna Bullingsworth, bien embrumé. Un million de dollars.

Il raccrocha puis, passant devant le barman, lui lança qu'il allait peut-être revenir acheter cet endroit pourri et le flanquer lui, sale con d'irlandais, à la porte. Il le prévenait de son avenir, tout en lui agitant un calepin sous le nez.

— Tout est là-dedans. Je vais flanquer ton sale cul d'irlandais sur le trottoir. Je vais être le plus gros requin de la politique, et tu y réfléchiras deux fois avant de refuser un verre à James Bullingsworth. Où est la sortie ?

— Vous vous appuyez dessus, ricana le barman.

— Ouais, fit Bullingsworth qui partit en tanguant dans la nuit chaude et humide de Miami.

Le vent frais à l'extérieur eut un léger effet de désintoxication sur lui. Lorsqu'il arriva à la plage, il n'était plus que modérément saoul. Il donna des coups de pieds dans le sable et inspira goulûment l'air salé.

Peut-être avait-il été un peu vite ? Il consulta sa montre. Il aurait bien besoin d'un autre verre. Ça lui ferait sûrement beaucoup de bien. Peut-être qu'après tout il n'avait qu'à raconter son histoire au président de la banque. On lui pardonnerait certainement ce qu'il avait fait.

Il perçut alors le bruit d'un bateau moteur qui approchait. La plage, à cette heure-ci, aurait dû être éclairée. Elle l'était d'ailleurs, mais pas à l'endroit où il se trouvait. L'Atlantique était tout noir, avec au loin un petit paquebot qui brillait, solitaire.

Il fut surpris par un murmure.

— Bullingsworth ? Bullingsworth, est-ce vous ?

— Ouais. Est-ce vous ? demanda à son tour Bullingsworth.

— Oui.

— Où êtes-vous ?

— C'est sans importance. Avez-vous apporté votre calepin ?

— Oui, je l'ai.

— En avez-vous parlé à quelqu'un ?

Dessoûlant complètement, Bullingsworth réfléchit une seconde pour trouver la bonne réponse. S'il disait que d'autres étaient au courant, son interlocuteur risquait de penser qu'il essayait de les faire chanter. Mais d'un autre côté, c'était exactement ce qu'il était en train de faire.

— Écoutez, c'est pas pressé. Nous en reparlerons un autre jour. Revoyons-nous demain. Je n'en parlerai à personne d'ici là, suggéra-t-il.

— Qu'est-ce qui vous arrive ?

— Rien. Mais j'ai pas apporté mon calepin.

Un index s'appuya sur la poche de son veston.

— Et ça alors, qu'est-ce que c'est ?

— Oh ça, rien, un agenda de rendez-vous.

— Faites voir !

— Non !

— Vous ne voulez pas me le montrer ?

— Mais ce n'est d'aucun intérêt pour vous.

— Faites voir !

— En vérité je n'ai rien. C'était du bluff, une plaisanterie. Mes amis vont venir me prendre d'un instant à l'autre. Si vous le voulez bien, oublions tout ça. C'est une mauvaise plaisanterie. Je suis désolé d'avoir dérangé quelqu'un de votre importance, comme ça, en pleine nuit.

— Approchez Bullingsworth et passez-moi ce calepin, insista la voix douce et ferme.

Pour la première fois Bullingsworth remarqua une pointe d'accent étranger.

— Croyez-moi, si je dois me déplacer pour aller le chercher vous vous en repentirez !

— Mais ce n'est rien. Ce ne sont que quelques notes que j'ai prises.

— Parlez-m'en !

Le ton de la voix était maintenant menaçant. Bullingsworth avança comme un petit garçon dans sa direction. Ses narines furent heurtées par une forte odeur d'eau de Cologne au lilas. L'homme était plus petit que lui, mais plus large, et quelque chose dans sa voix n'était guère rassurant. Il ne s'agissait pas bien sûr de l'homme auquel Bullingsworth avait téléphoné une heure auparavant.

— Je travaille à la Betterment League. Ça concerne les imprimés de l'ordinateur.

— Qui d'autre sait que vous avez pris ces notes ?

— Personne, répondit Bullingsworth sachant qu'il épargnait ainsi la vie de sa secrétaire, mais que la sienne touchait à sa fin.

C'était comme s'il était maintenant à la fois acteur et spectateur d'une scène dont il connaissait déjà l'issue. Il savait ce qui allait arriver. Il assistait à son propre meurtre. Cela ne lui parut pas si terrible que ça. Il existe quelque chose au-delà de l'horreur, c'est son acception.

— Pas même votre secrétaire, mademoiselle Carbonal ?

— Mademoiselle Carbonal est du genre qui n'entend rien, ne voit

rien de neuf à cinq, prend son chèque et rentre chez elle. Vous voyez, une Cubaine quoi !

— Oui je vois. Ces feuilles d'ordinateurs que contenaient-elles ?

— Elles prouvent que la League est une couverture pour une organisation gouvernementale secrète qui, au travers des bureaux de Miami, poursuit des enquêtes et infiltre l'administration locale. Ils font la même chose dans tout le pays.

— En ce qui concerne Miami, que savez-vous plus précisément ?

— Ils explorent les crimes politiques : pots-de-vin, le jeu, extorsions de fonds. Ils ont amassé des preuves contre tous les élus de la ville et ils sont maintenant prêts à lancer les accusations.

— Je vois. Autre chose ?

— Non, non, c'est à peu près tout.

— Voudriez-vous travailler pour nous ?

— Bien sûr ! s'exclama Bullingsworth retrouvant un espoir.

— Voulez-vous votre argent tout de suite ou un peu plus tard ?

— Maintenant ou quand vous voudrez.

— Je vois. Tournez la tête, regardez la mer vers le bateau au loin.

Bullingsworth s'exécuta.

— Je ne vous crois pas, conclut l'homme à l'odeur de lilas et à l'accent étranger.

Aussitôt Bullingsworth ressentit une violente douleur derrière son oreille droite, puis plus rien. Mais dans l'immense néant qu'est la mort, surgit parfois une dernière vision de vérité. C'est ainsi qu'il sut que son meurtrier ferait face un jour à une étrange force implacable qui le broierait, lui et ses complices. Une force qui jaillirait du centre même de l'univers.

Évidemment tout ceci ne voulait pas dire grand-chose pour James Bullingsworth ex-assistant du vice-président à la Greater Miami Trust an Investment Company.

*

**

Au cours de ses activités matinales normales qui consistaient à nettoyer la plage, un jeune plagiste trébucha sur le corps de l'infortuné Bullingsworth, orné de ce qui semblait être la poignée en bois d'un instrument quelconque dans l'oreille.

— Oh non ! fit le garçon décidant immédiatement qu'il se comporterait en homme et non en femelle hystérique.

Il allait calmement marcher vers la cabine téléphonique la plus proche pour avertir la police, en leur communiquant des informations utiles et précises.

Cette belle résolution d'autodiscipline ne dura que le temps de trois

enjambées, après quoi elle fut abandonnée pour un tout autre comportement.

— Au secours ! Au secours. Aaaaah ! Un mort ! Au secours ! Y a un corps ! Au secours !

Le plagiste aurait pu rester là, planté dans le sable hurlant jusqu'à ce qu'il devienne aphone, si un des occupants de l'hôtel ne l'avait repéré de son balcon, ainsi que le corps qui gisait à ses côtés. Il appela police-secours.

Une meute envahit la plage. L'ambulance arriva suivie d'une cohorte de journalistes et photographes, sans compter les chaînes de télévision locales, car il s'était passé quelque chose au cours de la nuit qui faisait de la mort de James Bullingsworth un sujet d'actualité brûlant.

Agitant les notes de Bullingsworth devant des cameramen payés en heures supplémentaires vu l'heure matinale, un petit fonctionnaire parla longuement de la trahison du gouvernement fédéral s'immisçant dans les affaires locales « d'une manière pour le moins illégale ».

C'est ainsi que la petite idée de Bullingsworth, homme de peu d'originalité, révéla l'existence d'un complot de Washington, qui visait à infiltrer l'administration de Miami pour dénoncer les agissements illicites de ses dirigeants véreux.

Une dangereuse affaire nationale venait de naître.

CHAPITRE II

L'homme qui avait la ferme intention de s'ingérer dans des combines locales s'appelait Remo. Il allait même en faire une affaire personnelle.

Il plaça le bout de ses orteils dans un interstice de briques et reposa ses mains noircies au charbon contre la façade. Il se maintenait ainsi en équilibre juste à côté d'une fenêtre du quatorzième étage d'un hôtel. Il respirait la pollution désagréable de Boston, et ressentait les vibrations de la circulation en dessous. La nuit était fraîche et humide, il aurait préféré être au soleil, bien au chaud, quelque part à Miami Beach. Mais sa première mission était Boston. Chaque chose en son temps.

Les passants qui déambulaient dans la rue, ne pouvaient distinguer sa silhouette plaquée contre le mur de l'immeuble, car il était vêtu de noir des pieds à la tête. Même les parties apparentes de son anatomie étaient également noircies par une pâte à base de charbon que lui avait appris à faire l'homme qui lui avait également montré qu'un mur pouvait très bien être une échelle pour qui savait s'en servir.

Des voix lui parvinrent au travers de la fenêtre ouverte sur sa droite. Elle aurait dû, si les flics avaient fait leur boulot sérieusement, être fermée, mais ce n'était pas le cas. Depuis le début de cette affaire, les trois policiers en civil ne se comportaient d'ailleurs pas correctement.

— Vous êtes sûr que je suis en sécurité ici ? demanda la voix rauque que Remo reconnut comme étant celle de Vincent Tomalino.

— Bien sûr. De toute façon on reste là avec toi. Alors de quoi as-tu peur ? répondit une autre voix, qui devait être celle d'un des policiers.

— D'accord, fit Tomalino sans grande conviction.

— Tu veux taper le carton ? demanda un autre.

— Non. Vous trouvez pas qu'on devrait fermer la fenêtre ? Ça serait plus prudent.

— Mais non, un peu d'air frais n'a jamais fait de mal à personne.

— On a qu'à brancher l'air conditionné.

— Écoute, mouchard, petit Rital, tu vas quand même pas nous apprendre à faire notre métier, rétorqua sèchement un des anges gardiens.

Remo trouva quand même rigolo qu'un officier des forces de l'ordre, avec un état de services imposant rendu à la Mafia, se permette des expressions telles que « rital ».

La direction de Remo avait probablement déjà analysé cet étrange comportement sur ses fameux ordinateurs, car ils avaient des rapports

sur tout. Du trafic de parcmètres à Miami à l'ex-mafioso qu'on allait descendre parce qu'il avait décidé de se mettre à table.

Tomalino allait parler.

Là-dessus il y avait différentes interprétations. D'un côté, le procureur général avait annoncé aux journalistes que Tomalino se mettrait à table, d'un autre côté trois policiers avaient promis au *capo* local qu'il n'y avait rien à craindre. Ces deux avis n'exprimaient que des opinions bien personnelles étant donné qu'il avait déjà été décidé dans un bureau du sanatorium de Folcroft, à Rye, État de New York, que Vincent Tomalino, dit « La Duraille », non seulement parlerait, mais de surcroît qu'il ne cacherait rien.

— Je veux vérifier la fenêtre, reprit Tomalino.

— Reste où tu es. Vous deux, maintenez-le sur le lit. Je vais jeter un œil sur le toit.

Remo leva les yeux vers le toit, et oh surprise ! voilà que descendait le Père Noël ! Une corde jaillit, formant un gracieux arc de cercle avant de s'écraser contre la façade de l'hôtel. Une tête surgit, puis la corde glissa un peu plus bas frôlant le genou de Remo. Il entendit claquer la porte de la chambre, et pensa que le flic montait sur le toit pour toucher son fric dès que le job serait exécuté.

Un homme d'une certaine corpulence apparut maintenant descendant le long de la corde. Il se servait de ses pieds et de ses mains comme d'encombrantes bûches. Remo perçut son haleine de mangeur de viande à un mètre cinquante. Une carabine était accrochée dans son dos.

Remo distingua également quelque chose de métallique autour de sa taille. Il y regarda de plus près. L'homme s'était attaché un filin autour du corps pour ne pas tomber dans le vide.

Remo n'arrivait plus à chasser de son esprit l'idée de viande. Ça faisait bien deux ans qu'il n'avait pas savouré un bon steak. Que ne donnerait-il pas pour un bon morceau de filet, un hamburger ou même pour un vulgaire hot dog ! Il serait même satisfait d'une tranche de bacon. Ah, une belle tranche de bacon bien dorée !

Le pied droit du mangeur de viande se posa sur le rebord de la fenêtre. Il n'avait toujours pas remarqué la présence de Remo. Il essaya d'attraper la carabine sur son dos et, comme il semblait avoir du mal, Remo lui donna un coup de main, mais pas pour s'emparer de son arme.

— Elle est coincée, dit Remo levant un bras.

Il saisit le filin, le trancha net, et, ne voyant pas pourquoi il devait supporter des hurlements d'angoisse déplaisants, il arracha au passage la gorge du type d'un coup de pouce.

Comme un mannequin gonflé, le mangeur de viande tombait, rejoignant la rue, jambes et bras s'agitant en silence. Le pantin s'écrasa

sur le macadam dans un bruit sourd.

Remo saisit la corde dont il n'avait pas vraiment besoin, mais puisqu'elle était là ce serait vraiment bête de ne pas en profiter, et il se hissa sur le toit.

— J'ai rien entendu, fit une voix sur le toit.

— Salut ! lança Remo gaiement, enjambant le rebord. J'aimerais vous emprunter votre tête pour quelques instants.

Des mains noircies déchirèrent l'espace, plus rapidement que la vue. Un bruit de rasoir suivit. Puis Remo ouvrit une porte et descendit les escaliers vers le quatorzième étage cachant quelque chose de dégoulinant derrière son dos. Arrivé à la porte de la chambre de Tomalino, il frappa. Un des deux flics restant lui ouvrit.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-il.

— Je tiens à vous faire comprendre, à vous et à votre protégé, combien il est important de s'exprimer en toute confiance, avec un cœur pur. La sincérité est ce que nous possédons de plus précieux.

— Sortez d'ici. Nous n'avons pas besoin d'illuminés !

La porte se referma légèrement sur Remo puis sembla soudain se coincer. Le policier la rouvrit en grand pour mieux la claquer, mais à nouveau elle se bloqua. Cette fois-ci, il se donna la peine de regarder ce qui pouvait bien l'arrêter. L'illuminé vêtu de noir, au visage et aux mains noircies, la coinçait de son index. Le policier décida donc de casser ce doigt gênant d'un bon coup, appliquant toutes ses forces sur le battant. La porte rebondit et l'illuminé en noir l'ouvrit entièrement pour la refermer d'un coup sec derrière lui. Quelque chose de rouge dégoulinait dans son dos.

Le policier dégaina. Malheureusement son poignet fut trop faible, victime d'une fracture osseuse et d'un nerf sectionné. Le second flic voyant l'échec de son copain leva les mains jointes.

Vincent « La Duraille » Tomalino, un homme trapu au visage grossier, implora :

— Non, non, je vous en prie, pitié !

— Je ne suis pas venu pour vous tuer, répliqua Remo, mais pour m'assurer que vous vous exprimerez librement et en pleine tranquillité. Maintenant asseyez-vous tous sur le lit.

Une fois qu'ils furent bien installés, Remo leur fit un sermon de maître d'école. Il leur parla de devoir, de serments, d'honneur.

— La pureté du cœur est primordiale, expliqua-t-il. L'inspecteur qui n'est plus ici, était monté sur le toit pour commettre une forfaiture, une mauvaise action sans pureté de cœur.

Les trois hommes fixaient la flaque rougeâtre qui s'agrandissait derrière l'illuminé.

— Et quelle était cette mauvaise action ? Je vais vous le dire. Il allait chercher sa récompense pour avoir laissé tuer quelqu'un. Tout

comme ces deux autres policiers.

Il les désigna du doigt.

— Les salauds ! s'exclama Tomalino.

— Ne jugez pas, que vous ne soyez jugé à votre tour, monsieur Tomalino, car vous avez également été en pourparlers avec votre ancien boss pour éventuellement vendre votre silence. Vous non plus ne vouliez pas parler de bon cœur.

— Non, ce n'est pas vrai. Non !

— Mais pourquoi mentir ? fit Remo gentiment, car voici ce qui arrive aux gens qui racontent des mensonges et n'ont pas le cœur pur.

Sur ce, Remo déposa sur les genoux de Tomalino ce qu'il cachait derrière son dos. Tomalino tomba en état de choc, les yeux écarquillés, la bouche grande ouverte.

— Maintenant je dois vous demander de commettre un petit mensonge par omission. D'abord ne parler à personne de cette visite. Vous, les deux policiers, vous allez accomplir votre devoir, et vous, monsieur Tomalino, vous allez témoigner en toute sincérité.

Les trois têtes acquiescèrent à plusieurs reprises avec conviction. La quatrième n'en était plus à l'acquiescement, connaissant déjà les conséquences de la forfaiture.

Remo quitta la pièce, refermant soigneusement la porte derrière lui.

Il longea le couloir et poussa la troisième porte sur sa droite qu'il savait ouverte. Il s'avança vers une baignoire qu'il savait pleine d'eau mélangée à un savon spécial. Il s'y lava les mains, le visage et les pieds. Il se frottait, faisant glisser des morceaux de plastique noir, comme des écailles, au fond de la baignoire. Il retira ensuite son pantalon et sa chemise, les laissa tomber dans les toilettes où ils se dissolvèrent au contact de l'eau. À ce moment, il perçut le bruit des sirènes de police quatorze étages plus bas. Il tira la chasse d'eau et ouvrit un placard où il savait qu'il trouverait un costume déjà porté, légèrement froissé comme après une journée passée au bureau. Il le jeta sur le lit et ouvrit le tiroir de la commode. Comme prévu, il en retira un caleçon à sa taille, une paire de chaussettes, une chemise et un portefeuille avec des papiers d'identité et de l'argent. Il y avait même un mouchoir. Il vérifia s'il était propre. On ne savait jamais jusqu'à quels extrêmes la direction pouvait aller pour s'assurer le secret et la discrétion.

Remo ouvrit le portefeuille et examina les sceaux de cire. S'ils étaient brisés il devait jeter les papiers. En cas d'arrestation il raconterait qu'il avait perdu son portefeuille, donnant comme référence une société de Tacona. Si jamais la police vérifiait, elle recevrait immédiatement une confirmation de cette compagnie certifiant qu'en effet, un certain Remo Van Sluyters était bien employé par la Société Berkeley Tool and Die.

Remo fit sauter les sceaux. Il regarda le permis de conduire. Il était maintenant Remo Hovathet. Ses papiers d'identité lui apprirent qu'il travaillait pour la société Jones Raymond Winter and Klein, collecteurs de fonds.

Il se pencha pour prendre les chaussures dans le placard. Les abrutis ! Ils lui avaient refilé une paire de savates en mauvais cuir et trop usés.

Il s'habilla tout en s'amusant à deviner les gros titres dans la presse du lendemain :

HÉROS DE LA POLICE DONNE SA VIE POUR SAUVER UN INDIC.

UN MANIAQUE DE LA HACHE S'ATTAQUE À UN BRAVE POLICIER.

TOMALINO ÉCHAPPE DE JUSTESSE À UN TUEUR.

Il sortit de la chambre et croisa une multitude d'uniformes bleus dans les couloirs.

— Qu'est-il arrivé ? Que s'est-il passé ?

— Restez dans votre chambre. Personne ne doit quitter l'hôtel.

— Excusez-moi.

Un policier au poignet fracturé sortit de la chambre de Tomalino. Il boitait. Remo ne comprenait vraiment pas pourquoi, mais il avait souvent remarqué que les blessés boitent même lorsqu'ils ne sont pas touchés aux jambes.

— Nous gardons tout le monde pour interrogatoire, lui expliqua l'inspecteur en regardant passer le policier blessé.

Ce dernier secoua la tête ce qui confirma à Remo qu'il ne le reconnaissait pas.

Cela ne lui évita pas pour autant une série de questions. Non Remo n'avait rien vu, rien entendu, et de quel droit la police l'interrogeait-elle ?

— Un témoin très important a failli être tué ce soir, et un des nôtres, lui, y est bel et bien resté, expliqua l'inspecteur. Tout à côté de votre chambre.

— Mon Dieu ! s'exclama Remo indigné.

Puis, d'un ton furieux, il demanda à savoir de quel droit, et au nom de quoi la police se permettait de garder des témoins dans des hôtels où vivaient d'honorables citoyens qui croyaient y être en sûreté. Les prisons ne servaient donc à rien ?

L'inspecteur n'avait plus qu'une envie, c'était se débarrasser de ce râleur insignifiant qui commençait sérieusement à l'agacer.

Remo quitta l'hôtel tout en se plaignant de l'accroissement de la violence et du manque de sécurité pour le citoyen moyen. Il dut faire un détour, ne put passer sous les fenêtres de Tomalino, car une barricade protégeait une masse informe recouverte d'un drap.

Remo n'avait pas pris la précaution d'effacer ses empreintes sur les

différents objets qu'il avait touchés dans la chambre de l'hôtel. Mais cela était sans importance. La police pouvait, si elle le voulait, essayer de les vérifier, même sur les fichiers du FBI si ça l'amusait. Personne ne pouvait retrouver la trace dans les fichiers des empreintes digitales d'un individu certifié mort.

CHAPITRE III

Au cours de la conférence de presse, le porte-parole de la Maison-Blanche parut grave mais pas vraiment préoccupé. Il reconnaissait que les charges étaient sérieuses et méritaient d'être examinées par le ministère de la Justice.

— Non, il ne s'agit pas d'un second Watergate, affirma-t-il avec un sourire crispé. Y a-t-il d'autres questions ?

— Oui, lança un journaliste en se levant. Les élus de Miami laissent entendre que Washington essaie de les faire condamner sur des preuves fabriquées.

— Ce n'est pas une accusation formelle, répondit le chargé de presse.

— Ça risque fort de le devenir. Ils disent avoir des preuves sérieuses selon lesquelles l'organisation connue sous le nom de Greater Florida Betterment League n'était qu'une couverture pour des investigations secrètes au moyen de micros et de tables d'écoute.

— Le ministère de la Justice se chargera de vérifier tout ça.

Le journaliste refusa de s'asseoir.

— Ce matin, lorsque le shérif et ses adjoints pénétrèrent au siège de la League à Miami, ils trouvèrent des dossiers prouvant qu'il existe une correspondance suivie avec la League du Missouri à Kansas City. Or, il apparaît par la suite que la League du Missouri serait financée par un budget spécial du ministère de l'Éducation. Ils ont réussi à ce titre à dépenser plus d'un million de dollars uniquement pour Miami l'année dernière. On a pourtant bien du mal à trouver des cycles de formation ou d'enseignement pour justifier autant d'argent. Alors qu'est-ce que ça signifie ?

— Nous allons éclaircir tout cela.

— Autre chose. On pourrait également croire que le pays se met maintenant à liquider ses propres citoyens. Un des employés de la League de Miami, un certain James Bullingsworth, a été retrouvé assassiné à l'aide d'un pic à glace derrière l'oreille. D'après les sources officielles, la dernière fois qu'on l'aurait vu vivant, il se baladait agitant un calepin et claironnant qu'il allait devenir un personnage politique important de la ville. Qu'avez-vous à dire à ce sujet ?

— La même chose que pour le reste, nous allons demander au ministère de la Justice d'ouvrir une enquête. Sous peu, nous aurons fait toute la lumière sur cette histoire.

— D'après les accusations du gouvernement local de Miami, même le ministère de la Justice serait mouillé dans cette affaire.

— Les dirigeants locaux d'une petite ville de Floride ne constituent pas le premier souci de la Maison-Blanche, répliqua le porte-parole, incapable de dissimuler entièrement sa nervosité.

— Et cette organisation secrète Folcroft, qu'est-ce que c'est ? reprit le journaliste. C'est elle, apparemment, qui est derrière toute cette affaire.

— Messieurs, ceci ne nous mènera nulle part. Le ministère de la Justice va mener son enquête. Vous savez où vous pouvez joindre le procureur général ?

— La question n'est plus de savoir où, mais à qui peut-on faire confiance, commenta le journaliste ce qui provoqua un fou rire généralisé parmi ses collègues.

Dans le Bureau ovale de la Maison-Blanche, le Président suivait en direct sur sa télévision la conférence de presse. Au nom de Folcroft son teint vira au gris cendre.

— Avons-nous une telle organisation, monsieur le Président ? demanda un de ses plus proches conseillers.

— Quoi ? fit le Président.

— Une organisation nommée Folcroft ?

— Ah non, de ce nom-là je n'en connais aucune, répliqua le Président.

Techniquement parlant il disait la vérité.

À plusieurs centaines de kilomètres, sur le détroit de Long Island, un employé au service social du sanatorium entendit à la radio le nom de Folcroft et demanda tout haut :

— Avons-nous quelque chose à voir avec ce scandale de Miami ?

Ses collègues lui assurèrent que c'était absolument impossible et qu'il devait s'agir d'un autre Folcroft, ailleurs dans le pays. En tout cas, pas du sanatorium de Folcroft réputé pour ses recherches sociologiques et, tout particulièrement, celles sur les facteurs psychologiques dans le développement de l'individu en milieu mixte ruralo-urbain.

— Mais ce budget d'éducation de Kansas City, c'est bien nous qui l'avons alloué.

— Je n'en suis pas sûr, répliqua-t-on. Pourquoi ne poses-tu pas la question au docteur Smith ?

— Tu as raison, reconnut-il, songeant au mince gentleman guindé qui les dirigeait. Nous ne pouvons être mêlés à ce scandale de Miami. Non mais, vous imaginez le docteur Smith dans un truc pareil ?

Ils éclatèrent de rire à cette idée saugrenue, car ils connaissaient leur directeur. C'était un homme qui n'avait guère d'humour et n'admettait pas la moindre dépense inutile... alors, l'espionnage politique !

Le docteur Smith ne descendit pas déjeuner à la cafétéria ce jour-là.

Son yaourt aux prunes nappé d'une couche de crème au citron ne fut pris par personne. Il resta. D'habitude tout dessert non consommé était jeté à la fin de la journée, mais l'aide-cuisinier avait reçu l'ordre de garder le yaourt, le docteur Smith le mangerait le lendemain. C'était d'ailleurs dans la cuisine qu'il avait la réputation de faire ses sermons les plus sévères contre le gaspillage. Lorsque, régulièrement, l'aide-cuisinier n'obtenait pas l'augmentation demandée il se vengeait en arrosant copieusement de crachats le yaourt prunes-citron qu'il préparait. Ensuite toute la cuisine observait monsieur anti-gaspillage déjeuner. S'ils avaient eu la moindre idée des forces auxquelles commandait ce gentleman, ils en seraient restés bouche sèche.

Mais aujourd'hui le docteur Smith ne déjeunait pas. Il avait donné des instructions à sa secrétaire de refuser tout visiteur et s'était enfermé dans son bureau pour attendre un coup de fil. À ce stade il n'y avait rien d'autre à faire.

Il observa les eaux du détroit à travers les vitres espion de ses fenêtres. Il y avait navigué plusieurs fois sous le soleil. Vu de l'eau, les fenêtres ressemblaient à de gigantesques réflecteurs lumineux. Un de ses amis lui avait d'ailleurs demandé pourquoi elles brillaient autant. Smith avait sèchement répondu qu'à Folcroft on savait nettoyer ! Il se demanda si le prochain locataire les changerait pour des vitres normales.

Smith soupira. Que s'était-il passé ? Il avait installé tant de relais de sécurité le long de la chaîne qu'il se demandait comment quelqu'un avait pu réussir à recoller le tout. Et voilà que ces misérables politicards de Miami annonçaient à cor et à cri les activités de CURE comme s'il s'agissait de prévisions météorologiques.

Comment les choses en étaient-elles arrivées là ? Pendant deux ans ils avaient réussi grâce à Miami, à infiltrer un grand nombre de services. Des rapports en provenance du FBI, de la CIA, des postes, des perceptions étaient entrés dans leur ordinateur de là-bas, qui digérait, et ressortait une conclusion codée laquelle était ensuite expédiée à Kansas City. Personne n'aurait dû découvrir quoi que ce soit.

Soudain il comprit. Il avait été négligent. Il aurait dû incorporer un système de destruction automatique des imprimés d'ordinateur. La personne qui s'en occupait avait dû les classer et quelqu'un les avait analysés et décodés.

Smith soupira à nouveau. CURE venait de perdre quelque chose de très important. Son implantation à Miami s'était décidé lorsqu'il avait compris que la ville deviendrait sous peu la nouvelle porte d'entrée de la drogue aux États-Unis. Il avait prévu de laisser les dirigeants sortants se faire réélire et ensuite de tous les noyer sous une vague d'accusations graves. Dans le vide politique qui s'ensuivrait, CURE aurait aidé à installer des personnages qui lui convenaient et qui

auraient fermé le pipe-line de la drogue.

Maintenant cette occasion était perdue. Sans oublier que le danger bien réel, de voir l'existence de CURE dévoilée, devenait maintenant plus que probable. La situation ne pouvait être pire.

Depuis plus de dix ans que CURE fonctionnait, elle aidait secrètement des procureurs surchargés à dénoncer des élus malhonnêtes alors que normalement leur corruption aurait dû leur apporter des rentes à vie. Grâce à CURE, des hommes intouchables par la loi n'échappaient plus, pour autant, à la justice. Ils étaient frappés sévèrement. Ce qui ne pouvait être réglé par des commissions d'enquête était pris en main par le bras exécuteur de l'organisation qui savait s'en occuper autrement.

C'était un Président, mort depuis longtemps, qui avait confié à Smith la création de cette super organisation secrète qui devait combattre les dangers de l'anarchie révolutionnaire et la corruption au-delà des limites constitutionnelles... mais dont le but était la sauvegarde de cette même constitution. Les statuts de l'organisation spécifiaient que seul Smith pouvait donner des ordres. Le Président en fonction, lui, ne pouvait intervenir que pour décréter la liquidation de l'organisation.

Pour cela Smith avait établi un système ingénieux. Certains fonds, connus du Président et indispensables au fonctionnement de l'agence, pouvaient être facilement mis à sec par ce même Président. Smith de lui-même pouvait également mettre un point final à CURE. Il avait d'ailleurs failli le faire plusieurs fois lorsque l'organisation avait risqué d'être découverte et dénoncée. Car sous aucun prétexte l'existence de CURE ne pouvait être dévoilée au public américain.

Le docteur Smith lança un dernier regard aux eaux du détroit et reporta son attention sur le terminal d'ordinateur encastré dans son bureau.

Pas loin, un téléphone rouge se mit à sonner. C'était l'appel qu'il attendait. Il décrocha.

— Oui, monsieur le Président, dit-il dans l'appareil.

— Cette organisation à Miami était-elle dépendante de vous ?

— Oui, monsieur le Président.

— Eh bien, elle est dissoute. Allez-vous fermer boutique ?

— Est-ce un ordre monsieur le Président ?

— Vous savez bien où toute cette histoire va atterrir n'est-ce pas ? En plein sur ma tête !

— Pendant un temps, en effet, monsieur le Président. Voulez-vous donner l'ordre ?

— Je ne sais pas. D'un côté le pays a bien besoin de vous, mais pas d'un autre côté, votre notoriété publique serait catastrophique. Qu'en pensez-vous ?

— Nous avons déjà commencé à nous mettre en sommeil. Cette ligne téléphonique sera coupée à dix-neuf heures. Le réseau de bourses qui nous supporte est déjà en train d'être détourné. Heureusement qu'aucune des autres Leagues du pays n'ait été opérationnelle. Il n'y avait que Miami. Les ordinateurs sont en train de s'auto-effacer. Nous serons donc prêts à disparaître dès que vous en exprimerez le souhait.

— Et cette personne spéciale ?

— Je ne lui ai pas encore parlé.

— Ne pourriez-vous pas l'affecter à une autre agence gouvernementale, dans le domaine militaire par exemple ?

— Non monsieur, je suis désolé mais je ne puis faire ça.

— Alors qu'en ferez-vous ?

— Dans une situation comme celle-ci j'avais prévu de l'éliminer. Un homme pareil, il vaut mieux qu'il ne se promène pas dans la nature.

— Vous aviez prévu ?

Smith soupira.

— Oui, monsieur le Président, j'avais... quand c'était encore possible.

— Vous voulez dire qu'on ne peut plus le tuer ?

— Non, monsieur le Président. Il est mortel, bien sûr, mais que Dieu vienne en aide à quiconque le ratera !

Il y eut un silence, un long silence.

— Je vous donne une semaine, reprit le Président. Ou vous réglez ce problème ou vous vous dispersez. Je pars demain pour Vienne et je serai absent pendant sept jours. Les choses ne commenceront à s'échauffer vraiment que lorsque je rentrerai. Profitez de ce délai. Comment pourrai-je vous joindre une fois que cette ligne sera coupée ?

— Vous ne pourrez plus.

— Que dois-je faire du téléphone ?

— Rien. Remettez-le dans le tiroir de votre commode. Après dix-neuf heures ce sera votre ligne directe avec le jardinier de la Maison-Blanche.

— Et alors comment saurai-je où vous en êtes ?

— Nous disposons d'une semaine. Si nous arrivons à nettoyer cette affaire je vous contacterai. Sinon... eh bien, monsieur le Président, cela aura été un honneur de vous servir.

Il y eut une pause à l'autre bout de la ligne puis le Président lâcha :

— Au revoir et bonne chance, Smith.

— Merci, monsieur le Président.

Le docteur Harold W. Smith raccrocha. Il en avait bien besoin de cette bonne chance. Et si tout ne s'arrangeait pas d'ici une semaine, il serait le premier, la première maille de la chaîne à disparaître. Mais pas le premier à donner sa vie pour son pays, ni le dernier.

L'interphone sonna avec insistance, Smith appuya, excédé, sur un bouton.

— Je vous avais bien dit que je ne voulais pas être dérangé.

— Oui mais il y a deux agents du FBI dans mon bureau, monsieur Smith. Ils demandent à vous voir.

— Dans une minute. Dites-leur que je les reçois dans une minute.

Voilà... l'enquête avait commencé. CURE était en bien mauvaise posture. Smith décrocha un autre téléphone et appela sur une ligne ouverte un numéro dans une station de ski du Vermont fermée pour la saison.

Une fois que l'on eut décroché à l'autre bout, Smith demanda d'une voix caverneuse :

— Allô, tante Mildred ?

— Il n'y a pas de tante Mildred ici.

— Oh, je suis désolé. Excusez-moi, j'ai dû me tromper de numéro.

— Ce n'est pas grave.

— Oui, je me suis lourdement trompé, soupira Smith en raccrochant. Il aurait bien aimé en dire plus, mais il n'était plus sûr que désormais la ligne ne soit pas sur table d'écoute.

De toute façon, il en avait dit suffisamment pour que cette personne spéciale sache que maintenant la situation était rouge.

Smith aurait quand même voulu ajouter : « Remo vous êtes notre dernière chance. C'est le moment ou jamais de nous montrer de quoi vous êtes capable ». Peut-être le ton de sa voix avait-il fait passer tout cela, et puis peut-être que non, parce que Smith aurait pu jurer avoir entendu un énorme éclat de rire à l'autre bout du fil.

CHAPITRE IV

— Libre, enfin libre... ! Je suis libre ! Merci mon Dieu ! Libre... libre... !

Remo Williams raccrocha le téléphone et partit en bondissant vers l'entrée dont la moquette avait, quelques mois auparavant, supporté le défilé constant des chaussures de ski. Il dansait, pieds nus, avec l'air d'un homme vraiment heureux.

— Libre, enfin libre ! chantait-il. Enfin libre !

Il sauta les marches d'un seul bond et, après deux rotations sur lui-même, il atterrit en souplesse. Seuls ses poignets, anormalement épais, constituaient un signe distinctif. Sinon il était d'une taille courante, un mètre quatre-vingts, d'une corpulence moyenne avec de profonds yeux marron et de hautes pommettes. Surtout depuis que, presque par inadvertance, le chirurgien les lui avait refaites pratiquement identiques à celles qu'il avait eues à l'origine. Il se ressemblait enfin. Il retrouvait presque son visage d'il y a dix ans... avant d'être embarqué dans cette histoire dont il venait, à l'instant, de se sentir libéré.

Il entra en pivotant dans le salon du chalet où un vieil Oriental fragile vêtu d'un kimono doré était assis en lotus devant la télévision.

Le vieillard était absolument immobile, on aurait dit une statuette en porcelaine. Ses yeux même ne cillaient pas.

Remo fixa l'écran. C'est seulement quand il y vit une bassine pleine de bulles de savon devant une femme félicitée par ses voisines pour sa lessive d'un blanc éclatant, qu'il se permit de passer et de repasser en dansant devant le téléviseur.

— Libre enfin, je suis libre ! exulta-t-il.

— Seul l'inconscient est libre, réplique l'Oriental. Libre de toute sagesse.

— Petit père, je suis libre !

— Lorsque l'inconscient est joyeux, le sage tremble.

— Libre ! LIBRE ! Hip hip hip hurra ! Je suis libre !

Réalisant que l'intermède publicitaire tirait à sa fin et que le feuilleton préféré du dernier Maître de Sinanju, « Lorsque tournent les planètes », allait reprendre, Remo s'esquiva rapidement car les feuilletons télévisés à la guimauve étaient la grande joie du Maître, et personne ne devait l'importuner quand il les savourait.

Toujours pieds nus, Remo poursuivit sa farandole dehors, dans la boue printanière du Vermont. Il était ivre de joie. L'appel de Smith l'avait prévenu qu'il se trouvait désormais en situation rouge. Or les instructions étaient gravées dans sa mémoire depuis plus de dix ans.

Elles étaient fort simples. Depuis son premier jour à CURE Remo attendait ce moment.

Avant d'être recruté par CURE, Remo était policier de la bonne ville de Newark. C'est là qu'on était venu le chercher en lui faisant endosser le meurtre d'un pourvoyeur de drogue. Il fut condamné et exécuté publiquement sur la chaise électrique, mais cette dernière, ce jour-là, ne fonctionna pas très bien. Il se réveilla pour apprendre qu'il faisait désormais partie d'une organisation qui n'existait pas. Il en deviendrait le bras exécuteur. Pour éviter qu'on le reconnaisse dans la rue, il subit une opération esthétique et Remo l'orphelin, sans vrais amis, n'eut guère le choix. Avant sa première mission Smith, son patron, lui avait dit :

— Situation rouge est l'ordre le plus important que je puisse vous communiquer.

Remo avait écouté silencieusement. Il savait déjà exactement ce qu'il ferait dès qu'il aurait l'occasion de sortir de Folcroft : une vague tentative contre la cible qu'on lui aurait désignée puis adieu messieurs, il disparaîtrait dans la nature. Ça ne se passa pas ainsi, mais c'était bien ce qui était prévu.

— Situation rouge, lui avait expliqué Smith, signifie que CURE est gravement compromise, ce qui veut dire que nous démantelons le réseau. Pour vous, plus précisément, cela implique que vous éliminez si possible ce qui compromet l'organisation. Si cela est impossible vous devez disparaître et ne pas essayer de me contacter.

— Disparaître sans essayer de vous joindre, avait répété Remo savourant l'idée.

— Ou éliminer ce qui compromet CURE.

— Bien sûr.

— Il y a également de fortes chances pour que, dans une situation pareille, je ne puisse communiquer librement avec vous. Par conséquent le code pour situation rouge est de vous appeler en demandant à parler à tante Mildred, puis de dire ensuite : je dois me tromper de numéro. Avez-vous bien compris ?

— Tante Mildred, répéta Remo. J'ai compris.

— Lorsque vous entendrez ma voix demander tante Mildred vous saurez que vous restez le dernier espoir de CURE, insista Smith.

— C'est compris : Je reste alors le dernier espoir de CURE.

Et, en entendant ça, il ne pensait qu'à une chose, sortir d'ici et se tailler. Il ne voulait entendre parler ni de Smith, ni de CURE, ni de situation rouge ou de tante Mildred. Il voulait se barrer, un point, c'est tout.

Rien, en fait, ne se passa comme il l'avait prévu. Cela faisait maintenant plus de dix ans qu'il avait changé de vie et continuait à œuvrer pour l'organisation fantôme qui l'avait fait à moitié

électrocuter. Des années d'entraînement avec Chiun, le Maître de Sinanju, transformèrent peu à peu son système nerveux, son corps et son esprit. Remo devint un homme sans lendemain. Un homme qui ne faisait plus de projets.

Et voilà que soudain tout s'arrêtait et qu'il dansait de joie sous le soleil. L'air était frais et pur. Les bourgeons apparaissaient sur les arbres. Une fillette et son chien, debout à côté d'un remonte-pente en construction, l'observaient. La main-d'œuvre dans le Vermont étant ce qu'elle est, le projet avait déjà deux mois de retard. L'État de Vermont avait curieusement échappé à l'attitude travailleuse protestante qui régissait le reste de la Nouvelle-Angleterre.

Les gens qui acquéraient des maisons et des terrains dans cette région splendide rencontraient d'énormes difficultés pour trouver un plombier ou un électricien qui veuille bien se déplacer.

Les maisons montaient très lentement. Mais tout ceci ne concernait pas Remo. Pas plus qu'il n'était maintenant tenu de cacher certains de ses talents personnels.

— Salut ! lança la fillette. Mon chien s'appelle Puffin et moi c'est Nora. J'ai aussi un frère Timmy et une tante Geri. Et vous ?

— Le nom de ma tante ?

— Non votre nom, expliqua Nora.

— Ah ! Remo, Remo Williams, répondit-il, lui qui s'était appelé Remo Pelham, Remo Barry, Remo Bejdnick, entre autres.

Voilà que de nouveau il était Remo Williams. Et pouvoir le proclamer lui faisait du bien.

— Veux-tu que je te montre quelque chose que personne d'autre au monde ne peut faire à l'exception de quelques personnes qui habitent très loin ?

— Pourquoi pas ? répliqua Nora.

— Je peux remonter en courant le long du tire-fesse.

— C'est idiot. Moi aussi je peux. N'importe qui peut monter en courant le long de la colline.

— Mais non, moi je peux courir sur les câbles.

— Impossible. Personne ne peut faire ça, s'indigna Nora.

— Si moi. Je vais te montrer.

Il courut vers une perche immobile et d'un bond s'éleva dans les airs, pivota, s'accrocha au câble et s'y hissa.

Nora applaudit en riant.

Remo se mit à courir sans perdre l'équilibre, ses pieds nus touchant à peine le câble. Sa performance n'avait rien à voir avec une séance d'entraînement dirigée par Chiun car en ce moment Remo ne concentrait pas ses forces dans son esprit. Il faisait l'imbécile devant une gamine, jouant au funambule à plusieurs mètres du sol, enjambant de temps en temps les crochets d'attaches. Une fois arrivé

en haut de la petite montagne il contempla les pistes de ski vertes en cette saison et les autres sommets environnants qui s'élevaient vers le ciel bleu. S'il le voulait, il pourrait s'acheter une maison ici même à moins qu'il se décide pour toute la montagne ou une île quelque part dans le Pacifique.

Il était aujourd'hui libre comme peu d'hommes peuvent l'être. Tout lui était possible. Il ne savait pas ce qui avait provoqué cette situation rouge, mais de toute façon c'était le problème de Smith pas le sien. Smitty allait d'ailleurs probablement se tuer. Et alors ? Smitty, lui, s'était porté volontaire en connaissance de cause. Il avait signé pour le meilleur et pour le pire. Ça faisait une sacrée différence. Remo n'avait rien demandé du tout. On l'avait embarqué de force dans cette galère.

La pensée de Smith l'assaillit de nouveau mais il la chassa, résolu à ne plus y prêter attention. Smith était volontaire, c'était son problème, point final.

Pendant le trajet du retour il réfléchit aux différentes façons de chasser de son esprit la pensée obsédante de Smith. Il passa en l'ignorant devant la fillette qui applaudissait toujours et rentra dans le chalet, perdu dans ses pensées.

Il s'installa dans le salon et attendit nerveusement que se termine « Lorsque tournent les planètes »... qui fut suivi immédiatement de « Docteur Lawrence Walters, psychiatre ». Il agitait sa jambe impatientement mais dut se résigner à voir défiler encore deux épisodes de feuilletons à la con dans lesquels il ne se passe jamais rien. Remo avait depuis longtemps décidé que l'intérêt passionné que leur portait Chiun ne pouvait être qu'un signe avant-coureur d'une sénilité prochaine. Mais Chiun estimait que, malgré son manque de raffinement, l'Amérique avait donné naissance, avec ces feuilletons, à une très grande forme d'art. Et que si Remo avait été Coréen, il aurait été capable de reconnaître la beauté à l'état pur, mais n'étant qu'un Blanc, il n'appréciait rien. Même pas le meilleur entraînement de l'histoire humaine dont il avait eu la chance de bénéficier.

Il était donc exclu qu'il puisse goûter une chose aussi raffinée et sensible qu'un feuilleton !

Remo bouillonnait sur place, il dut entendre le docteur Carrington Blake expliquer à Willa Douglaston que son fils, Bertram, risquait d'avoir un sérieux problème avec le Quaalude(3). Ce même Bertram, Remo s'en souvenait vaguement, avait déjà traversé de nombreuses difficultés au cours des années précédentes : il y avait eu la marijuana, puis l'héroïne et la cocaïne. Puisque maintenant le Quaalude était à la mode, eh bien, pourquoi pas le Quaalude en effet !

Au cours d'un message publicitaire, Chiun commenta :

— Voilà encore un fils ingrat.

Remo ne répondit pas. Il avait besoin de plus que les trente

secondes du spot pour exposer ce qui le tracassait.

Lorsque apparut la mention « à suivre » du dernier feuillet de la journée et que Chiun eut éteint le téléviseur, Remo explosa :

— Ce qui arrivera à Smith et à l'organisation je m'en contrefous ! J'en ai rien à foutre ! hurla-t-il. Vous m'entendez ?

Chiun demeura impassible.

— Savez-vous petit père, reprit Remo, savez-vous que je suis heureux, heureux, heureux...

Chiun hocha la tête.

— Je suis content de te savoir heureux Remo, mais désormais je crains de te voir lorsque tu seras malheureux.

— Je suis libre maintenant !

— Il s'est passé quelque chose ? s'enquit Chiun.

— Oui et comment ! L'organisation s'effondre, expliqua Remo.

Chiun n'avait qu'une très vague notion de l'organisation, Remo le savait. Il importait fort peu au Maître quels étaient les tenants et les aboutissants de CURE, seul l'argent qui lui était versé régulièrement l'intéressait. Il appelait l'organisation, « l'empereur », prolongeant ainsi la tradition de la Maison de Sinanju.

— Dans ce cas, nous chercherons un autre empereur à servir, répliqua Chiun, tu expérimenteras la vérité de ma sagesse, puisque nous avons servi loyalement dans le passé nous trouverons sans problème un engagement dans le futur.

— Mais je ne veux pas travailler pour quelqu'un d'autre ! s'exclama Remo.

Une série d'invectives en Coréen lui répondit.

Remo en reconnut quelques-unes au passage : « pauvre Blanc », « crotte de pigeon » et une qui ne peut se traduire en français que par « entrailles pourries de cochons sauvages ». Il y eut bien évidemment l'habituelle référence aux « perles données aux cochons » et à l'incapacité où était même le Maître de Sinanju de transformer de la boue en diamant.

— Et ton entraînement, qu'en fais-tu ? Tu as, je dois le reconnaître, fait de sérieux progrès. Oui, je le dis, tu es même arrivé à un niveau tout à fait convenable... pour un débutant bien entendu.

— Merci, petit père, dit Remo, mais vous n'avez jamais compris mes motivations profondes.

— Compris, si. Apprécié, non. Tu parles de patriotisme, d'amour de ton pays, mais qui t'a communiqué les secrets du Sinanju, l'Amérique ou le Maître ?

— C'est l'Amérique qui paie !

— Pour le même argent j'aurais aussi bien pu t'apprendre la maîtrise du Rung Yu, de l'aïki ou du karaté. Personne n'aurait vu la différence. Ils auraient admiré le miracle d'un homme qui peut casser

des briques avec ses mains et donner des coups de pied ! Or, ce n'est qu'un jeu d'enfant comparé aux arts de Sinanju. Tu le sais parfaitement bien.

— Oui, petit père, je le sais.

— Nous sommes de vrais assassins. Les autres ne sont que de petits danseurs mondains.

— En effet !

— Le docteur Smith se serait certainement contenté d'une danseuse, mais je lui ai donné un adepte de Sinanju. J'ai enseigné à un Blanc les secrets de Sinanju, j'ai transformé des murs de pierre en poussière dans le vent, devant tes pieds. Toutes ces choses c'est à moi, le Maître de Sinanju, que tu les dois.

— Oui, petit père.

— Et voilà que maintenant tu les rejettes comme de vieilles hardes !

— Je n'oublierai jamais ce que vous avez...

— Oublier ! Comment oses-tu dire que tu n'oublieras pas ? Aurais-tu appris quelque chose ? Chaque jour où tu ne te souviens pas tu oublies. Savoir ce n'est pas se souvenir. Savoir c'est le corps, l'esprit et les nerfs qui ne peuvent plus oublier. Ce dont on ne se rappelle pas à chaque instant est perdu.

— Petit père, je ne veux plus tuer.

Foudroyé par cette déclaration, Chiun demeura un instant silencieux. Remo sut alors qu'il n'échapperait plus au numéro complet du Maître généreux et de l'élève ingrat. Il aurait droit à l'histoire du village de Sinanju, incapable de subvenir à ses besoins et qui ne vit que de l'argent rapporté par ses assassins qui se louaient aux empereurs Chinois. De nouveau il devrait entendre la triste fin réservée aux enfants du village, que l'on noierait pour leur éviter de mourir de faim. Cela s'appelait renvoyer les bébés au sein maternel. Remo la connaissait par cœur. Cette histoire ramenait vite fait le problème à un simple choix : la cible ou l'innocente jeunesse de Sinanju.

Remo écouta jusqu'au bout. Lorsque Chiun eut terminé il dit :

— Je n'aime pas tuer, petit père. Pas vraiment, pas toujours et pas souvent.

— Bêtises ! lâcha Chiun. Qui aime ça ? Un chirurgien aime-t-il le foie qu'il opère ? Un mécanicien aime-t-il le moteur qu'il répare ? Bien sûr que non. Quant à moi j'aimerais autant être en paix avec le monde et dispenser de l'amour à tous ceux qui passent.

— C'est plutôt dur à croire Chiun ! il suffirait que quelqu'un interrompe un de vos feuilletons télévisés...

— Je ne parle pas de mes maigres plaisirs dans l'existence ! répliqua Chiun furieux.

Remo savait que lorsque le Maître se voyait en délicate fleur de

printemps, lui rappeler qu'il était l'assassin le plus accompli au monde, était de très mauvais goût.

— Moi aussi j'aimerais ne plus jamais devoir lever la main sur quiconque. Mais cela est impossible, alors j'agis comme devrait agir chaque homme. J'exerce mon métier de mon mieux. Voilà ce que je fais.

— Nous ne serons jamais d'accord sur ce point, petit père.

Le sujet semblait clos.

Aux informations de 23 heures Remo découvrit ce qui avait déclenché la situation rouge. Il regarda la conférence de presse, assista aux questions du journaliste et tomba raide, fou de joie, en entendant prononcer le nom de Folcroft.

— Qu'est-ce que j'aurais aimé voir la tête de Smith quand il a entendu ça ! éclata Remo.

Son vœu fut exaucé, ce qui lui coupa l'envie de rire.

Les caméras de télévision s'étaient vu interdire l'accès au sanatorium de Folcroft, mais elles avaient réussi, à l'aide d'un zoom, à filmer Smith au cours de sa promenade. Son visage affichait son expression de calme habituel, mais Remo perçut qu'il s'y dissimulait une profonde tristesse. Une fureur qu'il ne se connaissait pas l'envahit à la vue du directeur de CURE, faible et sans défense. Lui pouvait se permettre de détester, même éventuellement d'insulter Smith, mais il n'admettait pas que quiconque en fasse autant, et surtout pas un pays qui ne saurait jamais de quelle dette il était redevable à cet homme au teint jaunâtre. Il fixa le téléviseur jusqu'à ce que Smith disparaisse derrière un bâtiment du sanatorium, puis cria :

— Chiun venez, je voudrais vous parler de quelque chose. J'ai une surprise !

— Mes valises sont prêtes, répliqua le Maître de Sinanju. Pourquoi t'a-t-il fallu si longtemps pour changer d'avis ?

CHAPITRE V

En descendant de l'avion à l'aéroport de Dade County, Remo crut entrer dans un hamam.

— Oh là là, quelle chaleur ! se plaignit-il.

Chiun, lui, ne fit aucun commentaire. Il avait clairement expliqué auparavant que tant que Remo l'installait devant un téléviseur avant onze heures trente, le reste lui était bien égal, sans compter qu'il n'aimait pas parler avant ses feuilletons.

Remo avait entassé toutes ses affaires dans un sac de voyage qu'il portait à la main, mais ils furent obligés de patienter à l'arrivée pour les bagages du Maître. Les passagers attendaient alignés en demi cercle autour du tapis roulant sur lequel une énorme bouche vomissait une à une leurs valises.

Au milieu de la mêlée générale, Chiun réussit à s'installer devant la bouche, et malgré son apparence fragile s'y maintint au milieu de la bousculade.

— Qui aide ce pauvre vieillard ? demanda une grosse mère de famille à l'accent du Bronx.

— Ça ira, ne vous en faites pas, je m'arrangerai, larmoya Chiun.

— Il n'a pas besoin de votre aide, madame ! Ne vous laissez pas avoir ! s'interposa Remo.

— C'est mon jeune fils fort comme un taureau qui laisse son pauvre père porter les lourds fardeaux, confia Chiun à la mémère.

— Il ne vous ressemble guère.

— Il est adopté, murmura Chiun.

A ce moment surgit une malle de bateau laquée bordeaux garnie de coins et fermetures en cuivre.

— Elle est à nous, fit Chiun à la matrone.

— Hé vous là-bas ! Venez aider votre père à porter sa malle ! lança la grosse d'un ton agressif.

Remo secoua négativement la tête et répondit :

— Moi non, mais vous oui.

Sur ces aimables paroles, il lui tourna le dos et se dirigea vers un kiosque à journaux. Ce fut là qu'il réalisa combien il avait pris l'habitude de s'appuyer sur le réseau de CURE au cours de ses missions.

Cette fois-ci il n'y aurait pas de rapports sur qui faisait quoi, sur qui était vulnérable et pourquoi.

Il ne trouverait pas de nouvelle identité avec papiers, cartes de crédit et appartement. Pas plus qu'on ne lui remettrait une analyse de

la situation faite par le docteur Smith. En achetant les journaux du matin, il comprit à quel point il serait seul dans cette affaire.

Les yeux et les oreilles de CURE s'étaient fermés. Remo parcourut les gros titres. Tous parlaient de l'affaire de la League. Remo déduisit des différents articles que des notes sur la véritable activité de la Greater Florida Betterment League étaient tombées dans les mains d'un politicien local minable, qui lançait des accusations contre le pouvoir central. D'après cet individu, les notes prouvaient qu'une organisation secrète, nommée Folcroft, se livrait à de l'espionnage politique à Miami sous la couverture de la League, financée par le gouvernement fédéral en vue d'incriminer le maire actuel pour sa mauvaise gestion de la ville.

« C'est pire que Watergate ! » déclarait le petit fonctionnaire qui s'engageait à publier les notes en temps voulu.

Il s'appelait Farger. Willard Farger.

Remo posa les journaux. Au fond il ne savait pas grand-chose, uniquement ce que racontait la presse, et n'avait aucun moyen de vérification. C'était déjà un bon début de savoir que c'était ce Willard Farger, membre de la présente administration de la ville, qui compromettait gravement CURE.

Il reprit son journal. Un des employés de la League avait de surcroît été assassiné. Le shérif ne démentait pas qu'il pourrait s'agir d'un meurtre perpétré par des agents de Folcroft. Cela avait suscité un éditorial pompeux sous le titre de : « Sommes-nous gouvernés par des assassins ? »

Remo aurait dû le montrer à Chiun, ça lui aurait certainement fait plaisir, vu qu'une fois il avait soutenu la thèse selon laquelle les meilleurs gouvernements étaient ceux menés par les grands criminels. La philosophie politique du Maître était des plus courantes car les hommes d'affaires souhaitent un leader homme d'affaires, les savants un des leurs, les généraux bien sûr qui se croient les plus aptes à diriger un pays et sans oublier Platon le philosophe qui, oh surprise ! voyait à la tête d'une nation un roi philosophe. Mais oui !

Revenant au problème du moment, Remo pensait avoir trouvé un biais ! « Willard Farger, je vais te donner l'occasion de parler comme jamais auparavant. A nous deux. »

Il plia le journal sous son bras. Si CURE était encore en activité il aurait pu obtenir une carte de presse pour l'interview de sa carrière. « Bonjour, monsieur Farger. Je voudrais vous poser quelques questions et *wham bam bang slash*. Vite fait, bien fait. »

Remo avait tout de suite écarté l'idée d'une entrée à l'aube dans la chambre à coucher. Mais d'autre part les journalistes devaient déjà l'assaillir. Il reprit donc le journal et trouva en page sept une photo de la famille Farger au complet. Madame y rentrait ses joues, offrant son

meilleur profil penchée devant son mari qu'elle escamotait presque. Remo eut un éclair de génie. Le meilleur moyen d'atteindre Willard Farger serait de passer par sa femme. Il jeta le journal dans une poubelle et reporta son attention sur l'arrivée des valises.

Comme prévu cinq touristes transpiraient et grognaient sous le poids des bagages de Chiun. Ils transportaient les kimonos du Maître, son matériel télé, sa natte pour dormir, sa photo dédicacée de Rad Rex, la vedette de « Lorsque tournent les planètes », et son riz spécial. En tout, il y avait cent cinquante-sept kimonos répartis dans six grosses valises (Remo lui avait demandé de réduire ses bagages au minimum).

La copieuse mère de famille à l'accent du Bronx, qui haletait sous le poids d'une des valises, lança à un jeune garçon :

— C'est lui ! C'est le fils adoptif du vieillard. Il veut même pas aider le pauvre vieux après tout ce qu'il a fait pour lui !

Elle posa la valise pour souffler.

— Sagouin ! hurla-t-elle à l'adresse de Remo. Ingrat ! Sans cœur ! Regardez, tout le monde ! Regardez ce salaud qui laisserait son vieux père porter tout ça. Allons venez voir ce salopard !

Remo lui dédia un de ses plus charmants sourires et en fit de même vers ceux qui approchaient.

— Sans cœur ! reprit la bonne femme outragée.

Le vieux Chiun se tenait innocemment à l'écart comme s'il n'avait rien à voir avec ce subit rassemblement.

S'il l'avait voulu, Chiun aurait pu, d'un coup de pied, réexpédier les bagages et les porteurs bénévoles dans le gouffre qui vomissait toujours des valises, mais le Maître de Sinanju estimait que porter est un travail de Chinois, c'est-à-dire indigne d'un Coréen. C'est bon pour les Chinois, les Noirs et les Blancs.

Une fois, Chiun s'était plaint que les Japonais non plus n'aimaient guère porter, et Remo lui avait répondu qu'il était plutôt mal placé pour leur en vouloir. Ce qui n'avait pas manqué d'irriter le Maître.

— Les Japonais sont arrogants. Ils croient que ce travail n'est pas digne d'eux. Nous, les Coréens, ne sommes pas arrogants. Nous *savons* que ce travail n'est pas digne de nous.

Aujourd'hui Chiun disposait d'une ribambelle de touristes pour faire du travail de Chinois.

— Allons fiston, viens donner un coup de main à ton vieux père ! cria la mère de famille.

Remo secoua négativement la tête.

— Espèce de fainéant, dépêche-toi ! lancèrent d'autres voix.

Remo secoua à nouveau la tête.

— Espèce de sagouin !

Sur ce, Chiun s'avança tranquillement au milieu de la foule. Il

joignit ses fines mains, les doigts tendus vers le ciel comme pour une prière.

— Vous êtes de bonnes gens, dit-il. Vous êtes si braves, si prévenants que vous ne comprenez pas que d'autres ne soient pas aussi gentils que vous, aussi corrects, aussi bien élevés et qu'ils ne pourront jamais l'être. Vous êtes fâchés parce que mon fils adoptif ne partage pas votre bonté naturelle. Mais vous ne savez pas que certains individus sont dépourvus de cœur dès leur naissance. J'ai essayé de lui enseigner la bonté, mais pour faire éclore une fleur il faut planter la graine dans de la bonne terre. C'est là ma grande tristesse, mon fils est un terrain rocailleux. Ne criez pas contre lui il est incapable de comprendre.

— Merci, petit père, répondit Remo.

— C'est un animal, je le savais bien. Un véritable sagouin, ragea la femme.

Se tournant vers son mari, un géant qui devait bien faire un mètre quatre-vingt-quinze pour cent-soixante kilos, elle reprit :

— Marvin donne-lui une leçon de bonne éducation !

— Ethel, répondit le géant Marvin avec une étonnante petite voix, s'il ne veut pas aider son paternel, c'est son problème.

— Comment peux-tu laisser ce sagouin se moquer de cet adorable vieillard !

Et, emportée par sa fougue, Ethel se rua sur Chiun qu'elle serra contre son énorme poitrine.

— Un être si merveilleux, si merveilleux ! Marvin, il faut donner une leçon à son fils !

— Je suis deux fois plus costaud que lui, Ethel ! Sois raisonnable.

— Marvin, je te préviens, je refuse d'abandonner ce pauvre vieillard à son sagouin de fils !

Marvin soupira résigné. Remo le regarda s'approcher. Il ne le frapperait pas très fort, juste pour lui couper la respiration un instant. Remo leva les yeux vers Marvin qui évita son regard.

— Frappe-le ! hurla Ethel tout en serrant contre elle le plus mortel des assassins, pendant que son mari, lui, affrontait son successeur.

— Écoute mon vieux, fit Marvin doucement, plongeant sa main dans sa poche. Je tiens pas du tout à me mêler de vos histoires de famille.

— Tais-toi et tape ! hurla Ethel.

— Vous êtes une femme d'une grande sensibilité, intervint Chiun qui savait que les femmes de son gabarit aiment qu'on les traite de petites choses fragiles. Cela leur arrive si rarement.

— Casse-lui la gueule ou je le ferai moi-même, s'écria Ethel tout en dorlotant son précieux protégé.

Marvin sortit quelques billets de sa poche. C'était probablement la meilleure chose que sa main ait jamais fait.

— Voici vingt dollars. Va aider ton paternel à porter ses valises.

— Je ne le ferai pas. Vous ne le connaissez pas, et vous n'êtes pas le premier qu'il a roulé dans la farine. Rangez votre argent.

— Écoute, pour moi aussi ça devient une histoire de famille, alors sois gentil, donne-lui un coup de main, hein ?

— Si tu lui fous pas une raclée immédiatement, Marvin, je te préviens tu ne viendras plus jamais dans mon lit.

Remo vit alors le visage de Marvin s'éclairer d'une joie immense.

— C'est vrai, Ethel ?

C'était l'occasion de sortir de cette affaire mais, toujours galant, Chiun lança :

— Il n'est pas digne de toi, petite fleur.

La petite fleur l'avait toujours su. Lâchant son adorable vieillard, elle se rua sur sa brute de mari et l'assomma à l'aide de son sac à main. Remo s'esquiva pour les laisser régler leurs affaires personnelles au milieu d'une foule qui ne voulait pas perdre une miette d'un si beau spectacle.

— Fier de vous, Chiun ? demanda Remo.

— J'ai apporté le bonheur dans sa vie.

— La prochaine fois prenez un porteur.

— Il n'y en avait pas.

— Avez-vous cherché ?

— Ceux qui font du travail de Chinois doivent me chercher et non l'inverse.

— Je sors ce soir. J'ai du travail à faire.

— Où logeons-nous ?

Remo parut surpris.

— J'avais oublié !

— Ah ! fit Chiun. Tu vois à quel point un empereur est bien utile !

Chiun avait évidemment raison. Mais il ne savait pas que leur empereur CURE courait le risque d'être anéanti et que seul Remo pouvait encore y remédier. Si, et c'était un bien grand « si », il arrivait à régler cette affaire de la League.

CHAPITRE VI

Willard Farger, quatrième vice-assistant délégué aux élections, se réveilla avec les premiers rayons du soleil. Le téléphone couinait sans discontinuer sur sa table de chevet. Il l'avait décroché la veille afin de pouvoir dormir tranquillement. Il en avait bien besoin.

Willard Farger ne pouvait plus se permettre d'être dérangé par n'importe quel journaliste. Son nouveau standing ne le lui permettait plus. En exactement une heure quarante-cinq, la durée de sa première interview fracassante, il avait oublié comment auparavant c'était lui qui poursuivait les reporters pour que son nom figure dans leurs articles. Il n'était pas regardant à l'époque. Une sortie de scouts ou une soirée au bénéfice de la prochaine campagne électorale lui suffisait largement. Il traînait dans toutes les rédactions de la ville pour remettre personnellement les communiqués électoraux de la permanence, puis attendait fiévreusement la sortie des quotidiens.

Parfois, lorsque l'actualité était maigre, il lisait avec joie « était également présent le quatrième vice-assistant délégué aux élections, Willard Farger ». Ces jours-là il questionnait tout son entourage pour s'assurer qu'ils avaient bien lu le journal. Il s'installait souvent dans les salles de rédaction au cas où un des journalistes aurait envie d'un sandwich et ne ratait aucune occasion d'offrir un verre. Les occasions favorables se présentaient rarement car tous le considéraient comme un emmerdeur de première. Prendre un verre avec lui signifiait qu'il fallait l'écouter pendant une bonne demi-heure.

Une seule conférence de presse avait suffi pour renverser la situation. Willard Farger, devenu vedette, était l'homme qui osait proclamer « preuves à l'appui, que le gouvernement se livrait à des menées inqualifiables contre les libertés, que jamais depuis la déclaration de l'indépendance une telle menace avait pesé sur les institutions démocratiques des États-Unis ».

On ne parlait que de lui dans la région, et il prenait même une certaine importance sur le plan national. Depuis qu'il avait figuré sur la couverture du *New York Times*, ses supérieurs devaient maintenant insister énergiquement pour qu'il accepte de rencontrer la presse locale.

— Tu ne peux ignorer ni le *Dispatch*, ni le *Journal*, lui avait fait remarquer le shérif.

Aussitôt Willard Fager le soupçonna de crever de jalousie. Avait-on jamais vu le *Washington Post* consacrer un article à un simple shérif de Dade County ?

— Je ne peux pas non plus me permettre une image trop limitée, trop locale, avait rétorqué Farger. En une seule apparition de deux minutes sur une chaîne nationale je touche vingt et un pour cent des électeurs du pays. Que m'apporte le *Dispatch* ou le *Journal* ? Un cinquantième de un pour cent ?

— Mais tu vis à Miami Beach !

— Et alors ? Abraham Lincoln vivait bien à Springfield !

— Bill, tu n'es pas Président des États-Unis. Avec les copains, ton boulot consiste à faire réélire Tim Cartwright aux municipales la semaine prochaine. Par conséquent, je pense que tu ferais mieux de recevoir les gars du *Dispatch* et du *Journal*.

— J'estime que c'est mon problème, shérif, et pas le tien ! répliqua sèchement Willard Farger qui la semaine dernière encore lui avait offert de balayer son garage.

Le shérif avait refusé, pensant que cela pourrait être interprété comme détournement de fonctionnaires à des fins personnelles.

A bout d'arguments, le shérif Clyde Me Adow avait baissé les bras. Non sans avoir grommelé que, contrairement aux mecs de la presse locale, les grands reporters repartiraient aussi vite qu'ils étaient venus. Farger fit comme s'il n'avait rien entendu, car une personnalité qui passe sur les antennes nationales n'a pas de conseils à recevoir d'un petit shérif.

Willard Farger garda donc son téléphone décroché pour éviter d'être dérangé par les reporters du coin. En sautant du lit, il décida de demander un autre numéro d'abonnement, confidentiel bien sûr. Il le communiquerait quand même aux présidents des grandes chaînes : CBS, NBC et ABC. Peut-être même aussi au *Times* et à *Newsweek* sans oublier les quotidiens *New York Times* et *Washington Post*, car quoique leur tirage soit moins important que ceux des magazines, ils assuraient des supports à ne pas négliger, surtout pour l'élite intellectuelle.

Farger bâilla longuement puis tituba vers la salle de bains. Il cligna des yeux, se frotta le visage. Il avait un faciès plutôt gras avec un gros nez rond et de petits yeux bleus, le tout surmonté d'une abondante toison grise qui lui conférait, trouvait-il, une image de force, de sagesse et de dignité. Quand il se regarda dans la glace, ce matin-là, ce qu'il vit lui plut assez.

« Bonjour Gouverneur », se salua-t-il, et lorsqu'il eut fini de se raser, il présidait déjà une réunion de cabinet à la Maison-Blanche.

« Bonne journée monsieur le Président », fit-il en s'aspergeant de lotion après-rasage.

Il prit un bain puis se coiffa méticuleusement tout en rêvant d'un monde uni, d'où tout conflit et mécontentement auraient disparu, un monde où chaque homme pourrait vivre en paix sous son figuier. Puis il enfila un costume gris rayé accompagné d'une chemise bleu-

télévision.

Dès qu'il fut installé à la table du petit-déjeuner, sa femme Laura, toujours en bigoudis, déposa une enveloppe dans son assiette à la place des habituels œufs mollets.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Farger.

— Ouvre, répondit-elle.

— Où sont mes œufs ?

— Ouvre, je te dis !

Willard Farger déchira un coin de l'épaisse enveloppe découvrant une liasse de billets de banque. Il la sortit et fut surpris de constater qu'il s'agissait de billets de vingt dollars. Il en compta trente.

— Il y a six cents dollars là-dedans ! s'exclama-t-il. Six cents dollars ! Ce n'est pas un pot-de-vin au moins ? Je ne peux pas risquer ma carrière pour six cents petits dollars !

Laura Farger, qui avait vu son mari accepter cinq dollars pour arranger une liste de parti politique, leva un sourcil méprisant.

— Ce n'est pas un bakchich ! L'argent est à moi. On me l'a donné pour une interview.

— Et tu m'en as pas parlé avant ? Tu sais bien que tu ne sais pas t'y prendre avec les journalistes, Laura. Tu ne connais pas les pièges et les sornioiseries des mass-médias. Quand je pense que pour cette somme ridicule de six cents dollars tu as peut-être compromis ma grande carrière politique. Que leur as-tu dit ?

— Que tu étais un bon mari, un bon père de famille et que tu adorais les enfants et les chiens.

Farger réfléchit un instant.

— Bien. C'était parfait. Leur as-tu raconté autre chose ?

— Non. Simplement que je t'en parlerais car il voudrait t'interviewer.

— C'est pour quel magazine ?

— J'ai oublié.

— Tu accordes une interview à un journal et tu en oublies le nom ? Comment as-tu pu faire une chose pareille ? Juste au moment où ma carrière démarre ! Rien n'est plus dangereux pour la destinée d'un homme politique qu'une attachée de presse débutante. La politique est réservée aux professionnels, Laura, ce n'est pas une affaire de mère de famille !

— Il m'a dit qu'il offrait six mille dollars s'il pouvait te poser quelques questions.

— En liquide ?

— En liquide, confirma Laura Farger, sachant d'après l'intonation de son époux, qu'elle pouvait compter désormais sur au moins un voyage en Europe en cours d'année. (On peut faire beaucoup de choses avec six mille dollars.) Le type s'appelle Remo quelque chose, j'ai oublié

son nom de famille.

— En liquide, hein..., fit Farger songeur.

*

* *

Sur un yacht ancré au large des superbes plages de Miami Beach, un homme dégageant un fort parfum de lilas écoutait patiemment les plaintes du shérif Clyde Me Adow, du maire Tim Cartwright et du secrétaire de mairie Clyde Moskowitz.

— Farger devient intenable ! disait Cartwright.

— Il est littéralement insupportable ! renchérit Moskowitz.

— C'est généralement vrai de tous les idiots, remarqua l'homme à la forte odeur de lilas. N'oubliez pas que s'il n'était pas idiot il n'aurait pas fait exactement ce que nous souhaitions.

— C'est-à-dire ? demanda le maire.

— Occuper le devant de la scène, ce qui le désignera comme cible pour ceux qui s'apprêtaient à vous mettre en prison.

— D'accord, mais que voulez-vous qu'ils lui fassent maintenant avec toute cette publicité ! Il est devenu intouchable.

— Messieurs, la journée d'aujourd'hui promet d'être très longue et très chaude. J'ai donc l'intention d'aller me reposer. Je vous conseille d'en faire autant. Lorsque vous m'avez demandé mon aide, vous m'avez promis votre confiance. Laissez-moi cette affaire. Considérez-vous déchargés du problème, et ne paniquez pas si quelques imbéciles se font tuer en cours de route.

Les trois politiciens se regardèrent inquiets. Aller en prison pour concussion est une chose, y aller pour meurtre, ça changerait tout.

— Messieurs, il me semble lire sur vos visages que vous vous sentez en quelque sorte trahis, reprit l'homme qui sentait le lilas.

C'était un individu d'apparence carrée, large d'épaules, à la taille épaisse. Sa forte corpulence le faisait paraître plus petit que ses un mètre quatre-vingt-deux. Son visage avait la sérénité de ceux qui sont depuis plusieurs générations habitués à la richesse, et le teint de ceux qui dorent lentement au soleil, prenant toute l'année le petit-déjeuner sur la terrasse de leur résidence de Palm Beach ou sur leur yacht.

Il était mollement allongé dans sa cabine de luxe, une serviette drapée autour des reins, face aux trois hommes, très nerveux, aux costumes strictement classiques.

— Laissez-moi vous poser une question, reprit-il calmement. Vous pâlissez lorsque je parle de meurtre, mais monsieur le maire, seriez-vous suffisamment outragé pour restituer le million détourné, les diamants cachés dans vos coffres et vos actions et obligations déposés en Suisse ?

Il ignore le regard paniqué et la bouche ouverte du maire pour continuer :

— Et vous, shérif, le sang vous indispose-t-il au point que vous seriez prêt à renoncer aux cinquante pour cent que votre femme possède dans la société de construction qui se voit attribuer tous les travaux de la ville ? Sans oublier le garage que vous avez mis au nom de votre beau-frère ! Et vous, monsieur Moskowitz, êtes-vous suffisamment révolté pour rendre tout l'argent que vous empochez depuis cinq ans en majorant de dix pour cent le prix de tous les achats effectués par la ville ?

Son regard dur s'arrêta un instant sur chacun des trois hommes.

— Vous paraissez étonnés de me voir aussi bien informé. Mais vous oubliez que j'ai en ma possession les notes de Bullingsworth et c'est justement le fait que ce soit moi qui les aie et non lui qui vous sauve de la prison. J'en ai payé le prix : sa mort. Préférez-vous que je demande à être remboursé ?

« Les faits sont très simples. Depuis deux ans une organisation secrète a récolté des preuves suffisantes pour vous mettre derrière les barreaux. Grâce à mon action, ce triste sort vous a été épargné. En exposant publiquement le gouvernement, nous lui avons lié les mains, il ne peut plus rien tenter contre vous. L'organisation secrète, en revanche, essaiera une dernière fois de vous coincer. Pour vous protéger j'ai mis ce pauvre imbécile de Farger en première ligne. Et voilà que soudain vous plongez dans une crise de conscience aiguë ! Il est bien trop tard pour avoir des remords. Si vous voulez sauver votre peau et ne pas aller en prison, il faut me suivre. Vous n'avez pas le choix. »

Cartwright, le maire, et Me Adow, le shérif, restèrent silencieux, mais Moskowitz, le secrétaire de mairie, secoua énergiquement la tête de gauche à droite.

— S'ils voulaient notre peau pourquoi ne pas avoir essayé bien avant la campagne de réélection de Tim ? demanda-t-il.

— Pour une raison très simple, répondit l'homme à l'odeur de lilas. Si vous aviez tous été arrêtés il y a plusieurs mois il y aurait eu pléthore de candidatures pour vous remplacer. Le plan du gouvernement était bien plus astucieux. Il prévoyait de laisser Cartwright se faire reconduire pour ensuite l'incriminer avec toute son équipe. Dans la confusion qui suivrait ils auraient choisi leur candidat qu'ils n'auraient eu aucun mal à faire élire.

— Mais maintenant je suis intouchable, remarqua Cartwright. Je n'ai qu'un adversaire pour le scrutin de la semaine prochaine. C'est ce simplet de Polaney. Et s'ils essaient malgré tout de m'arrêter maintenant cela fera un scandale terrible, plus grand encore que celui du Watergate. Ils ne risqueront jamais la publication des notes de

Bullingsworth. Ils sont coincés.

— Attention, Watergate était une affaire d'amateurs.

— Sans blague ! C'étaient des anciens de la CIA et du FBI ! protesta Cartwright.

— Peut-être, mais qui, lorsqu'ils travaillaient pour leur ancien employeur, étaient soutenus par une structure leur donnant une certaine compétence professionnelle. Livrés à eux-mêmes, ils commirent maladresse sur maladresse. Non messieurs, croyez-moi, vous sous-estimez l'adversaire. Nous avons exposé une organisation qui doit opérer depuis de nombreuses années. Pensez-vous vraiment qu'ils vont tout laisser tomber pour aller se cacher ? Actuellement ils se sont simplement repliés sur des positions défensives et préparent un nouveau plan d'attaque. Farger sera leur première cible ce qui nous servira de signal d'alarme. C'est pourquoi le pauvre imbécile nous est indispensable.

L'homme se leva et s'avança vers la fenêtre. Il contempla le front de béton qui bordait la plage. De l'argent qui jaillissait du sable. La possession d'une ville a de tout temps constitué la victoire suprême. Depuis la chute de Troie jusqu'à la bataille de Moscou, en prendre une permet d'atteindre l'accomplissement de soi-même.

Dans son dos, Moskowitz remarqua :

— Vous ne nous aviez pas dit tout ça !

— Je ne vous ai pas annoncé non plus que le soleil se lèverait. Mais qu'espériez-vous ? Être à tout jamais à l'abri dans l'ombre ?

Il pivota nerveusement et, furieux, leur fit face.

— Messieurs, vous êtes en guerre !

Il mesura la tension sur leur visage. « Bien ! pensa-t-il. Ils sont en train de perdre l'illusion de la sécurité. C'est toujours bon pour des novices. »

— Mais ne vous inquiétez pas. Car si vous êtes en guerre, je suis votre général. Ma première tactique consistait à leur lancer Farger comme appât pour voir quel est leur plan.

— Mais les meurtres ? reprit Moskowitz. Je n'aime pas du tout ça !

— Je n'ai pas dit qu'il serait tué. J'ai dit qu'il servait d'appât. Il me semble que nous nous sommes tout dit, messieurs, la vedette va vous ramener dans ma ville.

— Votre ville ? interrogea le maire, mais son hôte ne l'entendit pas. Il observait attentivement le dos de Moskowitz pendant que ce dernier quittait la cabine secouant toujours la tête.

CHAPITRE VII

Willard Farger tenait absolument à préciser quelque chose avant que ne débute l'interview.

— Je n'ai pas consenti à répondre à vos questions pour les six mille dollars mais pour, grâce à votre magazine, dévoiler au grand public le scandale contre lequel je m'insurge. Je veux que l'Amérique retourne aux principes qui ont fait d'elle une très grande nation. Avez-vous apporté l'argent ?

— Après l'interview, le rassura Remo.

Il avait remarqué les deux types en civil qui surveillaient les abords de la maison Farger. Il risquait donc d'être obligé de l'emmener ailleurs s'il ne découvrait pas ce qu'il cherchait par de simples questions.

— Je serai absolument franc et honnête avec vous, reprit Farger. La somme sera directement réinvestie dans la campagne électorale pour le maire sortant, monsieur Cartwright. Je n'en prendrai pas le moindre centime. Cet argent servira à faire réélire un maire qui a le courage de tenir tête à un gouvernement fédéral qui abuse de sa puissance. En quelque sorte cet argent que j'accepte ne fera que retourner au peuple.

— En d'autres termes vous voulez que je vous paye d'avance ?

— Je veux que l'on respecte les droits des citoyens américains.

— Je vous donne mille dollars tout de suite et le reste à la fin de notre entretien. D'accord ?

— Remo, permettez que je vous appelle Remo, reprit Farger, nous traversons actuellement une crise. La crispation sur les questions raciales, les luttes de classes, tout cela est un rude passage. Seuls des dirigeants loyaux, sincères et forts peuvent nous remettre dans le droit chemin. Mais pour les faire élire il faut de l'argent.

— Disons deux mille dollars, accorda Remo.

— Pas de chèque, répondit Farger et l'interview commença.

Remo se dit impressionné par les recherches minutieuses auxquelles s'était livré son interlocuteur pour découvrir les agissements du gouvernement et de Folcroft. Comment s'y était-il pris ?

Farger répondit que tout citoyen doit se tenir au courant de l'action gouvernementale afin de pouvoir apporter sa contribution. L'indifférence du grand public est le mal de notre siècle.

Comment Farger avait-il découvert que la League n'était qu'une couverture et comment s'est-il emparé des notes de Bullingsworth ?

Farger expliqua qu'il avait grandi dans un vrai foyer américain, qu'il avait été élevé dans le respect des vraies valeurs américaines, par des

parents honnêtes et travailleurs qui lui avaient appris le courage.

Farger avait-il toujours les notes de Bullingsworth et, si oui, où les gardait-il ?

— Tout individu qui souhaite servir sa communauté doit connaître ses ressources et s'en servir de son mieux, répliqua Farger.

Qui d'autre, à part Farger, connaissait le contenu des notes ?

— Permettez-moi de bien préciser un point. La moralité est la clé de toute chose. Les petites gens d'Amérique, de la ville où je suis né et où j'ai été élevé, sont avec moi, tous ensemble nous crions : ça sent le pourri !

Remo haussa les épaules. Peut-être les journalistes savent-ils comment déchiffrer ce genre de charabia ? Peut-être posent-ils leurs questions d'une autre manière ?

— Vous ne répondez pas à mes questions ! fit Remo exaspéré.

— Je réponds toujours aux questions ! répliqua Farger. L'Amérique a été construite par des hommes honnêtes qui ont toujours répondu avec franchise aux questions qui leur étaient posées.

« C'est bon, pensa Remo, s'il veut jouer au plus malin, allons-y. » Il étudia intensément le visage de Farger. Le cadra à l'aide de ses mains, puis finalement dit :

— Nous aurons besoin de photos pour illustrer l'article. Peut-être même pour la couverture du magazine.

Farger tourna légèrement la tête pour présenter son meilleur profil.

— Ce qu'il nous faut c'est un arrière plan qui illustre votre prise de position.

— Pourquoi pas avec ma famille ?

Remo secoua la tête.

— Non. Le mieux serait de vous prendre avec en toile de fond quelque chose, un lieu important, symbolique... Quelque chose qui résumerait bien votre idéal.

— Je ne vais quand même pas me rendre en avion à la Maison-Blanche juste pour une photo ! s'énerva Farger.

— On doit pouvoir trouver plus près quand même.

— C'est un peu tard pour la résidence du gouverneur, constata Farger.

— Il nous faudrait une photo en extérieur. Je vous vois très bien en homme du terroir.

— Vous trouvez ? demanda Farger anxieux. Je m'étais toujours vu plutôt en homme qui résout les problèmes urbains.

— Dans ce cas faisons ville et champs.

Mais Remo avait-il une idée de l'endroit ?

Bien évidemment !

Les deux types en civil suivirent dans leur voiture. Ils prirent tous Collins Avenue, l'artère principale de Miami Beach, puis empruntèrent

plusieurs rues adjacentes pour déboucher de nouveau sur Collins Avenue. Les détectives toujours derrière.

— Que pensez-vous d'ici ? lança Farger.

— Non, c'est trop cossu, dit Remo. Si jamais vous deviez vous présenter un jour, l'opposition se servirait de cette photo pour vous coller l'étiquette du candidat des riches.

— Bien vu, reconnut Farger.

— Y-a-t-il des rues qui mènent hors de la ville ?

— Bien sûr mais c'est pas celle-là.

— La campagne, c'est ça ! J'ai trouvé ! lança Remo. Farger fit demi tour, imité instantanément par les détectives.

— Arrêtez la voiture, lança Remo.

— Nous ne sommes pas à la campagne, remarqua Farger surpris.

— Je sais, mais arrêtez-vous.

Farger ralentit et immobilisa son véhicule quelques mètres plus loin. Les flics firent de même. Remo descendit et se dirigea vers eux.

— Qui êtes-vous ? leur demanda-t-il.

— Des adjoints du shérif de Dade County.

— Montrez-moi vos identifications.

— Montrez-nous plutôt la vôtre ! rétorqua celui qui conduisait.

Au milieu de la confusion, chacun cherchant son portefeuille, la main alerte de Remo plongea dans la voiture et passant sous le volant réussit à s'emparer des clés sans qu'elles aient eu le temps de cliqueter.

— Hé, qu'est-ce que vous faites ?

— Rien, fit Remo pendant que son pouce déformait légèrement la clé de contact. Je voulais tout simplement m'assurer que vous n'alliez pas filer avant que je n'ai eu le temps de voir vos papiers.

Le policier au volant s'empara du trousseau et aboya :

— Faites attention, nous sommes des officiers !

— C'est bon. Pour cette fois je ne dirai rien, répliqua Remo avec sa voix de flic d'il y a dix ans.

Les deux adjoints du shérif se regardèrent sidérés. Ils furent encore plus stupéfaits lorsque Farger et le journaliste qui parlait comme un policier s'éloignèrent alors qu'eux n'arrivaient pas à introduire la clé de contact.

— Le salaud a échangé les clés !

Mais après un minutieux examen cela se révéla faux. Ils essayèrent de nouveau mais en vain. Finalement l'un d'eux remarqua qu'elle était légèrement tordue. Pendant qu'il essayait de la redresser à grands coups de crosse de revolver, la voiture de Farger disparut de l'autre côté de la colline.

A plusieurs kilomètres de là, Remo remarqua un chemin de campagne, Farger l'emprunta.

— Savez-vous ce qui est arrivé aux policiers ?

Remo haussa les épaules et désigna un palmier un peu plus loin.

— C'est plutôt la gadoue par ici ! remarqua Farger. Pensez-vous que ce sera bien ?

— Essayons toujours, répondit Remo.

Willard Farger descendit de voiture et de sa plus belle démarche se dirigea vers l'arbre. Remo prit le volant et conduisit la voiture au milieu d'un marais.

— Qu'est-ce que vous faites ? C'est ma voiture ! Vous êtes fou ? hurla Farger remontant précipitamment dans son véhicule pour le sortir de là.

Remo enleva aussitôt la clé et sortit du côté passager, claquant la porte derrière lui de sorte qu'elle ne puisse plus s'ouvrir. Il sauta rapidement sur le capot et atterrit de l'autre côté où il infligea les mêmes dégâts à la porte du conducteur.

— Qu'est-ce que vous faites ? hurla Farger.

— Je vous interviewe, répliqua calmement Remo dans la gadoue jusqu'aux chevilles.

— Ouvrez la porte ! cria Farger s'énervant sur la poignée qui lui resta dans la main. La voiture s'enfonçait mollement dans la boue. Remo s'était réfugié sur une pierre couverte de mousse au pied du palmier. Il sortit un calepin et un crayon de sa poche puis attendit.

— Sortez-moi d'ici ! hurla Farger.

Dans un instant, monsieur. Je voudrais d'abord avoir votre opinion sur l'écologie, la crise urbaine, la crise agricole, la crise énergétique, la situation en Chine et le prix de la viande.

Avec un léger remou l'avant de la voiture s'enfonça d'un coup jusqu'à hauteur du pare-brise. Farger enjamba le siège avant, se précipitant sur le siège arrière. Il ouvrit précipitamment la fenêtre et essaya de sortir. Remo abandonna sa pierre moussue pour le repousser à l'intérieur.

— Laissez-moi sortir ! hurla Farger. Je vous dirai tout ce que vous voulez savoir.

— Où sont les notes de Bullingsworth ?

— Je ne sais pas, je ne les ai jamais vues !

— Qui vous a soufflé vos violentes attaques contre Folcroft ?

— Moskowitz, le secrétaire de mairie. Il m'a dit que c'était Cartwright le maire qui voulait que je le fasse.

— Est-ce Moskowitz qui a tué Bullingsworth ?

— Non. Pas que je sache. Ce sont les gens de Folcroft. Êtes-vous de chez eux ?

— Ne dites pas de bêtises, Folcroft n'existe pas.

— Ah bon. Laissez-moi sortir, implora Farger.

La voiture s'enfonçait toujours. La boue faillit rentrer par

l'ouverture de la fenêtre. Farger la remonta un peu.

— Qu'est-ce qui vous a pris de raconter des mensonges sur Folcroft ?

— C'était l'idée du maire. Il a dit que s'il en parlait ouvertement, l'organisation n'oserait plus l'accuser de mauvaise gestion et de détournement de fonds.

— Je vois. Merci pour cette excellente interview.

— Vous allez me sortir d'ici ?

— En tant que journaliste j'ai le devoir de rapporter des faits et non pas d'influer sur le cours des événements, par conséquent...

Remo n'eut pas le temps d'achever, avec un affreux bruit de succion le véhicule disparut presque entièrement, seul le toit restait visible. Des gémissements étouffés parvinrent jusqu'à Remo qui sauta sur le toit enfonçant davantage la voiture sous son poids.

Comme le lui avait appris Chiun plusieurs années auparavant, Remo concentra sa force dans sa main droite. Raidissant parfaitement ses doigts, tendant son bras, il abattit le tranchant de la main sur le toit, le fendant sur quatre-vingt-dix centimètres.

Il écarta ensuite l'ouverture et Farger se fraya rapidement un chemin vers la sortie, sanglotant et tremblant de peur.

— Je tenais simplement à ce que vous sachiez que je ne plaisante pas, expliqua Remo. Maintenant emmenez-moi voir Moskowitz.

— Bien sûr, bien sûr. Tout de suite. J'ai toujours considéré les journalistes comme mes amis. Vous savez que pour les interviews vous êtes champion.

Dans le camion qui les avait pris en stop et les ramenait en ville, Remo annonça à Farger qu'il lui rembourserait sa voiture.

— Ne vous en faites pas, surtout pas ! dit Farger. L'assurance paiera. Vous alors, vous vous y connaissez en interviews !

Arrivé en ville, Farger appela Moskowitz qui venait juste de rentrer.

— Clyde, il y a un sacré journaliste qui veut te voir, annonça-t-il.

Mais la rencontre n'eut jamais lieu. Lorsque Remo arriva chez le secrétaire de mairie, la porte était ouverte et Moskowitz, le regard vide, fixait la télévision, un sourire figé sur les lèvres.

Remo s'arrêta et contempla longuement le manche en bois laqué d'un pic à glace planté derrière l'oreille. Il renifla une étrange odeur de fleurs qui flottait dans la pièce.

Il repartit, déçu, écrasé par le sentiment de son impuissance. Pour la première fois, Remo pensait qu'il ne suffisait pas d'être (presque) le meilleur assassin du monde.

CHAPITRE VIII

— Maréchal Dworshansky, votre eau de Cologne au lilas.

Le valet de chambre présenta une mince bouteille en argent sur un plateau en vermeil, juste au moment où le bateau fit une embardée. Un ouragan approchait.

Le maréchal Dworshansky renversa sept gouttes de son eau de Cologne dans le creux de sa main gauche, puis se frotta les paumes l'une contre l'autre. Il se tapota ensuite légèrement le visage et le cou.

— Dois-je dire au cuisinier de choisir la viande, Maréchal ?

Dworshansky secoua la tête.

— Non Sasha, on doit accomplir soi-même les tâches importantes. J'ai découvert avec tristesse que confier une affaire importante à d'autres revient à remettre sa vie entre leurs mains.

— Très bien, Maréchal. Le capitaine aimerait savoir quand nous retournerons au port ?

— Dis-lui de rester au large, nous essuierons la tempête comme de vrais marins. Comment ma fille résiste-t-elle au tangage ?

— Comme un vrai marin, Maréchal.

Dworshansky gloussa.

— Ah si elle était un homme, Sasha ! Ah si elle était un homme ! Elle leur en montrerait n'est-ce pas ?

— Oui, Maréchal Dworshansky.

Avec deux coups de brosse le maréchal mit de l'ordre dans sa chevelure ni trop longue ni trop courte. Il s'habilla d'une chemise en soie blanche, d'un pantalon en coton blanc et enfila des chaussures à semelles de caoutchouc. L'ensemble était net, présentable et fonctionnel. Se regardant dans la glace, il s'administra une claque sur l'estomac. Il avait dépassé la soixantaine, mais demeurait bien musclé, sans aucune trace de graisse.

Quand le capitaine engageait de nouveaux hommes d'équipage, Dworshansky avait l'habitude de leur offrir cent dollars s'ils réussissaient à le mettre à terre au cours d'une lutte. Si aucun n'y était arrivé, il proposait deux cents dollars si deux hommes ensemble y parvenaient, puis trois cents dollars pour trois, et quatre cents dollars pour quatre. Il s'arrêtait toujours à quatre sans jamais être essoufflé.

— Je m'arrête, disait-il, car contre cinq je risquerais de transpirer.

Dworshansky pénétra dans la cuisine du bateau comme un général passe l'inspection.

— La viande, Dimitri, ordonna-t-il, doit être spécialement bonne ce soir. De premier choix.

— Pour votre fille, Maréchal ?
— Oui et sa fille, ma petite-fille.
— C'est un plaisir de servir de nouveau toute votre famille réunie, Maréchal.

Dimitri, un petit homme large aux traits slaves accentués et aux mains impressionnantes, hissa une carcasse de sanglier sur la planche à découper.

Évidemment fier, il attendit silencieusement pendant que le maréchal inspectait la pièce. Il ne fut pas déçu.

— Dimitri, je suis sûr que tu nous trouverais de l'eau glacée dans un désert, et des champignons chauds en Sibérie. Mais vraiment en Amérique tu te surpasses encore. Où donc as-tu déniché un tel morceau de vraie viande, succulent et sans gras ? Dis-moi comment as-tu fait ? Non, ne me dis rien, tu perdrais ta magie.

Dimitri mit un genou à terre et baisa la main du maréchal.

— Dimitri, lève-toi.

— Je serais prêt à mourir pour vous, Maréchal.

— Surtout pas ! s'exclama le maréchal, relevant le cuisinier. Je mourrais de faim au milieu des sauvages !

— Ce soir, je vous préparerai un sanglier au vin comme aucun des ancêtres de vos ancêtres n'en ont jamais mangé, annonça fièrement Dimitri qui, malgré le refus du maréchal, lui baisa la main de nouveau.

Dans le salon, le maréchal retrouva sa fille et sa petite-fille qui parcouraient des magazines de mode. La mère n'était guère plus vieille que la fille en deuxième année de faculté. Toutes deux avaient les pommettes saillantes des Dworshansky et les yeux d'un bleu profond. Elles étaient les joies de son existence.

— Mes chéries ! s'écria-t-il ouvrant les bras.

Sa petite-fille s'y précipita comme un enfant en riant aux éclats et l'étouffant sous ses baisers. Sa fille s'approcha avec plus de réserve, mais leur embrassade fut plus profonde et plus forte.

— Hello papa ! fit-elle.

Cette tendresse aurait surpris plus d'un à Manhattan qui la connaissait sous le nom de Dorothy Walker, présidente de Walker, Handleman and Daser, la reine des garces de Madison Avenue, la femme qui avait défié les géants, et qui avait emporté la victoire.

Une des raisons du succès de Dorothy Walker n'était pas, comme aimaient à le dire les mauvaises langues, son habileté à trouver le bon lit au bon moment, mais au contraire son sens des affaires extraordinaire. Sa petite agence de publicité n'avait jamais été petite. Elle l'avait ouverte avec plus de vingt-cinq millions de dollars d'actif : sa dot, qu'elle avait récupérée à la disparition de son mari.

A l'opposé des petites agences qui se lancent avec beaucoup d'espoir

et en misant sur une nouvelle créativité, Walker, Handleman and Daser ouvrit en ayant la possibilité de survivre pendant dix ans sans rentrées d'argent. Une telle disponibilité leur attira rapidement une foule de clients.

— As-tu été sage, papa ? demanda Dorothy Walker tapotant l'estomac plat de son père.

— Je n'ai pas recherché les ennuis.

— Je n'aime pas ta réponse.

— Oh grand-papa, est-ce que tu fais des choses passionnantes ?

— Teri a l'impression que ta vie a été très mouvementée. Pourquoi a-t-il fallu que tu lui racontes toutes ces histoires ?

— Mais, chérie, ce ne sont pas des histoires, mais la vérité !

— Ce qui n'arrange pas les choses, papa. Arrêtez maintenant !

— Oh maman tu n'es plus dans le coup. Grand-père est fantastique et tu n'arrêtes pas de l'embêter.

— Des sympas et dans le coup je peux t'en trouver pour vingt-cinq mille dollars par an autant que tu veux. Il ne te reste qu'à choisir le poids, la taille et la couleur de cheveux. Ton grand-père est trop vieux pour jouer à l'aventurier.

— Assez de discussions, interrompit le maréchal. Racontez-moi les bonnes choses qui vous sont arrivées.

Teri en avait des tas à raconter. Elle se lança, ne leur ménageant aucun détail dans son enthousiasme. Ça allait de son nouveau petit ami au professeur qui la détestait.

Lorsqu'ils eurent fini de dîner, relativement tard, et que sa fille fut allée se coucher, Dorothy Walker, née Dworshansky, parla sérieusement avec son père.

— Alors, que se passe-t-il ?

— Que veux-tu dire ?

— Tu es tout joyeux. A quoi devons-nous cela ?

— Mais non. Je suis tout simplement heureux de voir ceux que j'aime.

— Papa, tu peux baratiner des premiers ministres, des gouverneurs, des généraux et des cheiks du pétrole mais pas moi. Il y a une certaine joie de nous retrouver, Teri et moi, et puis une lueur dans ton regard qui ne te vient que lorsque tu es sur un de tes coups.

Le maréchal Dworshansky se raidit.

— La guerre d'Espagne n'était pas un coup. Ni la Seconde Guerre mondiale, ni l'Amérique du Sud, ni la campagne du Yemen.

— Papa, c'est à moi que tu parles, à ta fille Dorothy. Je te connais suffisamment bien pour savoir que quelle que soit la manière dont tu montes une affaire, c'est toujours toi qui finit par faire le sale boulot. Et cela te donne cette petite lueur dans le regard. De quoi s'agit-il cette fois-ci ? Pourquoi tu n'as pas tenu ta promesse ?

— J'ai tenu ma promesse. Je n'ai pas cherché cette histoire. On a sonné à ma porte, alors que j'étais tranquillement en train de m'occuper de mes affaires, répliqua le maréchal.

Puis il lui raconta comment il prenait un verre chez Cartwright, le maire, lorsque ce dernier reçut une bien fâcheuse nouvelle.

— Tout ce que j'ai fait ce fut de lui dire : à votre place je ne paniquerais pas mais ferais telle et telle chose.

Comme la plupart des aventures du maréchal, celle-ci avait commencé par un bon conseil, conseil qui fut suivi d'une promesse de récompense de la part de ceux qui venaient de l'écouter. Contrairement à d'autres aventuriers, le maréchal n'était pas sans le sou se contentant de quelques récompenses en espèces. Tout comme sa fille, c'était le gros gibier qui l'intéressait. N'ayant pas besoin d'argent, il demandait beaucoup plus et obtenait ce qu'il désirait.

— Je n'ai jamais encore eu de ville, fit-il remarquer, et d'ailleurs la campagne électorale est presque jouée d'avance. Cartwright ne peut pas perdre.

— Combien de pic à glace as-tu laissé dans combien d'oreilles ?

— Tu sais très bien qu'il faut faire parfois des choses, même si l'on n'y tient pas du tout. Mais maintenant cela devrait être terminé. L'ennemi est isolé.

Lorsque le maréchal précisa qu'il croyait être l'ennemi, sa fille, furieuse, détourna son regard.

— Tu sais, papa, je n'ai jamais beaucoup aimé les plaisanteries où on se moque des Polonais en les traitant de demeurés. En te voyant si content de ta nouvelle guéguerre, je me demande si, après tout, ces histoires n'étaient pas encore trop flatteuses.

Dworshansky affirma sérieusement qu'il n'avait jamais entendu de plaisanteries sur les Polonais.

— Si tu t'occupais moins de planter des pics à glace dans les oreilles des gens, tu en aurais sûrement entendu.

Le maréchal insista pour que sa fille lui en raconte une. Elle s'exécuta à contrecœur. A la fin, il hurlait de rire.

— Je ne connaissais pas celle-là, dit-il se tapant sur les cuisses. Quand j'étais jeune, nous appelions ça des histoires ukrainiennes. Je vais t'en raconter une.

Tout le reste de la nuit, il raconta les histoires ukrainiennes de sa jeunesse. Il ne voulut même pas s'interrompre lorsque le radio lui annonça que le maire essayait désespérément de le joindre.

— C'est une affaire urgente, Maréchal, insista le radio. Quelqu'un nommé Moskowitz est mort.

— Wladyslaw, répondit le maréchal, connais-tu des histoires ukrainiennes ?

CHAPITRE IX

Le shérif McAdow traversa la pelouse de la spacieuse résidence du maire. L'ouragan approchait et déjà des coups de vent violents fouettaient les palmiers. Il fut reçu par Cartwright qui éteignit sa radio émettrice. Il était blanc. Une bouteille de bourbon bien entamée trônait sur une table, à portée de la main.

Le visage grisâtre de McAdow se pencha vers lui.

— Rien ? Rien du tout ?

Cartwright secoua la tête.

McAdow, dans sa tenue de shérif, chemise blanche, pantalon gris clair, étui à revolver en cuir foncé, se leva et se mit à la fenêtre. Il secoua la tête à son tour.

— C'était ton idée, Tim. Ton idée.

Cartwright se servit un verre bien tassé de bourbon qu'il avala en deux gorgées.

— D'accord, j'admets que c'était mon idée. Tu n'as qu'à me poursuivre en justice !

— Nom d'un chien ! Te rends-tu compte dans quelle situation tu nous a mis ? On est dans de beaux draps.

— Du calme. Le maréchal pense que tout s'arrangera, qu'on s'en sortira.

— C'est pour ça qu'il ne répond même pas à ton message radio !

— Il a dit que si on restait tranquilles, tout s'arrangerait. Alors je te dis : jusqu'à ce qu'on l'ai eu en ligne, c'est exactement ce qu'on va faire. On ne bouge pas.

Tim Cartwright se resservit un verre.

— Ah ça, pour être sur la bonne voie, on y est sans aucun doute ! Moskowitz est mort assassiné de la même façon que Bullingsworth, Farger fait dans sa culotte parce qu'il a rencontré un type qui fend les toits de voiture, et nous, on est là à attendre, avec la consigne de ne rien faire jusqu'à nouvel ordre ! C'est vraiment parfait !

— J'ai confiance en Dworshansky.

— Alors pourquoi bois-tu autant ?

— Je célèbre d'avance ma victoire aux élections de la semaine prochaine. Je les entends déjà : le maire Timothy Cartwright l'a emporté haut la main la nuit dernière avec quatre-vingt-dix-neuf pour cent des suffrages.

— Tu en es si sûr que ça ? La parole de Dworshansky te suffit ? Ton grand ami, le génie politique, le militaire, Dworshansky l'homme de la situation !

— Tu étais d'accord !

— Tout est allé si vite !

— Il y a autre chose qui va très vite, fit remarquer le maire. T'as rapidement oublié que les fédéraux, ces emmerdeurs, allaient te foutre en taule et que grâce aux idées de Dworshansky on l'a échappé belle.

— Je crois que tous comptes faits je préférerais passer quelque temps en prison plutôt que de finir avec un pic à glace derrière l'oreille.

— On ne sait pas si c'est Dworshansky.

— Et moi je ne suis pas convaincu que ce ne soit pas lui !

— Et alors ? Même si c'était lui ? Il nous a prévenus que peut-être certaines personnes devraient mourir. Je n'aime pas ça et toi non plus. Mais, pire que tout, je ne veux pas aller derrière les barreaux.

Le shérif McAdow se détourna de la fenêtre.

— A plus tard. Je retourne à mon quartier général. Le standard doit être saturé d'appels avec ce temps-là.

— Vas-y Clyde. Après tout c'est bien pour ça que tu as été élu, pour protéger les citoyens.

Une fois le shérif parti, Tim Cartwright remplit son verre puis éteignit toutes les lumières. Il s'installa confortablement pour regarder l'ouragan s'enfler et la pluie tomber à seau. La ville se préparait à survivre face aux assauts de la nature.

Que s'était-il passé ? Il ne s'était pas lancé dans la politique pour piquer dans la caisse. Tout ce qu'il voulait, c'était devenir quelqu'un. Il était revenu de la Seconde Guerre mondiale avec une bourse universitaire octroyée par le gouvernement et la tête pleine d'idées sur la démocratie à laquelle il croyait dur comme fer. Alors comment se retrouvait-il avec un gros compte dans une banque suisse en train de comploter pour éviter la prison ? Même pendant ses années de conseiller municipal il n'avait pas voulu toucher de l'argent. Bien sûr, il avait besoin de fonds pour sa campagne d'élection à la mairie et après il lui avait fallu montrer pas mal de considération envers ceux qui lui en avaient fourni, mais tout le monde faisait pareil.

Tout avait-il commencé le jour où sa caisse électorale avait été excédentaire et qu'il avait empoché la différence ? Où était-ce parce qu'à force de rendre service pour rien, il s'était demandé pourquoi cela ne lui rapporterait pas un petit quelque chose ?

Tim Cartwright n'arrivait pas à se souvenir de l'événement précis qui avait changé son attitude. En revanche, il savait très bien ce qui avait suivi. Et il était tout à fait conscient qu'il risquait la prison aujourd'hui. C'était pour éviter à tout prix d'y aller qu'il avait mis son avenir entre les mains d'un homme qui disait s'y connaître en espionnage politique. Au début cela lui avait paru plutôt simple, enfin, non pas vraiment simple, mais plutôt osé et génial.

Les espions des fédéraux savaient tout sur les activités illégales de Cartwright, McAdow et Moskowitz. Ils connaissaient les comptes en banque, les pots-de-vin et les extorsions de fonds. Alors, au lieu d'essayer de se défendre en niant en bloc, il leur suggéra au contraire d'attaquer. Rendant ainsi inutilisables les preuves accumulées.

Et ça avait marché. Un type sans intérêt, Willard Farger, avait été propulsé en première ligne pour attaquer le gouvernement. Tout marchait comme sur des roulettes. Cartwright allait être réélu la semaine prochaine. Le gouvernement fédéral aurait alors peur de s'en prendre à lui. Et avant que les fédéraux aient pu récupérer leurs esprits et trouver un autre plan d'attaque, eh bien, peut-être bien que le maire Tim Cartwright aurait tout simplement démissionné et décidé de terminer ses jours sur les bords des lacs suisses.

— Je vous promets une longue et heureuse vie hors des prisons, lui avait dit le maréchal Dworshansky.

En échange il ne demandait qu'un tout petit prix : la ville. Cartwright s'engageait à accorder au maréchal ce qu'il désirait. Il espérait que Dworshansky demanderait le contrôle du marché de la drogue. C'était une activité qui ne lui plaisait pas du tout mais l'argent qu'on lui avait offert l'avait incité à fermer les yeux.

Protéger les citoyens ! Tim Cartwright ingurgita le dernier fond de bourbon et eut envie de pleurer. Il donnerait n'importe quoi maintenant pour ne pas avoir mis le doigt dans l'engrenage.

*

* *

Au sanatorium de Folcroft, le docteur Harold Smith reçut les inspecteurs du FBI en exprimant son profond étonnement. Le FBI pensait-il vraiment qu'il était possible, de détourner une bourse d'éducation octroyée par Folcroft pour faire de l'espionnage politique ?

La réponse fut courte et précise : oui.

Dans ce cas, les livres et registres du sanatorium étaient à leur disposition. Utiliser une bourse pour faire quelque chose d'illégal ! Mais où allait-on ?

— Vous êtes ou un grand naïf ou un génie ! rétorqua l'un des agents du FBI.

— Ni l'un ni l'autre, je crains. Tout simplement un administrateur, répliqua Smith.

— Encore une question : pourquoi ces fenêtres sont-elles des vitres espion ?

— Elles étaient déjà installées lorsque la fondation a racheté la propriété, expliqua Smith qui, plus de dix ans auparavant, avait fait

modifier la date sur la facture, en prévision d'une telle question.

Grâce à de pareils subterfuges le secret de CURE demeurerait intact. Il pouvait tenir encore quelque temps en espérant que Remo réussisse un petit miracle.

Résorber la mini bombe de Miami qui menaçait de dévoiler au public l'existence de CURE n'était pas une mince affaire. Mais que pouvait-il faire sinon attendre et gagner du temps ?

*

* *

Sur place, à Miami, rien ne s'éclaircissait. L'ouragan Megan s'était bien chargé de ça. Même Chiun n'avait rien pu faire lorsque ses feuilletons de l'après-midi furent perturbés. Le Maître jeta un regard de fureur vers les cieux et, à la surprise de Remo, éteignit la télévision.

— Je ne vous ai jamais vu faire une chose pareille au milieu de « Lorsque tournent les planètes ».

— On ne peut lutter contre les forces de l'Univers. Seuls les insensés s'en croient capables. Le sage, en revanche, se sert de ces forces pour augmenter les siennes propres.

— Et comment peut-on se servir d'un ouragan ?

— Tu le sauras lorsque tu seras en paix avec ses forces.

— Eh bien, petit père. J'ai besoin de savoir maintenant. J'ai besoin de savoir au moins quelque chose.

— Dans ce cas tu le sauras.

— Je le saurai, je le saurai, répéta Remo imitant la voix haut perchée et nasillarde du Maître. Qu'est-ce que je saurai ?

Exaspéré, il se dirigea vers une table en chêne qui trônait au milieu du salon de l'appartement qu'il avait loué au nom de Chiun, se servant de tout l'argent de CURE qui lui restait.

— Qu'est-ce que je saurai ? reprit-il, refermant sa main sur le coin de la table. Comment concentrer les forces de mon esprit, dit-il, arrachant le coin en chêne comme s'il s'agissait d'une mince feuille de plastique. Hourra pour les forces de l'esprit. J'ai pu sectionner un coin de table ! Hip hip hourra ! Mais je suis toujours aussi perdu.

« Que saurai-je, petit père ? Comment conserver-mon équilibre en toute chose ? reprit-il lançant ses jambes en l'air, s'élevant vers le plafond comme si elles étaient tirées vers le haut par des ficelles. Puis il reprit contact avec le sol, effectua un roulé-boulé et se remit sur ses pieds. Hourra pour les forces de l'esprit ! Grâce à elles, nous avons des traces de pas au plafond. Je suis impuissant tout comme vous. Nous sommes tous les deux impuissants. Ne comprenez-vous pas ? Nous sommes deux pauvres assassins paumés qui ne peuvent rien à rien ! »

— Tu ne vois rien, tu n'entends rien, tu ne penses pas.

— Je suis paumé, c'est tout, constata Remo, et qui, en fonçant tête baissée pour sauver CURE, a obtenu d'un pauvre type effrayé tout ce qu'il savait : le nom d'un bonhomme. Maintenant, je ne suis pas plus avancé.

Chiun approuva de la tête, signifiant qu'il trouvait cela très bien.

— Le bonhomme est mort.

Chiun hocha de nouveau la tête, car il restait une possibilité.

— J'ai alors attendu qu'ils viennent me chercher.

Chiun approuva de la tête, c'était ça, la possibilité.

— Mais personne n'est venu.

Chiun réfléchit profondément, puis leva un doigt et dit :

— Les choses sont, en effet, très difficiles, mon fils, lorsque l'ennemi ne veut pas vous aider. C'est également très rare. Car je dois avouer que la plupart des conflits sont gagnés par ceux qui aident le moins possible leur adversaire. Je t'ai déjà enseigné cela. Y a-t-il quelqu'un d'autre que tu connaisses qui soit mêlé à cette affaire ?

Remo secoua la tête.

— Une personne seulement, le maire. Mais si je m'attaque à lui je me détruis, car cela prouverait que toutes les histoires que l'on raconte sur Folcroft sont exactes. J'aurais donc rien gagné et tout perdu.

Chiun se replongea dans un silence méditatif puis sourit :

— J'ai la réponse. C'est aussi simple que de savoir qui l'on est.

Remo était abasourdi. Encore une fois le Maître de Sinanju venait de résoudre un problème très complexe.

— Nous avons perdu, expliqua Chiun, et sachant que notre empereur actuel a perdu son empire, nous en chercherons un nouveau comme l'ont fait depuis des générations et des générations les Maîtres de Sinanju.

— C'est ça, votre solution ?

— Évidemment ! fit Chiun. Tu l'as dit toi-même, nous sommes des assassins mais pas n'importe quels assassins. Le premier homme venu avec un cerveau qui fonctionne correctement peut devenir docteur. Être empereur n'est qu'un accident de naissance où, comme dans ton pays, un accident d'électeurs. Être athlète n'est qu'un hasard de formation physiologique combiné avec un minimum d'effort. Mais être assassin, Maître de Sinanju, ou élève de Sinanju – ah ça c'est quelque chose ! Ce n'est pas à la portée de tout le monde.

— Vous êtes aussi réconfortant qu'une bonne cuite, Chiun !

— Quel est ton problème ? D'être ce que tu es ?

Remo sentit sa profonde frustration se transformer en rage.

— Petit père, si le monde était un endroit correct où il fait bon vivre je ne ferais pas ce que je fais.

— Nous y voici. Tu souhaites changer le monde ?

— Ouais.

Chiun sourit.

— Autant essayer de retenir un ouragan à l'aide d'une ficelle. Me dis-tu la vérité ?

— Oui. C'est le but de cette organisation qui vous verse un salaire.

— Je ne le savais pas, constata Chiun étonné. Changer le monde ! Rien de moins ! Nous avons vraiment de la chance de quitter cet empire car son empereur est fou à lier.

— Je ne pars pas. Je ne vais pas laisser tomber Smith. Mais vous, vous le pouvez si vous le voulez.

Chiun agita un doigt signifiant qu'il ne le ferait pas.

— J'ai passé dix ans à transformer un mangeur de viande mou, satisfait de sa personne, en quelque chose approchant de près la compétence. Je ne laisse pas tomber un tel investissement.

— Parfait, dans ce cas avez-vous des suggestions valables ?

— Pour un homme qui désire changer le monde, aucune suggestion n'est valable. A moins, bien sûr, que tu souhaites arrêter l'ouragan pour le transformer en petits torrents qui arroseront les rizières.

— Comment ? demanda Remo.

— Si tu ne peux pas faire en sorte que ton ennemi combatte sur ton terrain, il ne te reste qu'à combattre sur le sien. Même s'il doit l'emporter. Car il est écrit qu'un homme injuste juge sa réussite sur la faillite des autres.

— Merci, fit Remo dégoûté.

Il quitta l'appartement et descendit dans un des salons de la résidence où les autres locataires plus âgés discutaient, comme par hasard, de l'ouragan.

La plupart des occupants de l'immeuble étaient des retraités de New York. Remo s'assit sur l'un des canapés pour réfléchir. Bon. Il s'efforça de clarifier ses idées. Farger avait été un chaînon mais il ne savait rien. Moskowitz, le chaînon suivant, était mort avec un pic à glace derrière l'oreille. La suite normale serait de s'attaquer à Cartwright. Mais comme cet imbécile gueulait tous les jours que le gouvernement voulait sa peau, une attaque de Remo ne ferait qu'apporter de l'eau à son moulin et enterrer CURE.

Remo sentit un doigt qui s'enfonçait dans son bras. Il appartenait à une charmante personne âgée, plutôt grassouillette au sourire chaleureux. Remo décida de l'ignorer. Mais le doigt continua à l'agacer.

— Oui ! fit-il finalement.

— Vous avez un père merveilleux, dit la femme. Tellement charmant, tellement gentil. Rien à voir avec mon mari Morris.

— C'est bien, répondit Remo.

Comment s'y prendrait-il pour forcer son adversaire à la lutte ?

— Vous n'avez rien de Coréen, remarqua la femme.

— Je ne le suis pas, répliqua Remo.
— Je ne voudrais pas paraître indiscret, mais comment cet homme adorable peut-il être votre père si vous n'êtes pas Coréen ?
— Quoi ?
— Vous n'êtes pas Coréen ? répéta-t-elle en baissant le ton.
— Bien sûr que je ne suis pas Coréen.
— Vous devriez être plus gentil avec votre père. C'est un homme très bon.
— Ah ! Un être absolument adorable, approuva ironiquement Remo.
— Je dénote une intonation de sarcasme.
— Mais non, il est absolument merveilleux, affirma Remo pour avoir la paix.

Pouvait-il s'en prendre à d'autres officiels de la ville ? Ceux qui par exemple ne seraient pas compromis par les notes de Bullingsworth ? Non. C'était encore trop dangereux.

— Vous devriez écouter votre père. Il sait ce qui est bon pour vous.
— Bien sûr ! fit Remo.
Mais que pouvait-il donc trouver pour faire en sorte que les politiciens véreux de la ville s'en prennent à lui.

— Votre père vous a tellement donné. Nous avons toutes pleuré quand il a raconté ce que vous lui aviez fait.

Remo se tourna subitement vers la femme.
— J'ai fait quelque chose à Chiun ? Vous avez parlé à Chiun ?
— Oh tout le monde parle à Chiun, il est tellement gentil. Penser que son fils refuse de perpétuer la tradition !

— Vous a-t-il raconté ce qu'était au juste la tradition ?
— Un truc religieux. Je n'ai pas très bien compris. Il me semble qu'il aide des bébés. Comme une aide aux pays pauvres, c'est ça ? Mais vous êtes sans cœur. Vous devriez écouter votre père, c'est un homme charmant.

— Soyez gentille, dit Remo. Je suis en train de réfléchir.
— Réfléchissez. Je ne veux surtout pas vous déranger.
Je sais que vous n'êtes pas aussi ingrat que le racontent les autres locataires de l'immeuble.

— Je vous remercie de votre confiance. Maintenant soyez gentille, laissez-moi tranquille.

— Ce n'est pas une façon de parler à la seule personne de l'immeuble qui ne vous prend pas pour un ingrat.

Remo regarda ses mains. A quoi lui servaient-elles ?
— Vous devriez prendre bien soin de votre père. Vous devriez l'écouter.

— D'accord, madame. C'est compris, d'accord. J'écouterai Chiun.
Que m'a-t-il dit ? Si tu ne peux faire en sorte que ton adversaire se batte sur ton terrain, alors lutte sur le sien. Nom d'un chien qu'est-ce

que ça veut dire ? Ça y est ! Attendez. Et si par exemple Remo soutenait un candidat à la mairie et réussissait à le faire élire. Ils devraient alors essayer de le descendre ou se résoudre à perdre leur puissance. Car si Cartwright perd il finit en prison. Une fois qu'on est dans la place il est facile d'arrêter ceux qui en sortent. Bon d'accord, un point pour Chiun. Mais comment faire ? Remo pouvait-il menacer tous les électeurs un à un pour les faire voter selon son choix ? Absurde ! Et son candidat où allait-il le chercher ? N'importe qui au fond ferait l'affaire. Mais l'argent ? Remo ne pouvait plus compter sur le financement de CURE. Il n'avait en tout et pour tout que ses mains. Ça ne servait pas à grand-chose dans un cas pareil. Pour la première fois depuis dix ans il avait de sérieux problèmes d'argent.

— ... vous n'avez pas honte de laisser ce pauvre vieillard si gentil tout seul là-haut avec tous les vols dont parlent les journaux !

Remo se rebrancha sur la conversation. Fantastique, voilà la réponse ! Il se leva d'un bond et embrassai la femme, étonnée, sur la joue.

— Merveilleux ! Absolument merveilleux !

— Séduisante peut-être ? corrigea la femme rougissante. Merveilleuse non. Mais j'ai une petite fille qui, elle, est ravissante. Êtes-vous marié ?

CHAPITRE X

L'aéroport de Dade County était plein à craquer. Les passagers y étaient bloqués depuis deux jours à cause des perturbations atmosphériques.

Remo fit un large sourire à l'hôtesse des réservations qui lui promettait de faire son possible pour le faire embarquer sur le premier avion du lendemain, tellement elle le trouvait sympathique.

— Vous aussi, répondit Remo, on devrait en reparler quand je rentrerai de Puerto Rico. Mais pour ça il faut que vous me fassiez partir sur le prochain vol, celui de tout à l'heure.

— Pourquoi ne pas en parler ce soir puisque de toute façon vous ne pourrez pas embarquer pour San Juan.

— Vous ne pouvez même pas m'inscrire sur la liste d'attente ?

— Tous les vols ont au moins six personnes en liste d'attente. Vous n'avez aucune chance.

— Inscrivez-moi quand même. Je sens que j'ai de la chance aujourd'hui.

— Si vous y tenez. Mais c'est dommage quand la chance vous sourit à travers moi.

— Peut-être..., fit Remo lui décochant une superbe œillade.

On ne sait jamais, peut-être qu'elle votait à Miami ? Si, en cours de campagne, lorsqu'il aurait déniché son candidat, il la croisait dans la rue, peut-être qu'il remporterait son suffrage ? Il comprenait maintenant pourquoi Chiun détestait tant la politique, c'était parce qu'il fallait être gentil avec tout le monde.

Elle lui communiqua le numéro du vol et la porte d'embarquement. Remo s'y rendit. Il y avait un monde fou. Pas la moindre chance de monter à bord du coucou, se dit-il. Il évalua la situation. On embarquait déjà. Un steward détachait une partie des cartes d'embarquement des passagers. Bon. Remo redescendit le couloir jusqu'à ce qu'il trouve une salle d'attente inoccupée. Il s'y faufila et fractura la porte d'accès aux pistes. Il sortit sous les trombes d'eau, séquelles de l'ouragan qui faisait rage depuis deux jours. Des lampes de signalisation brillaient au loin et il distingua dans la brume les lumières de la tour de contrôle. Quelle ironie du sort ! D'habitude il n'aurait eu qu'à téléphoner à Smith pour avoir immédiatement à sa disposition un avion de l'armée de l'air. Et voilà qu'il en était réduit à essayer de déloger un clampin de son siège en classe économique. « Ah, les temps sont durs ! » soupira Remo.

Il attendit dans la nuit sous la pluie. Un mécanicien en salopette

blanche passa, affublé de protège-oreilles et d'une casquette de joueur de base-ball. A la vitesse du vent, Remo surgit de l'ombre et assomma l'homme d'une légère manchette à la nuque. Pas trop forte pour ne pas le tuer, suffisamment pour l'endormir. Le type n'eut pas le temps de s'effondrer au sol que déjà Remo le cueillait sous les bras et le tirait vers la salle d'attente vide dont il venait de forcer la porte. Il le déshabilla vite fait, enfila la combinaison blanche par-dessus son costume, plaça les protèges-oreilles et se coiffa de la casquette. Puis il adossa le bonhomme dans un coin obscur.

Il retourna par l'extérieur à la porte d'embarcation du vol pour Puerto Rico et y arriva au moment où les passagers s'apprêtaient à monter dans les autocars. Il bloqua la porte.

— Est-ce le vol 825 pour San Juan ? demanda-t-il en hurlant.

Les passagers, attendant qu'il se pousse pour les laisser passer, grommelèrent un vague oui. Le steward quitta son comptoir d'où il prenait les cartes d'embarquement et s'avança regardant d'un air condescendant celui qui travaillait de ses mains, même s'il gagnait plus que lui.

— Que faites-vous ici ? demanda-t-il.

— Je veux savoir si cet avion part oui ou non ?

— Bien sûr qu'il part !

Remo émit un petit sifflement et secoua la tête.

— Ils ne font jamais attention à ce qu'on leur dit. C'est terrible quand même ! Et tout ça pour économiser deux mille dollars par vol ! C'est une honte !

Sèchement l'employé de bureau fit signe de la main au travailleur manuel de se taire.

— Bien sûr ! Surtout ne pas mettre les passagers au courant ! insista Remo.

— Voulez-vous la fermer ! siffla le steward.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? Ça n'y changera rien de toute façon si le coucou monte à cinq cents pieds il restera plus personne pour venir se plaindre.

— Quel est votre nom ? demanda méchamment le steward.

— Je suis tout simplement le type qui essaie de sauver la vie d'innocents. Jusqu'à présent on a eu de la chance avec ces moteurs. On passe notre temps à les rafistoler à l'atelier. Mais cette fois-ci, avec le temps qu'il fait, vous plaisantez ! Ils n'ont pas une chance sur mille de tenir le coup.

Remo regarda les passagers. Une jeune femme berçait son bébé dans ses bras.

— Regardez ce petit enfant ! Un pauvre bébé, et pour quoi je vous le demande ? Pour économiser deux mille dollars ! Quelle bande de salauds !

Sur ce, Remo sortit en refermant la porte derrière lui. Il retourna d'où il venait, retira rapidement la combinaison et les accessoires qu'il laissa tomber sur le mécanicien toujours endormi.

Une heureuse surprise l'attendait lorsqu'il retourna au comptoir d'enregistrement. Il y avait eu tout d'un coup une marée d'annulations sur le vol de San Juan.

— J'ai vraiment de la chance ! fit Remo.

— En effet, répondit l'hôtesse. Je ne comprends pas ce qui leur a pris à tous d'annuler comme ça au dernier moment alors que ça fait deux jours que les vols sont bloqués à cause du temps.

— C'est normal. Les choses s'arrangent toujours pour moi. C'est parce que je suis un type propre, expliqua Remo chassant l'eau de ses cheveux.

Plusieurs personnes le dévisagèrent mais aucune ne le reconnut comme le mécanicien du vol « maudit » pour San Juan dont l'esclandre avait vidé l'appareil de la moitié de ses passagers.

Lorsqu'une heure plus tard l'avion se posa à destination, Remo prit un taxi et lui donna l'adresse d'un emballeur de filets de poissons surgelés. Ce dernier lui certifia qu'il livrait les plus grandes marques américaines. Mais était-il sérieux ? Pourrait-il garantir la réexpédition de la marchandise dès réception ? insista Remo.

— Bien sûr, *señor* !

Remo n'était pas convaincu. Dans l'hôtellerie on ne peut se permettre de manquer de marchandises. Or, il avait souvent été déçu par des promesses. Maintenant, s'il lui garantissait une expédition par avion immédiate, Remo lui passerait des commandes régulières et plus importantes.

— D'ici douze heures je vous livre le poisson où vous voulez. C'est garanti.

— Parfait, conclut Remo. Mais demain matin suffira largement.

Il passa sa commande et insista pour que tous les cinquante cartons soient marqués d'un large X au feutre rouge sur-le-champ.

Remo voulait également un double emballage avec une bonne quantité de neige carbonique.

— *Señor*, nous savons ce qu'il faut faire. Les expéditions, c'est notre métier.

Peut-être bien, mais Remo, lui, savait ce qu'il voulait, et il tenait absolument aux larges X rouges sur l'emballage externe et interne.

L'emballeur haussa les épaules. Remo lui donna tout ce qu'il lui restait comme argent, lui promettant de payer le solde le lendemain matin.

— En liquide, spécifia, méfiant, son interlocuteur.

— Évidemment. Nous sommes dans les affaires rapides. Nous ne payons par chèque que nos fournisseurs réguliers.

Remo savait que cela ne voulait rien dire. C'était sans importance. Il avait ressenti la méfiance du bonhomme qui semblait soupçonner quelque chose d'illégal dans cette affaire. Mais cela eut Pair de lui plaire. D'ailleurs, cela lui plut tellement qu'il augmenta ses prix, rajoutant un petit supplément.

— C'est pour la livraison en express, *señor*, expliqua-t-il.

Remo simula une vague fureur, le conditionneur une légère surprise, puis l'accord fut signé.

Quand il quitta l'emballleur il restait juste suffisamment d'argent à Remo pour prendre un taxi jusqu'au nouveau complexe hôtelier juste aux portes de la ville. Inexplicablement, il eut tout à coup très faim alors qu'il ne pouvait rien s'offrir à manger. Ça ne lui était pas arrivé depuis fort longtemps. Il se chauffa au soleil de San Juan et laissa la sensation de faim s'éterniser. Elle lui procurait un certain plaisir. Ayant appris à contrôler ses sensations tout comme ses muscles ou ses nerfs, il savoura la douleur dans son estomac jusqu'à ce qu'elle ne lui produise plus aucune satisfaction et fit alors ce que le Maître de Sinanju lui avait appris plusieurs années auparavant. Il amena son estomac à se relaxer entièrement en inspirant profondément.

Les samouraïs japonais chassent la faim en prétendant avoir mangé, lui avait expliqué Chiun. Ils dupent ainsi leur estomac. C'était là une mauvaise façon de s'occuper de sa faim puisqu'elle est basée sur le mensonge et l'homme qui perd la vérité envers lui-même s'aveugle, erreur qui mène à l'autodestruction.

A Sinanju, les Maîtres connaissent leur corps et ne lui mentent jamais. La faim est une manifestation corporelle véridique. Il ne faut pas nier le malaise, mais l'accepter et le subir sans se laisser perturber.

Remo croyait à l'époque qu'il ne comprendrait jamais ce baratin. Il eut tort, car peu à peu son corps apprit. Un beau jour, il fit ce que Chiun lui avait enseigné sans savoir comment il y était arrivé.

Remo repéra la centrale électrique qu'il cherchait et attendit minuit passé, que la nuit fût bien noire. Il vérifia qu'il avait toujours le mannequin en plastique gonflable soigneusement plié dans sa poche, puis il pénétra dans le bâtiment pour expliquer très clairement au technicien de garde ce qu'il voulait.

— Montrez-moi comment couper le courant pour plusieurs heures ou je vous casse l'autre bras.

L'ingénieur qui se tordait de douleur par terre trouva l'offre tout à fait raisonnable. Il bredouilla quelque chose sur l'intensité et les périodes que Remo comprit à peine. Tout cela se résumait simplement à tirer en même temps sur les leviers du haut et du bas, du panneau devant lui.

— Ceux avec les petits trucs dessus ? demanda Remo.

— *Si*, gémit l'ingénieur.

— Merci, fit Remo et il baissa en même temps les deux leviers, plongeant immédiatement le complexe hôtelier en face de lui dans l'obscurité complète.

— Je reste ici avec vous. Si vous bougez d'un millimètre je vous abats. Vous êtes prévenu !

Puis, comme un lynx se déplaçant sur une couverture de fourrure, Remo sortit sans bruit, laissant l'ingénieur tremblant de peur croyant que son tortionnaire était toujours avec lui.

Les hôtels *El Diablo* et *Columbia*, les plus grands du complexe, communiquaient entre eux grâce à un large passage couvert. Leurs salles de jeux restaient ouvertes jusqu'à quatre heures du matin. La soudaine obscurité sema la panique. Remo entra dans *El Diablo* par la porte principale alors que les croupiers s'agitaient en tous sens à la recherche de bougies et de lampes de poche. Le directeur de nuit du casino savait exactement ce qu'il devait faire en pareilles circonstances. Dès que les lumières s'éteignirent, il referma le coffre selon les instructions et s'y adossa un pistolet à la main. Tout cela était prévu. En revanche, le mal insoutenable qu'il ressentit au bas de la colonne vertébrale, ne figurait pas dans les manuels de sécurité. On lui souffla à l'oreille ce qu'il pouvait faire pour que disparaisse l'insupportable douleur. Ne pouvant plus tolérer une telle souffrance, il ouvrit le coffre à la lumière d'une bougie que Remo souffla une fois qu'il eut repéré l'emplacement exact des billets. Il sortit de sa poche le mannequin en plastique gonflable et commença à le remplir avec les liasses. Grâce à l'obscurité on pouvait croire qu'il soutenait un homme blessé.

Remo se lança en criant dans la foule qui s'agitait dans tous les sens :

— Laissez passer, laissez passer, j'ai un homme blessé !

Cela n'intéressa personne car tous se précipitaient en sens inverse attirés par le directeur du casino qui hurlait au voleur.

— Laissez passer ! continua Remo. L'homme est blessé. Pardon, laissez passer.

De cette manière, il parvint tranquillement à l'hôtel *Columbia*. Personne ne l'avait arrêté.

— J'ai un homme blessé ! annonça Remo en pénétrant dans le bureau du directeur du *Columbia*.

— Foutez-moi le camp ! Sortez-moi ce type d'ici ! hurla le directeur pensant en lui-même que si jamais il se retrouvait devant les tribunaux accusé de non-assistance à personne en danger il pourrait toujours nier. Sa parole vaudrait bien celle de cet inconnu.

Mais tout cela lui parut bien secondaire lorsqu'une douleur lui envahit brutalement l'estomac. On lui souffla gentiment à l'oreille comment la faire disparaître. Il obéit. Remo le plongeait alors dans un

profond sommeil et bourra le reste du mannequin avec les billets du second coffre. Une fois le mannequin plein à craquer, il se dirigea vers le hall de l'hôtel. Mais, cette fois-ci, c'était un ivrogne qu'il soutenait. La police étant enfin arrivée sur les lieux, il joua au poivrot et se mit à expliquer aux flics comment ils devaient faire leur boulot.

— La ferme ou je vous arrête ! lança un capitaine, qui chassa nerveusement les deux ivrognes dehors.

Soudain, dans l'obscurité, Remo sentit une main sur son épaule, il tourna la tête et découvrit un policier.

— Je connais votre petit jeu, fit le flic sur un ton mauvais. Il se passe quelque chose d'important et vous voulez vous faire arrêter pour pouvoir ensuite vous vanter auprès des copains d'avoir été en cabane le grand soir. Ouais, mais nous, ici, on est pas aussi stupides que les flics gringos, alors déguerpissez et vite ! ordonna-t-il, poussant énergiquement Remo et son copain au travers des barrages de police. Il les surveilla même jusqu'à ce qu'ils disparaissent dans la nuit.

— Quels emmerdeurs ces gringos avec leurs névroses, se dit l'astucieux représentant de l'ordre qui venait juste de terminer un cours de psychologie en vue d'une promotion qu'il reluquait.

Les locaux de la maison d'emballage étaient fermés. Remo cassa une vitre et alla directement vers le congélateur. Il y trouva les cartons marqués d'un grand X rouge et remplaça presque toute la neige carbonique par des billets de banque. Il garda sur lui deux poignées pleines de coupures de cent dollars et repartit par où il était entré. Il jeta le mannequin gonflable dans une poubelle et attendit le directeur.

— Vous êtes ponctuel, remarqua Remo en le voyant arriver avec les premiers rayons du soleil. J'aime ça.

Remo s'acquitta du reste de la facture en liquide et fit miroiter une commande cinq fois plus importante s'il était bien livré dans les délais les plus brefs. Il essaya d'être persuasif et de paraître sincère dans son mensonge, puisqu'il se lançait maintenant dans la politique.

Le directeur conduisit lui-même son nouveau client à l'aéroport. Durant le trajet, Remo parla de quelques pontes de la Mafia dont il avait vu les noms dans divers rapports de CURE et qui avaient certains intérêts sur l'île. Le directeur comprit très bien les sous-entendus et assura Remo de son entière fidélité.

— La fidélité est une attitude très saine, appuya Remo.

Le directeur était tout à fait d'accord avec le *señor*. Remo lui glissa un petit cadeau personnel, une liasse d'un demi centimètre.

— Vous êtes bien trop généreux ! s'exclama le directeur qui se demandait quelles étaient les relations exactes de son client avec le Milieu.

— Mais non. Dépensez-le et restez surtout en bonne santé. N'oubliez pas, la santé c'est primordial.

Confortablement installé dans l'avion, Remo lut les comptes rendus du cambriolage de la veille dans la presse. Les commentaires étaient pour le moins élogieux : brillant, rusé, exécuté de main de maître. Les journaux racontaient comment deux hommes, dont l'un avait été blessé, dévalisèrent les deux casinos. La somme volée était estimée à deux millions et demi de dollars.

Remo vérifierait si l'estimation était exacte en déballant ses filets de poissons, qui devaient arriver à Miami une heure après lui. Il n'avait pas l'impression d'avoir pris autant. Les employés avaient dû profiter de l'occasion pour piquer sur les tables... La police s'était peut-être aussi servie au passage... Cela arrivait parfois au cours des gros vols. Il était furieux de constater qu'il y avait autant d'escrocs dans le monde. Il passa au *New York Times*, se sentant absolument en paix avec sa conscience. Le cambriolage avait eu lieu trop tard dans la nuit pour la première édition du *Times* qui arrivait sur l'île par avion.

Dans les pages sociales de la fin, il s'arrêta sur la photo d'une superbe créature blonde en robe du soir. D'après la légende il s'agissait de Dorothy Walker de Walker, Handleman and Daser. L'article racontait que son agence n'avait jamais connu d'échec, réussissant invariablement la promotion des produits qui lui étaient confiés. Remo contempla le visage qui le fixait sur le papier. Elle paraissait intelligente, cultivée et très professionnelle. Sans parler de sa poitrine qui était sacrément alléchante.

C'était décidé, l'agence de publicité Walker, Handleman and Daser, qui ne comptait que des succès, serait chargée de la campagne électorale de son candidat qu'il n'aurait aucun mal à trouver, étant, comme le décrivaient les journaux de San Juan, un individu brillant.

— Hum ! pensa-t-il relisant l'article. Pourquoi ne remplacerais-je pas Smith à la tête de CURE. J'aurais peut-être évité la gaffe de Miami. Mais il décida d'être grand seigneur. Cette fois-ci il recollerait les morceaux et se contenterait de donner à Smith quelques conseils sur les mesures de sécurité à prendre par la suite.

Chiun se trompait lorsqu'il affirmait que le plus important était de savoir ce que l'on pouvait et ne pouvait pas faire. Le Maître avait bien tort de se limiter à ce que son père avait fait avant lui. C'était bien là la mentalité orientale. Mais Remo, lui, était occidental ce qui ouvrait de nouveaux horizons... à condition d'être rusé et intelligent.

Chiun clamait également qu'il faut terriblement se méfier des individus qui se croient intelligents. Encore une erreur, constata Remo.

— Lorsqu'on se croit intelligent, mon fils, c'est le début de la bêtise, aimait à répéter le Maître. Car tu oblitères les sens qui t'avisent de tes faiblesses. Or, celui qui n'a point conscience de ses faiblesses ne peut nourrir les bébés de Sinanju.

CHAPITRE XI

L'ouragan Megan était passé. De nouveau Miami baignait dans la chaleur molle des tropiques. Le Maître de Sinanju, allongé sur son balcon, réchauffait ses vieux os au soleil couchant. Il ressassait la désastreuse nouvelle qu'il venait d'apprendre.

Voilà qu'une personne, et pas n'importe laquelle, justement celle qui avait reçu les secrets de Sinanju, allait s'adonner à la politique. Ce n'était pas une pensée réconfortante.

Dans sa vie, Chiun avait eu deux élèves. Le premier, quoique de son sang et de son village, avait été une perte complète. Le second, pour n'être qu'un Blanc américain, s'était révélé une excellente surprise. Il avait rapidement absorbé l'enseignement de Sinanju, s'initiant graduellement à une foule de choses.

De ce Blanc, le vieux sage avait fait quelqu'un presque capable et digne d'assumer un jour le rôle de Maître de Sinanju. Déjà, avec un Japonais c'eût été presque impossible, avec un Blanc c'était impensable. Mais Chiun, lui, avait réussi.

Et voilà que cet élève prometteur s'apprêtait à devenir un vendeur d'illusions. Cette pensée était excessivement pénible au Maître. C'était comme si un superbe cygne se mettait soudain à ramper dans la boue comme un ver de terre. Il citerait cette comparaison à Remo pour mieux lui faire comprendre sa déchéance.

La sonnette d'entrée interrompt les réflexions du Maître de Sinanju qui se leva pour ouvrir. C'était madame Ethel Hirshberg et ses amies. Elles venaient lui tenir compagnie.

Chiun aimait bien ces femmes, surtout madame Ethel Hirshberg. C'était elle qui l'avait secouru à l'aéroport le jour de son arrivée. Tous deux avaient la même compréhension, vive et profonde de l'existence. Ils savaient ce que c'était que d'avoir des enfants incapables de reconnaître ce que leurs parents avaient fait pour eux. Ils partageaient la même passion pour les grandes séries dramatiques de la télévision, la plus belle expression artistique du monde occidental, et ensemble ils jouaient au mah-jong.

Qu'Ethel Hirshberg n'ait pas réalisé qu'elle se trouvait en présence du plus grand assassin de l'Univers n'était pas dû à un manque de perception de sa part. Les gens ne comprennent que ce qu'ils savent déjà. Voyant ce vieillard fragile au visage si doux parler des bébés de Sinanju, elle en avait naturellement déduit qu'il collectait des fonds pour un orphelinat quelconque, étant donné qu'elle-même avait passé de nombreuses années dans diverses fondations de ce genre. Elle ne

pouvait deviner que ces pauvres bébés vivaient des crimes de ce noble vieillard. Mme Hirshberg se faisait un tel souci pour Chiun que la nuit dernière, lorsque se répandit la rumeur, dans l'immeuble, qu'un rôdeur traînait dans le quartier, elle se précipita dehors avec une casserole pour défendre le pauvre Chiun qui faisait sa promenade du soir.

On retrouva fort heureusement le vilain rôdeur dans un escalier. La police affirma qu'il avait été frappé à l'aide d'un marteau de forgeron en pleine poitrine, bien qu'on n'eût trouvé aucun instrument de ce genre dans le coin. Le médecin légiste, quant à lui, remarqua en privé que pour infliger une blessure pareille il aurait fallu laisser tomber le marteau d'au moins cinq kilomètres de haut. Mais il se garda bien d'en faire état dans son rapport, car après tout, un rôdeur n'était qu'un rôdeur, et que, pour lui, ce qui comptait, était de s'en débarrasser, la manière lui importait peu.

Les femmes de l'immeuble remercièrent le ciel d'avoir veillé sur Chiun et ce soir elles venaient lui apporter une surprise. Le fils de l'une d'entre elles était l'auteur d'une série d'aventures à la télévision ; le succès de la saison. Elles étaient persuadées que Chiun serait content d'apprendre qu'il s'agissait de l'histoire d'un Oriental.

— Allumons vite la télévision. Ça commence maintenant, annonça madame Hirshberg tout excitée.

Chiun s'installa sur le sofa entre son amie Ethel et madame Levy. Il regarda patiemment les premières minutes, appuyé contre le dossier, puis lorsqu'on montra l'entraînement du héros aux arts martiaux, Chiun se prit la tête entre les mains. Il ne bougea plus jusqu'à la fin, puis prétextant une soudaine fatigue, congédia les femmes, leur souhaitant une bonne nuit. Il était toujours prostré sur le sofa lorsque Remo rentra.

— Il y avait un programme très très mauvais à la télévision ce soir, dit-il avant que Remo n'ait eu le temps de refermer la porte.

— Ah ?

— Oui ! Une abomination !

— Puis-je savoir quelle était cette abomination ?

— Un programme qui fait passer les prêtres Shaolins pour des sages ! expliqua Chiun se tournant vers Remo.

— Et alors ? fit Remo.

— Les Shaolins n'étaient que des voleurs de poules qui se réfugièrent dans un monastère pour échapper à la police. Et comme il valait mieux qu'ils restent enfermés dans un monastère qu'en train d'écumer les poulaillers, on leur permit d'y rester et de jouer aux prêtres.

— Je vois, dit Remo.

— Tu n'as rien compris ! s'enerva Chiun. Il est mal de tromper en

faisant passer pour bons ceux qui sont mauvais.

- Écoutez Chiun, il ne s'agit que d'un programme de télévision !
- Mais songe au nombre de gens que cela peut induire en erreur.
- Eh bien, écrivez une lettre au producteur.
- Penses-tu que cela servira à quelque chose ?
- Non, répliqua Remo. Mais vous vous sentirez mieux.
- Dans ce cas je ferai autre chose.

Remo laissa Chiun pour aller prendre une douche. Quand il revint il trouva le Maître assis à la table de la cuisine, une feuille de papier devant lui, un crayon à la main.

Levant les yeux vers Remo, Chiun demanda :

- Quelle est l'adresse de Roger Gicquel ?

CHAPITRE XII

Évidemment Willard Farger se souvenait de Remo ! Comment aurait-il pu oublier un si bon reporter aux méthodes tellement efficaces ? Non, non, il n'était pas du tout nerveux, il transpirait toujours au printemps même dans sa maison à air conditionné.

— Parfait, dit Remo. Une petite suée est excellente pour l'homme qui sera le prochain maire de Miami Beach.

Farger fixa Remo pour s'assurer qu'il ne plaisantait pas. Durant un dixième de seconde il réfléchit et sourit car l'idée lui plaisait bien. Mais finalement il secoua tristement la tête.

— Peut-être un jour, mais pas cette année.

— Pourquoi pas ? demanda Remo.

— C'est trop tard ! L'élection aura lieu la semaine prochaine, les inscriptions sont closes depuis longtemps.

— Il n'y a vraiment rien à faire ?

— Rien du tout, assura Farger. J'aurais sûrement eu une chance, mais c'est trop tard maintenant.

Il commençait peu à peu à se détendre, persuadé que Remo n'avait pour l'instant, ni l'intention de le noyer dans un marais, ni de lui planter un pic à glace derrière l'oreille.

— Peut-on remplacer un candidat ? Par exemple en cas de décès ? s'enquit froidement Remo.

Farger se crispa de nouveau. Il se redressa sur sa chaise.

— Non. Je suis le quatrième vice-assistant délégué aux élections et je connais parfaitement la loi. Il n'y a aucune moyen.

Remo s'installa confortablement sur le sofa du salon de Farger et posa ses pieds sur la table basse juste devant.

— Bon, puisque vous ne pouvez être maire, vous ferez un excellent directeur de campagne. Qui allons-nous faire élire ?

Farger respira bien à fond et, sans réfléchir, se lança :

— C'est là où je ne vous suis plus, monsieur Remo. J'ai soutenu monsieur Cartwright depuis le début, je n'ai aucune intention de le trahir aujourd'hui, d'autant moins qu'il est attaqué de toutes parts par des manœuvres illégales du gouvernement fédér...

— Tenez-vous à rejoindre votre voiture ? interrompit Remo.

Farger secoua violemment la tête.

— Dans ce cas vous êtes le directeur de campagne. Maintenant qui sera notre candidat ? A part Cartwright évidemment.

— Mais... je vais perdre mon emploi !

— Il arrive qu'on perde des choses bien plus importantes !

- Et mes points de retraite ?
- Encore faut-il vivre pour pouvoir en profiter un jour.
- Et ma famille, de quoi vivra-t-elle ?
- Combien gagnez-vous par an ? demanda Remo.
- Dix mille cinq cents dollars.

Remo plongea sa main droite dans sa poche et en ressortit deux liasses de billets. Il les jeta sur la table basse.

- Voilà deux ans de salaire. Qui sera notre candidat ?

Farger regarda l'argent sur la table, puis Remo, et de nouveau l'argent. Son cerveau, légèrement en arrière de ses yeux gourmands, se lançait dans toutes sortes de calculs.

- Vous ne voulez pas de Cartwright ?

— Non ! fit Remo catégorique. Pas quelqu'un qui ment sur le gouvernement fédéral comme il le fait et qui mène en bateau un type honnête comme vous. Qui sont les autres candidats ?

- C'est bien là le problème, il n'y a personne d'autre.

- Pas possible. Cartwright n'est pas un roi.

— Ben, il y a madame Ertle McBargle. Elle est à la tête de la League pour l'Avortement, ensuite il y a Gladis Twedy de la SPA, elle veut transformer la ville en un refuge pour chiens abandonnés.

- Passons ! fit Remo. Pas de femme.

— Il y a bien sûr l'éternel Mac Polaney, soupira-t-il en haussant les épaules.

- Oui ?

— C'est la quarante-septième fois qu'il se présente à une élection. La dernière fois c'était aux présidentielles. Quand il fut battu il expliqua que le pays n'était pas prêt pour lui. Il n'est pas toujours très cohérent.

- Que fait-il ?

— C'est un invalide de guerre qui vit de sa pension. Il habite une péniche amarrée dans la baie.

- Quel âge a-t-il ?

- Dans la cinquantaine je crois.

- Est-il honnête ?

— A tel point qu'il rend les gens malades. Quand il est revenu de la guerre, tout le monde essayait de donner un coup de main aux types comme lui. Alors quelqu'un a eu la brillante idée de lui proposer un job dans l'administration régionale.

- Que s'est-il passé ?

— Il a démissionné au bout de trois semaines sous prétexte qu'on ne lui donnait pas de travail. Il alla même jusqu'à déclarer que de toute façon cela ne l'étonnait guère puisque personne là-dedans n'avait l'air de savoir ce que c'était que travailler, et ainsi de suite.

— C'est tout à fait ce qu'il nous faut, dit Remo. Un héros de guerre décoré et intègre avec une certaine expérience politique.

— Vous voulez plutôt dire un rêveur un peu benêt qui dit n'importe quoi. S'il obtient mille voix c'est le Pérou !

— Combien de votants, la semaine prochaine ?

— Aux environs de quarante mille.

— Donc nous n'avons besoin que de vingt mille suffrages pour faire élire, comment s'appelle-t-il déjà ?

— Mac Polaney.

— Ouais Mac Polaney. Mac Polaney votre prochain maire. Mac Polaney le choix des électeurs. Ça ne sonne pas mal, fit Remo content de lui.

— L'idiot de premier choix vous voulez dire !

— Ce n'est vraiment pas une façon de parler quand on est son directeur de campagne, rappela Remo. Voyons quelles seront nos grandes idées ? Sur quelles ailes volerons-nous à la victoire ?...

Remo se souvenait avoir entendu un directeur de campagne parler comme ça.

Farger se permit un petit sourire en coin.

— Attendez, vous allez voir par vous-même !

Il saisit par terre le *Miami Beach Journal* déjà ouvert à une page du milieu et le tendit à Remo. Remo le prit et lut :

« UN CANDIDAT DEMANDE LA SUPPRESSION DES CAMPAGNES ÉLECTORALES ».

C'était un petit titre suivi de quelques lignes :

« Monsieur Mac Polaney, qui se présente pour la quarante-huitième fois aux municipales de la semaine prochaine, vient de lancer un appel aux autres candidats pour cesser toute activité électorale ».

« Il fait beau, expliqua monsieur Mac Polaney au cours de ce qui sera son unique conférence de presse. C'est une bonne période pour la pêche. C'est pourquoi j'aimerais convier les autres candidats à cette élection à bord de ma péniche pour une partie de pêche dans la baie. Cela permettrait aux habitants de Miami de profiter, eux aussi du soleil sans être sans cesse importunés par les interminables bavardages politiques. »

« Le soleil est bien meilleur pour les individus que les promesses électorales, et la pêche est excellente pour l'âme. Qu'en pensez-vous, mesdames et messieurs les candidats ? Allons jeter nos lignes dans les eaux bleues du Seigneur. »

« Les autres candidats refusèrent tout commentaire. »

Remo reposa le journal sur la table basse.

— Cet homme est tout à fait ce qu'il nous faut, conclut-il. A ma connaissance c'est le premier homme politique qui a son doigt sur le pouls du public.

— Attendez ! reprit Farger. Ce n'est pas tout. La semaine dernière il a proposé l'abolition du service d'ordre. Il a expliqué qu'il suffisait que

chacun s'engage à ne plus commettre de crime pour qu'il supprime les forces de police. Comme ça il y aurait moins d'impôts locaux.

— Excellente idée ! fit Remo.

— Et avant ça, continua Farger de plus en plus désespéré, il avait annoncé que l'on devrait supprimer les services d'entretien de la ville. S'il était élu la semaine prochaine, il affecterait chaque jour un conseiller municipal différent pour ramasser les papiers qui traînent dans les rues.

— De toute évidence notre homme est un fonceur, remarqua Remo. Prêt à s'attaquer franchement aux problèmes qui nous menacent.

— Non ! s'écria Farger, lui-même surpris par son explosion. Plus doucement, il reprit : Non, non et non ! Si mon nom est accolé au sien c'est la fin de ma carrière politique.

— Et si vous vous y refusez Willard, vous êtes mort. Alors choisissez.

Il n'y eut qu'un millième de seconde de silence dans la pièce et Farger répondit précipitamment :

— Nous aurons besoin d'un quartier général, d'une permanence.

CHAPITRE XIII

La péniche de Mac Polaney était amarrée à un vieux pneu cloué à un promontoire branlant, sur un bras d'eau boueuse qui s'enfonçait vers l'intérieur des terres.

Le futur maire de Miami Beach portait un bermuda vert à fleurs, une chemise en filet rouge, des tennis noires sans chaussettes et une casquette chartreuse.

Il était sur le pont de sa péniche assis sur une chaise pliante en train de préparer ses appâts, lorsque Remo gara sa voiture. Il en descendit et s'avança.

— Monsieur Polaney ? demanda Remo.

— C'est pas la peine d'essayer, fiston, répondit Polaney sans même relever la tête.

Remo estima qu'il devait avoir la cinquantaine quoique sa voix forte et mélodieuse était celle d'un homme plus jeune.

— Qu'est-ce qui ne vaut pas la peine d'essayer ?

— Je ne vous donnerai pas le portefeuille de la Défense. Pas la peine d'insister. D'ailleurs, je ne crois pas que Miami en ait vraiment besoin. Peut-être, à la rigueur, Los Angeles, car tout le monde sait que là-bas ils sont capables de déclencher une guerre. Mais pas ici à Miami Beach. Désolé, fiston, rien à faire.

Et comme pour souligner son refus il se pencha un peu plus sur son ouvrage, redoublant d'ardeur.

— Comment faire face au danger des missiles cubains ? demanda Remo. Ils ne sont qu'à cent quarante kilomètres et pointés droit sur nous.

— Voyez-vous, c'est justement ce que je voulais dire, reprit Polaney qui se levait et regardait pour la première fois Remo.

C'était un homme grand et maigre, très bronzé avec des rides d'expression autour des yeux.

— Vous, les militaires, vous êtes tous pareils. Une bombe, deux bombes, quatre bombes, huit bombes... mais où s'arrête-t-on ?

— A seize bombes ? suggéra Remo.

— Seize bombes, trente-deux bombes, soixante-quatre bombes, cent vingt-huit bombes, deux cent cinquante-six bombes, cinq cent douze bombes... et après cinq cent douze ?

— Cinq cent treize ?

Polaney gloussa. Ses yeux se refermèrent. Il les rouvrit d'un coup.

— Pas mal, fit-il. Aimeriez-vous être le trésorier de la ville ?

— C'est que j'étais décidé à m'occuper de la Défense, mais j'accepte

quand même, tant que je n'ai rien à faire de malhonnête.

— Je ne vous demanderai jamais rien de malhonnête, assura Polaney. Vous n'avez qu'à voter pour moi et sourire de temps en temps. Croyez-moi, mon gars, la menace cubaine se résorbera toute seule si on lui en laisse le temps. C'est pareil pour la plupart des crises. En revanche, si on veut vraiment aggraver les situations il n'y a qu'à essayer de les résoudre.

— Vous offrez des postes plutôt libéralement.

— Et comment ! Vous êtes la trois cent soixante-quinzième personne à qui j'ai proposé le même boulot.

Il tira un carnet de sous une caisse de Coca-Cola.

— Quel est votre nom pour que je l'inscrive ?

— Remo. Mais comment pouvez-vous faire ça ? Proposer à tout le monde le même job !

— C'est facile mon gars. Je ne gagnerai pas.

— Ce n'est pas une façon de parler pour un homme politique.

— Moi un homme politique ! Mon Dieu ! Tout ce que je sais de la politique c'est que je ne serai pas ministre.

— Pourquoi pas ?

— D'abord parce que je n'ai pas de sympathisants, personne ne va voter pour un vieux pêcheur. Deuxièmement je n'ai pas d'argent. Troisièmement je ne peux pas avoir d'argent puisque je refuse de faire des combines avec ceux qui en ont, donc je perds. C.Q.F.D.

— Alors pourquoi continuez-vous à vous présenter ?

— Je crois que c'est le devoir d'un homme de contribuer au gouvernement de son pays.

— La plupart des gens s'estiment quittes en votant.

— C'est vrai, mon garçon, mais moi je ne vote pas, du moins pas dans cette ville, pour ces voleurs qui se présentent. Comme je ne peux pas voter il faut bien que je fasse autre chose. C'est pourquoi je me présente.

Remo, entièrement subjugué par la logique majestueuse de la démonstration, réfléchit un instant avant de demander :

— Ça vous plairait de gagner ?

— Qui devrai-je tuer ?

— Personne, répliqua Remo. Ça c'est mon rayon. Il vous suffira d'être honnête. Ne prenez pas de pots-de-vin, n'allez pas faire du chantage et ne passez pas de contrats avec le Milieu.

— C'est facile ! Je n'ai qu'à faire comme d'habitude.

— Vous voyez, il suffit de rester naturel. Ma proposition vous intéresse-t-elle ?

Polaney se rassit sur sa chaise.

— Vous feriez mieux de monter à bord m'exposer exactement ce que vous avez en tête.

Remo s'exécuta et s'installa sur la caisse de Coca-Cola, à côté de Polaney.

— C'est très simple, expliqua-t-il. Je crois que vous pouvez gagner. Je financerai la campagne et vous trouverez des supporters. Je me chargerai également de la publicité.

— Et moi, qu'est-ce que je fais ?

— Ce que vous voulez. Vous pouvez pêcher, ou, si ça vous chante, prononcer quelques discours. Remo pesa un instant les conséquences de ses dernières paroles et ajouta rapidement : Il serait encore mieux de tout confier à des professionnels. On verra bien s'ils pensent que vous devez participer personnellement.

— D'accord, mon gars, maintenant : la vérité ! Qu'est-ce que vous en retirez ?

— La satisfaction de savoir que j'ai contribué à l'élection d'un type bien.

— C'est tout ?

— C'est tout.

— Pas de contrats pour les égouts ?

Remo secoua la tête.

— Vous ne voulez pas construire des écoles avec du ciment appauvri.

Remo secoua la tête.

— Vous ne voulez pas nommer le prochain commissaire de police ?

— Pas même le prochain trésorier de la ville, répliqua Remo, faisant allusion au début de leur entretien.

— Vous m'avez donné toutes les bonnes réponses, mon garçon. S'il en avait été autrement vous auriez fait un petit plongeon imprévu dans la baie.

— Je ne sais pas nager en eau trouble, répondit Remo.

— Et moi, je sais pas faire des tours de passe-passe.

— Dans ce cas nous nous comprenons.

Polaney posa les hameçons qu'il tenait dans sa main tannée et fixa Remo de ses yeux d'un bleu délavé.

— Si vous avez tout l'argent que vous prétendez avoir, comment se fait-il que Cartwright ne vous ait pas mis le grappin dessus ?

— Il m'est impossible de soutenir Cartwright, surtout après cette affaire de la League, après toutes ces accusations dégueulasses qu'il a lancées contre Washington.

Les yeux de Polaney se rétrécirent menaçant de nouveau de disparaître. Tout en observant Remo, il s'essuya le front du revers de la main.

— Vous n'avez pas Pair d'un fou, conclut-il.

— Je ne le suis pas. Je suis juste quelqu'un qui aime son pays.

Polaney se mit d'un bond au garde-à-vous civil, son chapeau sur le

cœur. C'est alors que Remo remarqua le drapeau bon marché qui flottait à l'arrière du bateau. Il se demanda s'il pouvait se permettre de rigoler. La main rude de Polaney le saisit alors par le poignet, le forçant à se lever.

— Saluez, mon garçon. C'est bon pour l'âme.

Remo mit sa main sur son cœur debout aux côtés de Polaney tout en pensant : nous voilà bien les deux individus les plus fous de Miami. Le premier fou veut devenir maire et le second veut réaliser le rêve insensé du premier.

Polaney remit son chapeau.

— Je remets ma vie entre vos mains, que voulez-vous que je fasse ?

— Allez à la pêche, suggéra Remo. Essayez de rapporter du poisson qui ne soit pas trop gras. Je vous appellerai.

— Fiston ! déclara Polaney. Vous êtes sensas !

— Ouais, c'est vrai. Maintenant, occupons-nous de remporter l'élection. Et n'oubliez pas : pas de poissons visqueux.

— Ça serait peut-être pas mal comme slogan ? suggéra Polaney.

— Je ne crois pas qu'il aura un impact suffisant sur les foules. De toute façon, j'ai déjà choisi notre agence de publicité. On leur laissera inventer les slogans.

Remo sauta sur le quai et se dirigea vers sa voiture. A mi-chemin il se retourna :

— Mac ! Qu'est-ce qui vous a fait croire que je voulais m'occuper de la Défense ?

Polaney s'était déjà replongé dans la préparation de ses hameçons. Sans lever les yeux il répondit :

— Je vous ai vu descendre de voiture. Vous aviez l'allure et la démarche d'un type capable de déclencher une guerre. Il leva les yeux sur Remo. Ai-je raison ?

— Je préférerais en terminer une, répliqua Remo.

CHAPITRE XIV

— Walker, Handleman and Daser, répondit une voix chantante.

— Passez-moi la direction, demanda Remo à la standardiste.

— De quoi s'agit-il ? interrogea la voix féminine à deux mille kilomètres de là.

— De cent mille dollars pour une semaine de boulot ! lança Remo espérant impressionner son interlocutrice.

— Voulez-vous patienter un instant, je vais vous passer la personne concernée. Ne quittez pas.

Elle était impressionnée. D'ailleurs monsieur Handleman à qui il parla ensuite, le fut également, tout autant que monsieur Daser qu'il eut également au bout du fil. Ils l'étaient tellement, qu'ils allaient immédiatement essayer de joindre Dorothy.

— Dorothy ?

— Oui le Walker de Walker, Handleman and Daser.

Remo approuva en se souvenant de la blonde alléchante du *New York Times*.

— Vous n'avez qu'à frapper à sa porte lui annoncer que vous avez un gros poisson en ligne.

— Désolé monsieur... heu... vous ne vous êtes pas présenté, me semble-t-il ?

— C'est en effet exact que je n'ai pas donné mon nom.

— Dorothy Walker est en vacances.

— Où ça ? s'enquit Remo.

— Elle est chez son père à Miami Beach.

— Mais c'est exactement où je suis en ce moment. Où puis-je la joindre ?

— Il serait plus simple que je lui dise de vous contacter.

— Faites vite, insista Remo, puis il communiqua à Daser le numéro de téléphone où l'on pouvait le joindre. Mon nom est Remo, précisa-t-il finalement.

Dix minutes plus tard le téléphone sonnait.

— Dorothy Walker, s'annonça une voix à l'accent snob de Manhattan.

— J'aimerais vous confier une campagne.

— Ah ? Et quelle genre de campagne ?

— Une campagne électorale.

— Je suis désolée, monsieur, mais nous ne faisons pas de campagnes électorales.

— Écoutez, je suis prêt à investir cent mille dollars pour une

semaine de travail.

— Monsieur Remo, j'aurais aimé vous aider mais nous ne faisons pas de campagnes électorales.

— Vous faites bien vendre des installations à air conditionné qui ne marchent pas, du papier de toilette absorbant comme la toile émeri, des cigarettes à base de sciure de bois, et vous n'êtes pas capables de faire élire un maire à Miami Beach ?

Il y eut une pause à l'autre bout.

— Je ne vous ai pas dit que nous n'en serions pas capables, je vous ai répondu que nous ne le faisons pas. Qui est votre candidat ?

— Monsieur Mac Polaney. Un gentleman, précisa Remo en pensant au pêcheur décharné sur sa péniche. Un monsieur très cultivé, vétéran de la Seconde Guerre mondiale, avec une solide réputation d'intégrité et une large expérience politique. Le rêve pour un bureau de relations publiques.

— Vous savez rendre l'affaire attrayante, monsieur Remo. Laissez-moi réfléchir. Je vous rappelle. Mais ne vous faites pas d'illusions. Nous ne nous occupons pas de campagnes électorales.

— Je suis sûr que vous vous chargerez de celle-ci, susurra Remo sur le mode confidentiel. Surtout si vous rencontrez mon client. Le connaître c'est l'adopter.

— Et c'est un homme politique ?

— Oui.

— Ça semble plutôt incroyable.

— C'est un homme incroyable.

— Je commence à croire que vous aussi êtes incroyable. Vous avez presque réussi à m'intéresser.

— Rappelez-moi très vite.

Remo raccrocha et s'allongea confortablement sur le canapé en attendant le coup de fil.

A moins de trois kilomètres de là, Dorothy Walker ayant replacé le combiné, quitta sa luxueuse cabine pour retrouver son père, le maréchal Dworshansky, à l'avant du bateau où il prenait un bain de soleil.

Il fut très intéressé par sa conversation comme elle l'avait subodoré.

— Il t'a offert cent mille dollars ?

— Oui, mais j'ai quasiment refusé.

Le maréchal tapa dans ses mains et s'exclama :

— Prends l'affaire ! C'est justement l'homme que nous attendions et il est venu tout seul se mettre entre nos mains. C'est trop beau ! Quelle chance ! Prends l'affaire !

— Mais comment vais-je m'en sortir ? remarqua sa fille. Avec une seule semaine pour faire toute une campagne électorale.

— Ma chère, je sais que tu crois au pouvoir de la publicité sur

l'opinion publique. Mais dans ce cas précis, crois-moi c'est couru d'avance. Rien ne peut empêcher le maire actuel, Cartwright, d'être réélu. Tu peux donc faire ce qui t'amuse avec ce monsieur Remo.

— Alors, pourquoi se donner du mal s'il ne représente aucun danger ?

— Parce que c'est l'ennemi, et qu'il est toujours bon de savoir ce que projette son adversaire.

Dorothy Walker retourna dans sa cabine pour rappeler Remo.

— Nous avons décidé..., commença-t-elle.

— Nous ?

— J'ai pris la décision qu'il était grand temps que Walker, Handleman and Daser se lance dans la publicité politique. Cette campagne sera pour nous une bonne occasion de tester nos nouvelles théories en communication. L'idée d'un maximum de contacts sur la cible, la plus large couverture possible au...

— Au prix maximum, termina Remo. Écoutez, nous nous sommes jusqu'à présent parfaitement bien compris, continuons donc à parler franc. Vous n'avez qu'à faire ce que les sociétés comme la vôtre font. Sans m'en parler.

— Comme vous voudrez, répondit Dorothy Walker et, parce qu'elle était intriguée par l'ennemi de son père, elle ajouta : Peut-être pourrions-nous discuter des arrangements financiers ce soir au cours d'un dîner ?

— D'accord, fit Remo. Choisissez un restaurant qui vous fasse crédit, car n'oubliez pas que dans votre métier vous êtes censée inviter royalement les clients n'est-ce pas ?

— C'est en effet de rigueur, répliqua-t-elle avec humour.

*

* *

Remo savait par expérience que les photos dans les journaux sont souvent trompeuses. Il s'était donc résigné d'avance à être déçu par la Dorothy Walker en chair et en os. Il fut, par conséquent, tout à fait époustoufflé par ce qu'il vit avancer vers la table qu'elle avait retenue à *L'Hôtel Ritz*, et où il sirotait en l'attendant, un verre d'eau.

Une grande femme blonde et bronzée avec l'assurance de la quarantaine mais la silhouette des vingt ans, suivie de sa copie conforme, avançait vers lui. Toutes deux portaient d'identiques robes de cocktail turquoises.

Les têtes se tournaient sur leur passage et les conversations s'interrompaient en hommage à leur beauté.

— Monsieur Remo ? demanda la plus âgée des deux en arrivant à la table.

Remo se leva.

— Mademoiselle Walker ?

— Madame Walker et voici ma fille, Teri.

Le garçon les aida à s'installer.

— Eh bien, que voulez-vous que nous fassions pour tout cet argent, reprit Dorothy Walker.

— Si je vous le dis, vous me faites arrêter.

— Peut-être pas, rit-elle. On ne sait jamais ;

Pendant qu'elles mangeaient des praires farcies et que Remo tripotait un morceau de céleri, ils se mirent d'accord. Cent mille dollars pour une semaine de travail et Remo payait en plus tous les frais supplémentaires, tels que Tâchât d'espace dans la presse et les frais de production.

— Dois-je demander à mon avocat de ^dresser un contrat ? demanda Dorothy Walker.

— J'ai l'habitude de conclure mes affaires par une poignée de main, répliqua Remo. J'ai confiance en vous.

— Moi également, bien sûr. Quoique nous n'ayons pas encore traité une campagne électorale, je sais très bien comment cela se passe. Tout paiement doit être effectué à l'avance. Car lorsque, ce que je ne souhaite nullement, un candidat perd il ne paie plus.

— C'est en quelque sorte une stimulation pour que votre candidat ne perde pas, remarqua Remo en glissant sa main dans la poche intérieure de sa veste. Voulez-vous l'argent immédiatement ?

— Je ne suis pas pressée. Demain suffira.

Les deux femmes mangèrent ensuite une scarole au roquefort pendant que Remo grignotait un radis.

— J'ai nommé Teri responsable de votre campagne, reprit Dorothy Walker. Vous comprendrez aisément que je ne puisse pas m'impliquer publiquement. Mais avoir Teri, c'est comme si vous m'aviez.

Ses yeux sourirent à Remo qui se demanda si elle avait voulu glisser une allusion dans cette déclaration professionnelle.

— Vous me comprenez n'est-ce pas ?

— Bien sûr, répliqua Remo. Si nous gagnons vous en voulez tout le crédit, mais sans risquer d'être accolée à un perdant en cas contraire.

Dorothy Walker éclata de rire.

— C'est tout à fait ça. Au fait, je me suis un peu renseignée, Monsieur Mac Polaney n'a aucune chance. Ici, dans le coin, il est considéré comme le fou par excellence.

— Peut-être, mais il se passe beaucoup plus de choses sur terre et au ciel que ne l'imagine Madison Avenue.

Les femmes prirent ensuite une escalope de veau à la crème pendant que Remo savourait son riz. Madame Walker prétendit ne rien remarquer, mais Teri trouva cela amusant.

— Pourquoi ne prenez-vous que du riz ? demanda-t-elle.
— Parce que je suis un adepte du Zen, expliqua Remo.
— Ouah !
— Nous voulons le contrôle absolu sur toute la création artistique, déclara Dorothy Walker. Autrement nous refusons de nous charger de la campagne de Mac Polaney.

— Cela veut dire que vous déciderez des slogans et des accroches ? Elle approuva de la tête.
— Évidemment ! répondit Remo. Pourquoi voulez-vous que je fasse appel à vous si je tenais à m'occuper moi-même de ces choses-là ?
— Vous seriez étonné de constater qu'un grand nombre d'annonceurs sont d'une opinion contraire.

Au moment du café, Dorothy Walker s'excusa et s'absenta quelques instants.

Remo observa attentivement Teri pendant qu'elle terminait son dessert. Puis elle le submergea d'un flot de paroles sur l'axe de la campagne, les positions de Mac Polaney, répétant sans cesse qu'ils devaient « bien définir le thème de la campagne ».

— C'est votre première campagne ? lui demanda Remo. Elle approuva de la tête.
— Pour moi aussi c'est la première, nous apprendrons ensemble. Elle but son café et demanda :
— Au fait, pourquoi nous avoir choisis ?
— Quelqu'un m'a dit que votre mère et vous aviez des poitrines épatantes. Je me suis dit que mieux valait une équipe agréable à regarder.

Teri Walker rit à gorge déployée.

— Grand-père va vous trouver tout à fait à son goût, s'esclaffa-t-elle.

*

* *

Willard Farger avait loué six chambres communicantes à l'Hôtel *Maya*. Il installa une banderole indiquant qu'il s'agissait de la permanence de monsieur Mac Polaney, et engagea trois filles qui semblaient sortir tout droit d'un show de Las Vegas.

— Ce sont des secrétaires, insista Farger devant l'air sceptique de Remo. Il faut bien du personnel pour taper le courrier et répondre au téléphone.

— Je vois, fit Remo. Et où sont les machines à écrire et les téléphones ?

Farger se toucha la tempe.

— Il me semblait bien avoir oublié quelque chose.

Remo lui fit signe de le suivre dans une des pièces du fond dont il

ferma la porte à clé.

— Asseyez-vous, grogna-t-il poussant Farger dans un fauteuil, puis il s'installa sur le lit face à lui.

— J'ai peur que l'on ne se soit pas bien compris tous les deux. Je me suis engagé dans cette élection pour l'emporter. Pas pour m'amuser ! Pas pour tenter le coup mais pour gagner ! Est-ce clair ? Mais vous, par contre, avez l'air de Considérer cette affaire comme un bon moyen d'empocher un peu de fric.

C'était une accusation claire et précise. Farger y répondit.

— Vous n'avez pas l'air de comprendre, fit-il timidement, essayant de mesurer le degré d'énervement de Remo, que nous ne pouvons pas gagner.

— Pourquoi pas ? Tout le monde n'arrête pas de me répéter la même chose. On ne peut pas gagner. C'est impossible. Quelqu'un voudrait-il bien m'expliquer pourquoi ?

— Parce qu'on a rien pour nous. Pas d'argent, un candidat inexistant et pas de sympathisants.

— De combien d'argent avez-vous besoin pour une campagne d'une semaine ?

— Pour imprimer des tracts, les faire distribuer, tirer des affiches, les faire coller, commander divers gadgets à distribuer, il nous faudrait bien cent mille dollars.

— D'accord je vous donne deux cent mille en liquide et je ne veux plus rien entendre du style « je n'ai pas pu faire ci ou ça ». Est-ce que cela résoud votre problème ?

Farger cligna nerveusement. Il réagit comme toute une vie passée dans le milieu de la politique lui avait appris à le faire : quel pourcentage de cette somme pouvait-il mettre dans sa poche ? Il lui fallut plusieurs secondes avant qu'il ne puisse de nouveau se reconcentrer sur la question de Remo.

— Nous avons également besoin de faire parler de nous, continua-t-il. De publicité dans les journaux, à la télé, de brochures, d'autocollants, d'article dans la presse...

— C'est déjà fait. Vous avez tout ça. J'ai engagé la meilleure agence du pays. Une fille vient s'installer cet après-midi. Quoi d'autre ?

Farger soupira. Son bon fond luttait avec sa cupidité. Finalement le bon fond l'emporta et il décida de dire la vérité, même si Remo ramassait son argent et laissait tout tomber.

— Même en dépensant tout votre argent et en faisant tout ce qu'il faut, nous ne pouvons pas gagner : il y a trois choses primordiales dans une campagne électorale : le candidat, le candidat et encore le candidat. Or nous n'en avons pas !

— Sottises ! s'exclama Remo. Dans toutes les campagnes que j'ai suivies il y avait trois choses primordiales : l'argent, l'argent et encore

l'argent. Nous en avons et je vous laisse en disposer comme vous l'entendez. Vous n'avez qu'à bien vous en servir.

— Mais les appuis, les motions de soutien en faveur de notre candidat, où les trouverons-nous ?

— Cela s'acquiert toujours de la même façon. Achetez les gens !

— Mais personne ne veut de notre candidat ! protesta Farger. Nous n'avons personne. Pas de sympathisants. Il n'y a que vous, moi et les trois filles dans la pièce à côté et seulement parce que je leur ai versé leurs trois cents dollars d'avance, sinon elles ne seraient pas là. Je ne suis même pas sûr que nous ayons monsieur Polaney avec nous. Il est tellement givré qu'il est capable de voter pour quelqu'un d'autre.

— Ne vous en faites pas pour ça. Mac ne vote pas.

Farger leva les yeux au ciel de désespoir.

— De qui avons-nous besoin ? reprit Remo.

— De leaders syndicaux, de groupements professionnels, d'associations...

— Faites-moi une liste.

— Ça ne servira à rien d'aller les voir, ils sont tous pour Cartwright.

— Inscrivez leurs noms, je sais être très persuasif.

Remo resta sur place suffisamment longtemps pour s'assurer que Farger s'occupait bien de faire installer des téléphones, des machines à écrire et des photocopieuses.

Une heure plus tard, au moment où Teri Walker arrivait, Farger remit la liste à Remo puis envoya une des filles chercher Mac Polaney avant de s'enfermer avec Teri pour discuter de la campagne. Il ne leur restait plus que six jours.

CHAPITRE XV

Le maréchal Dworshansky regardait fondre les glaçons dans son verre tout en écoutant les nouvelles que lui apportait le maire sortant, Tim Cartwright.

— Farger nous a laissé tomber. Quel salaud ! Quand je pense à tout ce que j'ai fait pour lui !

— Qu'avez-vous fait pour lui au juste ? demanda le maréchal levant son verre.

— Qu'est-ce que j'ai fait ? Eh bien, je ne l'ai jamais viré. Ça fait des années que je le garde comme quatrième vice-assistant et à la permanence, alors que j'aurais dû le foutre dehors à coups de pieds au cul depuis longtemps !

— Vous l'avez, bien entendu, gardé par pure bonté.

— Évidemment ! J'admets qu'il a toujours été très fidèle et utile. C'était le con parfait à qui l'on pouvait refiler les corvées que les autres refusaient.

— Ah ! Vous lui donniez un job et en retour il vous rendait des services. Cela m'a l'air tout à fait équitable. S'il vient maintenant d'annuler votre accord, peut-être a-t-il tout simplement trouvé mieux ailleurs ?

— Vous plaisantez ! s'occuper de la campagne de Polaney ça va le mener où ? ricana-t-il. Peut-être croit-il que Polaney le nommera trésorier de la ville. Il offre ce poste à tout le monde. Il ricana de nouveau. Mac Polaney se présente à la mairie ! Non mais ! Il éclata de rire. On aura vraiment tout vu !

— Vous le trouvez donc drôle ? s'enquit Dworshansky.

— Maréchal, il y a une vieille règle en politique qui dit : On ne peut pas battre quelqu'un avec personne. Polaney c'est personne !

— Il a une excellente agence de publicité, fit remarquer doucement le maréchal.

Cartwright éclata de rire.

— Quel est le fou de New York qui se chargerait de sa campagne ?

— L'agence de ma fille, précisa le maréchal. Et c'est une excellente agence. Probablement la meilleure au monde.

Le rire de Cartwright s'arrêta net.

— Il était temps que vous cessiez de vous esclaffer, car il s'agit là d'une affaire sérieuse, remarqua Dworshansky.

Il but délicatement quelques gorgées de sa vodka, puis poursuivit en regardant par la fenêtre.

— Nous vous avons évité la prison de justesse, pour cela nous avons

dû mettre fin à l'existence de ce pauvre naïf de Bullingsworth. Si mes souvenirs sont exacts, vous ne trouviez pas matière à rire à l'époque. Je vous ai alors également prévenu que le gouvernement n'abandonnerait pas comme ça, que leur organisation attaquerait de nouveau. Nous avons donc lancé Farger comme appât et cela ne vous a pas fait rire non plus. Ils ont réussi à paniquer Farger tout comme ce pauvre Moskowitz qu'il a fallu rassurer.

Dworshansky termina son verre d'une grande lampée.

— Farger n'est rien pour moi, mais il représentait notre avant-garde de défense. Si nos ennemis ont choisi ce monsieur Polaney comme contre-attaque, eh bien, je vous suggère fortement de cesser de ricaner sottement en vous moquant de ce monsieur Polaney, parce que d'ici peu il risque fort de danser sur votre tombe.

Cartwright fut tout déconfit. Le maréchal posa son verre, se leva et lui administra une bonne claque sur l'épaule.

— Allons, ne vous désespérez pas, car nous avons infiltré leur permanence électorale. Je vous garantis que monsieur Mac Polaney ne remportera pas les élections. Et maintenant ne bougeons pas surtout. Nous attendons de voir ce que va faire notre ennemi.

Cartwright leva les yeux sur le maréchal, se réfugiant derrière son masque politique.

— Vous êtes vraiment un ami, clama-t-il. Vous ne savez pas la confiance que j'ai en vous ! Oui monsieur, vous êtes un ami.

— Bien sûr, mais souvenez-vous également que je suis votre associé. Je suis persuadé que vous ne l'oublierez jamais, car souvenez-vous également que c'est moi qui possède les notes de Bullingsworth.

Cartwright prit un air vexé.

— Maréchal, comment pouvez-vous...

— Je sais, je sais, interrompit Dworshansky. Je suggère que vous vous atteliez sérieusement à votre campagne électorale dès maintenant. Laissez-moi m'occuper de ce monsieur Polaney et de son ami Remo. Mais ne les sous-estimez pas. C'est comme ça qu'on finit au trou.

CHAPITRE XVI

La baleine tueuse nageait frénétiquement en rond dans le bassin central. A chaque tour elle prenait de plus en plus de vitesse. Arrivée au bout de son quatrième parcours, elle jaillit hors de l'eau à la verticale et, sa queue battant l'air, sa mâchoire impressionnante se ferma sur une poire en caoutchouc amarrée en haut d'un mât.

Un coup de klaxon retentit suivi presque immédiatement d'un énorme splash, bruit de la bête qui réintégrait l'eau.

La foule applaudit et les enfants rirent. Chiun, qui était assis au premier rang à côté de Remo, s'exclama :

— Quels barbares !

— Qu'y a-t-il encore ? demanda Remo.

— Comment faites-vous, les Blancs, pour vous amuser en voyant un animal avec un ruban autour du cou, arraché à son habitat naturel, mordre un klaxon ? Est-ce vraiment irrésistible ?

— Cela ne fait de tort à personne. Même la baleine a l'air de s'en moquer.

Chiun pivota vers Remo, tournant le dos au bassin où maintenant une jolie blonde chevauchait une autre baleine.

— Comme d'habitude tu as tort. Le spectacle blesse la baleine puisqu'elle n'est plus libre. Et cela te fait également du mal puisque, sans raison et sans en avoir pesé les conséquences, tu lui as ôté la liberté. Tu en deviens moins homme puisque tu ne penses plus, ni ne ressens plus tout à fait comme un homme. Regarde ces enfants, qu'en tirent-ils ? Ils apprennent comment, un jour, ils pourront à leur tour emprisonner un animal. Barbares !

— Par rapport à qui ?

— Par rapport à celui qui respecte l'ordre de l'univers ! Par rapport à celui qui apprécie les vertus de la vie et de la liberté !

— Quand même étrange d'entendre un assassin chanter les louanges de la vie.

Chiun explosa, lâchant un débit d'invectives coréennes, puis continua :

— La mort est une partie de la vie. Cela a toujours été ainsi. Vous avez donc eu besoin de découvrir quelque chose de pire et vous avez inventé la cage.

— Vous n'avez pas de zoo à Sinanju ?

— Bien sûr, rétorqua Chiun, nous y enfermons les Chinois et les Blancs !

— C'est bon, fit Remo. Laissez tomber. J'avais pensé que cela vous

plairait de visiter l'aquarium. C'est le plus grand du monde.

— Après le déjeuner pourrions-nous visiter le Black Hole de Calcutta(4) ?

— Si cela pouvait vous rendre votre bonne humeur !

— Le Maître de Sinanju fait jaillir la lumière partout où il passe.

— C'est ça, c'est ça, soupira Remo.

Il était surpris de la mauvaise humeur de Chiun. Depuis leur installation à Miami, le vieil homme avait été d'excellente disposition. En quelques jours il avait fait la connaissance de toutes les marnas juives de Miami, avec qui il discutait de l'évolution de leurs enfants. Madame Goldberg racontait que son fils ne lui avait pas rendu visite depuis trois ans. Quant au fils de madame Hirshberg, il ne lui téléphonait jamais. L'histoire de madame Kantrowitz avait plus particulièrement ému Chiun : elle avait trois fils tous médecins, et lorsque son chat s'était enrhumé, pas un n'a voulu se charger du malade, bien qu'elle ait précisé que, ne voulant surtout pas être un fardeau, elle payerait les consultations.

Madame Milstein était celle dont le fils scribouillait pour la télévision. Chiun l'admirait d'assumer aussi bravement l'existence d'un rejeton qui écrivait des histoires chinoises. Elle marchait la tête haute, cachant sa disgrâce. Une femme très courageuse, estimait le vieux Maître.

Évidemment, de son côté, Chiun avait parlé de son fils qui refusait de porter les bagages de son faible père et qui était une perpétuelle source de honte. Remo devinait sans peine ce qu'il devait raconter par l'attitude réprobatrice que ces dames affichaient à son égard lorsque accidentellement il les croisait dans les couloirs. Chiun parlait aussi de son désir de retourner au pays, de revoir le village où il était né, d'y prendre sa retraite, mais, bien sûr, son fils n'était pas prêt à assumer sa succession. Votre fils, mon fils, son fils, Chiun et ses dames ne parlaient que de leurs rejetons mâles. Si elles avaient donné le jour à des filles on n'en parlait jamais.

Remo haussa les épaules ne comprenant toujours pas pourquoi les baleines avaient déplu à Chiun. Il tira une feuille jaune de sa poche, la consulta et dit :

— Venez. Notre homme travaille avec les requins.

Les requins avaient un bassin peu profond qui s'étirait bien sur sept cents mètres. A plusieurs endroits, leur parcours s'élargissait en piscines plus profondes. Le tout était bordé de clôtures par-dessus lesquelles les spectateurs pouvaient voir filer les animaux qui nageaient sans cesse. Ils étaient des centaines de toutes tailles et de toutes formes. Avec l'esprit maniaque et borné des bêtes carnivores, ils ignoraient les endroits plus larges et arpentaient sans répit le parcours, dans leur recherche incessante de quelque chose à tuer.

La seule interruption de leur constant va-et-vient avait lieu à l'heure du repas. La viande et le poisson qu'on leur lançait les projetaient immédiatement dans une activité effrayante. Ils se battaient pour la nourriture, provoquant d'énormes remous dans l'eau autour d'eux.

Le premier nom qui figurait sur la liste de Remo était celui de Damiano Meola, le secrétaire général du syndicat des employés municipaux. Meola et les deux mille adhérents de son syndicat s'étaient déjà prononcés en faveur de la réélection de Cartwright.

Chiun et Remo le trouvèrent dans un endroit interdit au public derrière le bassin des requins. Meola était un costaud, légèrement boudiné dans son bleu de travail. Debout le long du parcours des squales, des seaux pleins de poissons à ses pieds, il les lançait un à un rigolant devant la lutte âpre et féroce des carnivores.

Il leur parlait tout bas en les nourrissant :

— Vas-y, attrape-le ! C'est ça prends-le-lui. Attention voilà Mako ! Ne le laisse pas te le piquer ! Qu'est-ce qui se passe ? Vous avez faim ? Vous n'avez qu'à crever, sales bestioles !

Il se pencha pour s'emparer d'un autre poisson mais arrêta net son geste en apercevant les pieds de Remo et Chiun derrière lui. Il se tourna brusquement le visage déformé par la colère.

— Qu'est-ce qui vous prend ? Vous n'avez pas vu la pancarte. C'est interdit au public ici ! Foutez le camp.

— Monsieur Meola ? demanda poliment Remo.

— Ouais. Qu'est-ce que vous lui voulez à Meola ?

— Nous sommes venus vous parler.

— Ouais ?

— Nous représentons monsieur Mac Polaney.

— Et alors ?

— Nous voudrions que vous appeliez à voter pour lui.

Meola leur rit au nez.

— Mac Polaney ! s'exclama-t-il en crachant. C'est trop marrant !

Remo attendit patiemment qu'il se soit calmé. Chiun ne broncha pas, les mains croisées dans les larges manches de son kimono jaune, les yeux levés au ciel. Une fois que Meola se fut calmé, Remo précisa :

— Nous ne plaisantons pas.

— Ben, pour des gens qui rigolent pas, vous êtes plutôt marrants. Foutez-moi le camp, c'est compris ? ordonna Meola.

Il se détourna prit un poisson mort par la queue et le tint au-dessus de l'eau. Remo et Chiun l'encadrèrent.

— Pourriez-vous m'expliquer pourquoi vous êtes contre Polaney ? demanda Remo.

— Parce que mes gars préfèrent Cartwright.

— Mais vos membres font ce que vous leur dites de faire. Alors pourquoi pas Polaney ?

— Parce qu'il est dingue ! Voilà pourquoi !

— Deux mille dollars, proposa Remo.

Meola secoua la tête. Il laissa tomber le poisson dans Peau et les requins reprirent leur danse macabre.

— Cinq mille dollars, insista Remo.

Meola fit à nouveau non de la tête.

— Dites votre prix, suggéra Remo.

Meola pensait à son beau-frère qui travaillait chez un agent de change. Il gérait le portefeuille des retraites du syndicat et partageait les gains avec lui. Il répondit :

— Y a pas de prix ! Y en aura jamais ! Débarrassez le plancher, vous commencez à me taper sur le système !

— Avez-vous jamais vu un homme mordu par un requin ? demanda Remo.

— Non mais regardez ça ! Ils deviennent dingues ! répliqua Meola.

Sortant un couteau de sa poche, il ouvrit le ventre d'un poisson mort et le lança dans l'eau. De gigantesques remous troublèrent l'eau en tous sens.

— Ça doit être l'odeur, expliqua Meola. Un poisson éventré, ça les rend fous.

— Combien de temps estimez-vous qu'un homme puisse tenir là-dedans ? demanda Remo.

Meola envoya un autre poisson.

— Un homme dont les poches seraient pleines de poissons éventrés ? précisa Remo.

— C'est une menace ? Parce que si c'est comme ça, moi j'appelle les flics ! Vous m'êtes pas très sympathiques vous et votre copain jaune.

Il aurait bien continué à les remettre à leur place, mais en fut empêché par un poisson profondément enfoncé dans sa bouche. Meola s'étranglait. Il essaya de le recracher, mais Chiun le lui enfonça encore plus. Il leva alors les mains pour retirer le poisson de sa bouche, mais Remo lui pinça les deux poignets et il ne put plus bouger ses bras.

— L'heure est venue de tester la théorie Meola ! annonça Remo.

Il prit le couteau dans un des seaux et se mit à éventrer plusieurs poissons. Il en glissa un dans la poche droite du pantalon de Meola et un autre dans la poche gauche, un troisième dans sa chemise et deux autres dans ses manches.

Meola gémissait malgré le poisson qui l'étouffait. Il secouait la tête de gauche à droite, les yeux exorbités par la peur. Il fit une tentative de fuite, mais les deux hommes le clouèrent sur place, chacun avec un doigt.

Puis Meola se sentit soulevé du sol par le col de sa chemise et se vit suspendu au-dessus du bassin. Il regarda l'eau et devina les squales qui attendaient. Il entendit le Blanc lui parler.

— Mac Polaney est un ancien combattant décoré avec une grande expérience politique. Sans compter qu'il est incorruptible. Il est exactement le genre d'homme dont la ville a besoin pour traverser ces temps difficiles. Ne trouvez-vous pas ?

Meola n'eut pas le réflexe d'acquiescer de la tête. Il se sentit alors descendre, et l'eau pénétra ses chaussures avant qu'il ne soit brusquement tiré vers le haut. Il pendait à trente centimètres de l'eau.

— La seule aspiration des employés municipaux est une honnête journée de travail pour une paye raisonnable. N'est-ce pas ? reprit Remo.

Meola approuva du chef et en récompense il fut hissé de quelques centimètres.

— Après avoir mûrement réfléchi, vous avez décidé, en tant que secrétaire général du syndicat, que l'élection de monsieur Mac Polaney serait un grand pas en avant pour les habitants de Miami Beach. Vous ai-je bien compris ?

Meola approuva à plusieurs reprises frénétiquement. Il craignait que le bras du type qui le tenait au-dessus de Peau ne se fatigue. Ce qui ne devrait tarder. Il hocha donc de nouveau la tête, mourant de peur. Il se sentit alors soulevé sans effort, passa par-dessus la barrière de protection et se retrouva sain et sauf sur la terre ferme. Le Blanc lui retira le poisson de la bouche.

— Je suis content que vous voyez les choses comme nous. Mac Polaney se fera une joie de vous compter parmi les siens.

Remo sortit de sa poche une liasse de papier que lui avait remis Farger. Il trouva la feuille qui l'intéressait, la relut rapidement, rangea les autres, et la tendant à Meola ordonna :

— Il ne vous reste plus qu'à signer au bas de la page. C'est votre appel en faveur Mac Polaney. Voulez-vous le lire ?

Meola fit non de la tête. Sa voix lui revint, mais sa gorge était très irritée.

— Non non, fit-il. Tout ce que vous voudrez !

— Bien, approuva Remo. Il saisit le stylo à bille de Meola, en fit sortir la pointe et le lui présenta !

— Signez.

Meola essaya de se saisir du bic, mais ses bras refusèrent d'obéir.

— Mes bras ! gémit-il.

— Oh ! fit Remo qui appuya de la main droite sur chaque poignet de Meola, l'un après l'autre. Immédiatement ce dernier sentit qu'il reprenait contrôle de ses membres. Maintenant signez !

Meola s'exécuta et rendit la feuille. Remo vérifia la signature, replia le papier et le fourra dans sa poche. Il remit le stylo à bille dans la poche intérieure de Meola, puis le fixa droit dans les yeux.

— Bon. Je sais exactement ce que vous pensez. Dès qu'on aura

tourné le dos, vous appellerez les flics, et ensuite vous nierez avoir signé cette déclaration. A votre place je réfléchirais bien. Si vous faites ça, nous reviendrons et vous irez faire joujou avec vos petits copains dans l'eau. Compris ?

Puis, se tournant vers Chiun, il lui fit un petit signe de la tête.

Le Maître s'empara aussitôt d'un poisson dans le seau. Meola l'observa. Chiun lança l'animal, qui faisait bien trente centimètres, et lorsqu'il redescendit vers le sol ses mains fendirent l'air comme des lames de rasoir. Le poisson atterrit coupé en trois morceaux.

Meola contempla les tronçons devant ses pieds, puis le vieil Oriental qui avait de nouveau rentré ses mains dans ses manches.

— Vous serez tronçonné comme ce poisson, morceau par morceau, l'informa Remo et le tout sera jeté aux reamins.

Il mit une main sur l'épaule de Meola qui remarqua alors combien il avait de larges poignets.

— Avez-vous suffisamment peur ? demanda Remo.

Meola acquiesça.

— Parfait, fit Remo. Il vaut bien mieux pour vous mourir de peur.

Il ôta sa main, ressortit la feuille jaune de tout à l'heure et consulta la liste des noms qui s'y trouvaient.

— Venez Chiun, dit-il. Il nous reste plusieurs visites à effectuer.

Ils s'éloignèrent de quelques pas, puis Remo pivota vers Meola.

— Je suis vraiment content que vous partagiez notre point de vue. Soyez persuadé que c'est pour le bien de notre ville. N'oubliez pas que si vous nous doublez, il ne restera pas un morceau suffisamment grand pour y piquer un hameçon.

Remo se retourna, passa un bras autour des épaules de Chiun.

Meola l'entendit dire :

— Voyez-vous, Chiun, les esprits raisonnables arrivent toujours à un compromis politique.

Meola les regarda partir puis reporta son attention sur les morceaux du poisson.

Après tout, pensa-t-il, pourquoi pas Mac Polaney ? C'est un ancien combattant décoré avec une large expérience politique, de surcroît incorruptible. Sans compter qu'il a de sacrés militants à ses côtés !

CHAPITRE XVII

Le lieutenant Chester Grabnick, président de l'association des officiers des forces de l'ordre, était un policier honnête.

En dix-sept ans de service il n'avait jamais accepté de pots-de-vin, jamais couvert des trafiquants de drogue, et ne s'était jamais livré à des violences policières.

Il n'avait commis qu'une seule petite faute.

— Quand vous étiez débutant, faisant des rondes de quartier, vous aviez l'habitude de voler les rapports sur le bureau de l'inspecteur, pour les remettre à un avocat de la défense.

L'homme qui lui parlait ainsi de sa jeunesse devait avoir dans la trentaine et son visage était dur. Il essaya d'adoucir son expression en ajoutant :

— Ça serait quand même dommage de gâcher une brillante carrière pour une erreur de jeunesse.

Grabnick resta silencieux. Il réfléchissait. Finalement il répondit :

— Vous vous trompez de type, ce n'est pas moi !

— Non ? rétorqua son visiteur. Je ne peux pas me tromper puisque j'ai un papier signé par l'avocat en question.

Chester Grabnick qui était le meilleur copain de l'avocat, et qui jouait au bowling avec lui tous les mercredis soir, s'étonna :

— Comment auriez-vous pu obtenir un tel papier ?

— Facile, expliqua l'individu. Je lui ai cassé le bras.

Sans beaucoup plus de discussion, le lieutenant Chester Grabnick décida que l'élection de Mac Polaney serait en effet la meilleure chose qui pourrait arriver à sa bonne ville de Miami, et que ses loyaux confrères se feraient un devoir d'aider à son élection.

— Vous écouteront-ils tous ? s'enquit son visiteur.

— Ils suivront, garantit Grabnick, sûr de lui.

Sa réputation était basée sur son honnêteté légendaire. Tant que rien ne venait ternir son image, il était certain de pouvoir obtenir de ses collègues qu'ils soutiennent le candidat qu'il leur indiquerait.

— Parfait ! conclut le visiteur. Mais tenez parole !

Sortant du domicile de Grabnick, Remo se glissa derrière le volant de la voiture qui l'attendait.

— C'est bon, annonça-t-il à Chiun. Il marche. Ça en fait deux pour aujourd'hui. Ce n'est pas une mauvaise journée.

— Je ne comprends pas, répliqua Chiun. Les amis de ce policier voteront pour ton candidat simplement parce qu'il le leur dira ?

— En théorie, c'est comme ça que ça marche. Si les chefs sont avec

vous, les clampins suivent.

— Mais on ne peut jamais savoir avec les paysans, remarqua Chiun. C'est d'ailleurs pour cela que ce sont des paysans. Je me souviens...

Remo soupira. Voilà qu'il fallait subir une nouvelle leçon d'histoire.

CHAPITRE XVIII

— Les premières, annonça Remo en lançant les deux motions de soutien sur le bureau de Willard Farger.

Farger s'empara des feuilles, les lut rapidement, vérifia deux fois les signatures puis leva un regard respectueux vers Remo.

— Comment y êtes-vous arrivé ? demanda-t-il.

— Je les ai raisonnés gentiment. Teri est-elle toujours là ?

— Elle est dans le bureau, répondit-il pointant son doigt vers le fond. Une vraie petite abeille. Elle n'arrête pas.

Teri Walker était installée derrière une grande table en métal, jonchée de crayons, de carnets, de papiers et de croquis. Elle portait de larges lunettes vert olive sur le haut du crâne. Elle sourit à Remo lorsqu'il entra.

— J'ai fait la connaissance du candidat. Savez-vous que nous allons l'emporter ?

— Un seul rendez-vous avec Polaney a su vous rendre si confiante ? Que vous a-t-il donc raconté ?

— Que j'avais de très belles oreilles.

— Quoi ?

— Que j'avais de très belles oreilles. Il a ensuite ajouté que si je voulais m'enfuir avec lui à bord de sa péniche, il renoncerait à la gloire de la fonction publique pour passer le reste de ses jours à me couvrir de poissons-chats des pieds à la tête.

— C'est terriblement touchant. Et c'est ça qui vous fait croire que nous allons gagner les élections ?

— Ne comprenez-vous donc pas Remo ? Je l'ai cru. C'est ça qui est fantastique. Il est terriblement crédible, sans compter qu'il est... euh gentil, oui c'est le terme exact. Notre campagne aura donc comme thème un gars bien en qui l'on croit. Les études montrent qu'en politique l'électeur en général – sans entrer dans les catégories socio-professionnelles – que cet électeur, disais-je, veut...

— Je suis tout à fait d'accord, interrompit Remo. Quand commençons-nous la publicité à la télévision et sur les ondes ?

— On n'a pas le temps de pondre quelque chose de vraiment génial. Maman m'envoie deux types de New York. Mais on sera obligés de se limiter à un spot télé pour toute la durée de la campagne. Il passe dès demain. Ensuite on lâche plus. Saturation absolue. Les annonces dans la presse paraissent le lendemain. Au fait combien pouvons-nous dépenser ?

— Je vous ferai parvenir quelques centaines de mille et quand il n'y

en aura plus, vous n'aurez qu'à m'en redemander, répondit Remo.

Elle le fixa un instant, le jaugeant du regard.

— Quand vous vous lancez, vous ne mégotez pas, remarqua-t-elle admirative.

— Je suis prêt à tout pour avoir une mairie honnête et bien gérée.

— Est-ce votre argent ? demanda-t-elle d'un air un peu trop désintéressé au gré de Remo.

— Bien sûr. Qui me donnerait de telles sommes à dépenser sur Mac Polaney ? Seulement un fou comme lui, et les gens comme lui ne sont jamais riches. Le peu de bien qu'ils ont est généralement investi dans un refuge pour chats perdus.

— Il y a un contresens dans votre logique que je n'arrive pas à définir.

— N'essayez pas. Vous pensez bien que si j'étais logique je ne me serais pas lancé dans le financement de la campagne électorale de Polaney. Où est notre futur maire, au fait ?

— Oh ! Il est retourné sur sa péniche. Il prépare ses cannes pour le concours annuel de pêche aux poissons-chats la semaine prochaine.

— La semaine prochaine ! J'espère au moins que c'est pas le jour du scrutin.

— Je ne crois pas. Pourquoi ?

— Oh, c'est vrai que de toute façon il ne vote pas.

Elle lui sourit d'un air légèrement supérieur, comme si elle avait sondé l'âme de Polaney et découvert certaines choses bien trop subtiles pour un lourdaud comme Remo. Elle se remit au travail. Remo l'observa un instant, mais comme ça l'ennuyait, il se retira.

Farger, toujours à son bureau, affichait une bien triste mine. Remo ne savait pas si c'était dû au départ des trois secrétaires ayant fini leur journée ou si une tragédie inconnue venait de s'abattre sur leur campagne naissante. Il lui posa donc la question.

— On a de sérieux ennuis, le journal refuse de publier les deux déclarations en faveur de Mac Polaney que vous avez ramenées.

— Pourquoi ?

Farger frotta son index et son pouce droit, indiquant l'argent.

— Pour la même raison que le journal n'a consacré qu'une ligne à ma nomination comme directeur de campagne de Mac Polaney. Moi... qui... qui ai fait la couverture de toute la presse à travers le pays ! Tout ça parce que le journaliste qui s'occupe de la politique locale, Tom Burns, est dans les petits papiers de Cartwright. Il touche pour se taire. Le petit salaud m'a dit que ce que je lui proposais n'avait aucun intérêt d'actualité. Il semble oublier que la semaine dernière, quand ces mêmes types se proclamaient en faveur de Cartwright, il avait lancé leur appel en première page, précisa Farger, furieux, en envoyant promener son crayon. Si nous n'arrivons pas à faire

imprimer ces déclarations, comment créerons-nous un mouvement de soutien ?

— Ne vous en faites pas, elles paraîtront, répondit Remo.

Il trouva Tom Burns dans un bar à vingt mètres des bureaux du *Miami Beach Dispatch*, le journal le plus important et le plus lu de la région.

Burns était un petit bonhomme aux cheveux gris qu'il teignait en noir. D'épaisses lunettes rondes brouillaient son regard bovin. Il portait un pantalon à revers et une veste élimée aux coudes. Il était assis tout seul au bar alors que la salle était pleine à craquer. Remo connaissait suffisamment le monde de la presse pour savoir que si Burns était, ne serait-ce que supportable, il aurait eu autour de lui une ribambelle d'individus cherchant à se faire mousser. Surtout en pleine période électorale.

Son isolement en disait donc long sur sa personnalité.

Remo se glissa sur un tabouret à côté du journaliste et demanda poliment :

— Monsieur Burns il me semble ?

— Oui, répliqua l'autre, froid et distant.

— Je m'appelle Harold Smith. Je fais partie de la commission sénatoriale chargée de dénoncer les pressions du pouvoir local sur la presse. Auriez-vous quelques minutes à m'accorder ?

— Peut-être bien, répondit laconiquement Burns essayant de masquer le plaisir qu'il avait à ce qu'on lui demande son avis sur l'ingérence du pouvoir, le droit d'un journaliste à dissimuler ses sources et sur la nécessité de protéger le premier amendement constitutionnel. Mais comment pourrait-il s'exprimer sur tous ces points en quelques minutes ?

Finalement l'entretien se poursuivit bien au-delà des quelques minutes qu'il prévoyait, mais ce fut lui qui écouta avec le plus grand intérêt son interlocuteur lui expliquer que le Sénat s'intéressait tout particulièrement aux candidats politiques qui cherchaient à acheter des membres de la presse locale afin de s'assurer des articles favorables.

— Savez-vous, monsieur Burns, que certains journalistes sont payés sur des fonds publics pour ne pas faire leur travail ?

Ce Harold Smith paraissait outré par le procédé. Burns apprit que Harold Smith était justement à Miami pour découvrir un journaliste tout à fait représentatif du cas qu'il venait de décrire. Une fois qu'il lui aurait mis la main dessus il le ramènerait à Washington pour le faire témoigner devant la commission sénatoriale et l'inculper par la suite, il savait que pour trouver cet homme, dont on lui avait parlé, il lui suffirait de lire la presse locale pour voir quel journaliste ne donnait pas également la parole à tous les candidats dans sa tribune.

Oh ! monsieur Burns devait subitement partir ! Ah ! il devait écrire plusieurs articles sur les nouveaux supporters de monsieur Mac Polaney ! Ah ! l'information objective avait toujours été son leitmotiv !

— Monsieur Burns, vous ne pouvez savoir combien ça me fait plaisir de tomber sur quelqu'un comme vous. Ah ! si tous les journalistes pouvaient vous ressembler ! C'est avec joie, je suis sûr, que je lirai vos articles. Je suis sûr que j'y apprendrai des tas de choses merveilleuses sur monsieur Mac Polaney.

Burns partit précipitamment, oubliant le pourboire du barman. Remo répara ce tort en laissant un billet de cinq dollars. C'était bien la première fois dans cette campagne qu'il s'en tirait à si bon compte.

CHAPITRE XIX

Le lendemain le *Dispatch* annonçait en gros titres : « Premiers retournements de vestes en faveur de Mac Polaney », Burns terminait son article en disant que ce qui paraissait devoir être une promenade pour le maire sortant, risquait finalement de se transformer en une course difficile.

Un autre éditorial citait Cartwright accusant le gouvernement fédéral de se mêler des élections municipales en mettant d'importantes sommes à la disposition de son concurrent. Cela ne faisait que confirmer les notes de Bullingsworth. Washington intervenait dans la politique locale en essayant d'imposer aux habitants de Miami leur prochain maire.

Un autre article en page deux rapportait que le porte-parole de la Maison-Blanche avait confirmé qu'une grande enquête était ouverte sur l'affaire de la League de Miami et qu'un rapport serait déposé sur le bureau du Président pour son retour de Vienne, la semaine prochaine.

Cela réjouit Remo. Il lui restait donc encore quelques jours pour tirer CURE d'affaire. Il posa le journal.

— Nous allons gagner cette affaire, gloussa-t-il tout content à l'intention de Chiun.

Chiun, vêtu de son kimono de méditation bleu, regarda longuement Remo.

— Cela est ton opinion ? demanda-t-il.

— En effet !

— Que le ciel nous vienne en aide car, ce sont désormais les fous qui dirigent l'asile !

— Qu'est-ce qui vous prend ?

— Tu t'y connais donc en politique, mon fils, pour dire il va arriver ceci ou cela ? Ne vois-tu pas qu'il serait sage de chercher un autre empereur ?

— Chiun, vous savez pertinemment bien que je me suis lancé dans cette histoire pour sauver Smith et l'organisation qui nous rémunère tous les deux !

— Je t'ai observé. Tu as engagé monsieur Farger qui est le plus imparfait être humain que l'on puisse trouver. Puis mademoiselle Walker qui est là pour apprendre son métier à tes frais. Je te demande pourquoi, si tu veux vraiment persévérer, tu ne fais pas appel à un expert ?

— Parce que dans ce pays personne ne s'y connaît vraiment en

politique. Les experts encore moins que les autres. C'est pour ça que le rêve américain survit encore de nos jours. Tout le système est tellement dingue que n'importe quel fou a une chance de gagner. Même Mac Polaney et même avec moi comme mentor.

Chiun se détourna tout en suggérant :

— Appelle le docteur Smith.

— Pour lui dire quoi ?

— Ne crains-tu jamais, mon fils, de te noyer dans ta propre arrogance ! De toute façon, n'aie crainte, car avant de périr noyé tu te seras étouffé dans ta propre ignorance !

— Ne m'abandonnez pas. Aimeriez-vous être le trésorier de la ville ? plaisanta gaiement Remo.

Mais les remarques de Chiun le rongèrent. Remo s'était lancé dans la politique pour obliger Cartwright à se dévoiler, puisqu'il ne pouvait l'attaquer directement. Or rien ne s'était passé. Personne n'avait bougé, aussi se demandait-il maintenant, à contrecœur, s'il avait bien fait.

Le prochain nom sur la liste de Remo était celui de Nick Bazzani, un gros bonnet du quartier nord de la ville, qui tenait un bureau de soutien pour Tim Cartwright. Une large banderole accueillait les visiteurs : « Cartwright pour maire – Association civique du quartier nord Nick Bazzani ».

Remo et Chiun pénétrèrent dans une grande salle où des hommes en chemise discutaient en buvant de la bière, assis sur des chaises en bois.

— Que puis-je faire pour vous ? demanda l'un des individus tout en jetant un œil curieux sur Chiun.

— Je veux voir Nick Bazzani, répondit Remo.

— Il est occupé pour l'instant. Prenez un rendez-vous, suggéra le bonhomme montrant du doigt une porte qui devait mener dans une arrière-salle.

— Je suis sûr qu'il nous recevra ! affirma Remo et il repoussa le bonhomme, puis conduisit Chiun vers la porte du fond.

Ils entrèrent dans une petite pièce aménagée en bureau où trois hommes regardaient une télévision couleur portative installée sur un tabouret. Bazzani semblait être celui qui était assis dans le fauteuil derrière une table. C'était un grassouillet à la tignasse rousse, avec le regard imbécile que seuls les Italiens rouquins arrivent parfaitement à maîtriser. Remo lui donna la trentaine. Les deux autres étaient plus jeunes, aux cheveux noirs, et de toute évidence très fiers d'être à côté de ce grand Bazzani qu'ils considéraient probablement comme le politicien le plus merveilleux, et le plus impressionnant qu'ils auraient jamais l'occasion de fréquenter.

— Ho ! C'est un bureau privé ici ! lança l'un des deux noirs.

— C'est parfait puisque ce qui m'amène est d'ordre privé, répliqua Remo. Puis, se tournant vers le rouquin, il ajouta : Monsieur Bazzani je présume ?

— Silence ! répliqua le chef. C'est l'heure.

Il fixait l'écran de télévision. Remo et Chiun suivirent son regard. Le présentateur de l'émission annonça :

— Nous nous retrouverons dans quelques instants.

— Silence tout le monde ! intima Bazzani.

Apparut une publicité.

— C'est maintenant, fit Bazzani.

Très vite apparut un gigantesque tournesol. Éclatant, il remplit l'écran de couleur durant quelques secondes, puis brusquement la tête de Mac Polaney jaillit au centre de la fleur.

Remo grimaça.

Polaney resta figé quelques instants puis il ouvrit la bouche et accompagné par un banjo il se mit à chanter :

« Le soleil c'est bien plus beau,
les fleurs c'est bien plus doux.
Nous avons besoin d'un homme
pour nettoyer la ville. »

Cela parut durer une éternité puis une voix lança :

« Votez pour Mac Polaney ».

Bazzani avait gloussé à l'apparition de la fleur de tournesol. Il rit lorsque le visage de Polaney s'y inscrivit dans le trou au centre, et à la fin *du jingle*, il se tordait de rire. En vain il tenta de reprendre sa respiration. La chanson terminée apparut un texte en surimpression sur la fleur et le visage de Polaney :

« Le soleil c'est bien plus beau – Votez pour Polaney ».

Le show interrompu avait repris l'antenne, et Bazzani riait toujours sans pouvoir s'arrêter. A travers ses hoquets d'hilarité, il arrivait quand même à chanter sur l'air du *jingle* en grimaçant :

« Votez pour Polaney. »

Puis il repartait d'un nouveau fou rire :

— Non mais, vous avez vu ça ! Vous avez vu ça !

Remo et Chiun attendirent tranquillement debout au milieu de la pièce qu'il se calme. Cela lui prit une bonne minute. Essuyant les larmes, il regarda finalement les nouveaux venus.

— Que puis-je faire pour vous ? parvint-il à dire en gardant son sérieux.

— Nous venons de la permanence de monsieur Polaney vous demander votre soutien.

Bazzani fut repris d'un fou rire. Remo ne broncha pas. Bazzani le

regarda, attendant qu'il continue ce qu'il prenait pour une excellente plaisanterie. Mais, devant le silence de l'intrus, il lança :

— La permanence de qui ?

— De Mac Polaney, répondit Remo. Votre prochain maire.

Cette déclaration eut le mérite de déclencher trente bonnes secondes d'hilarité générale chez les supporters de Cartwright.

— Pourquoi rient-ils ? demanda Chiun à Remo. Monsieur Polaney a tout à fait raison, le soleil est bien plus beau.

— Je sais, rétorqua Remo. Mais certaines personnes n'ont aucune sensibilité.

Bazzani n'arrivait pas à se calmer. A chaque fois qu'il réussissait à reprendre sa respiration il lâchait un « Mac Polaney » et repartait de plus belle, imité par ses deux acolytes.

Peut-être Remo pourrait-il l'aider en attirant son attention ? Il s'approcha de la table sur laquelle il y avait un journal ouvert à la page des courses, un téléphone et un buste en métal de Robert E. Lee.

Remo saisit la statue dans sa main gauche et couvrit la tête de sa main droite. Il tourna chacune de ses mains en sens contraire et détacha la tête.

Bazzani s'arrêta brusquement de rire pour mieux regarder.

Remo laissa alors tomber le buste, ne gardant que la tête qu'il manipula entre ses doigts, la malaxant en tous sens. Une pluie de paillettes de bronze saupoudra le bureau de Bazzani. Remo continua son malaxage jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien entre ses doigts.

La bouche grande ouverte, Bazzani semblait incapable de détacher ses yeux des paillettes qui avaient formé une petite pile devant son nez.

— Maintenant que nous avons tous bien ri, nous allons parler sérieusement de monsieur Polaney et de l'appel que vous lancez en sa faveur.

Les paroles de Remo tirèrent Bazzani de sa stupeur. Il réagit.

— Alfred, Rocco, sortez-moi ces dingues d'ici !

— Chiun, appela doucement Remo, son dos tourné aux deux autres types.

Les deux costauds s'avancèrent sur Remo. Derrière lui il entendit deux craquements secs comme si l'on cassait d'un coup net des planches en bois, puis deux corps qui s'effondraient avec un bruit mou.

— Nous ne serons plus dérangés. Expliquez-moi pourquoi vous soutenez Cartwright ?

— C'est le chef de la ville. Je soutiens toujours celui qui est le plus puissant, répliqua Bazzani.

Sa voix était toujours aussi forte mais la note d'agressivité avait laissé place à une intonation de peur.

— Tout comme Meola et le lieutenant Grabnick, remarqua Remo. Mais ils ont compris et maintenant ils soutiennent Polaney.

— C'est impossible ! gémit Bazzani. Les membres de mon club...

— Il le faut. Ne pensez plus à vos membres. Êtes-vous le patron oui ou non ?

— Ouais mais...

— Il n'y a pas de mais, répliqua sèchement Remo. Écoutez-moi bien. Ou vous soutenez Polaney et vous touchez cinq mille dollars et continuez à respirer, ou vous refusez et votre tête va ressembler à celle de Robert E. Lee. Compris ?

Bazzani regarda de nouveau les paillettes de bronze puis bégaya :

— Je n'ai jamais entendu une chose pareille. La politique, ça ne se passe pas comme ça.

— La politique se passe toujours comme ça. J'ai tout simplement sauté le stade intermédiaire, à savoir : tourner autour du pot. Alors votre réponse ? Vous voulez être avec Polaney ou vous préférez voir s'effriter votre crâne ?

Pour la première fois depuis le début de leur entretien, Bazzani plongeait son regard dans les yeux de Remo. Il y lut qu'il disait vrai. Il n'arrivait cependant pas à croire ce qui lui arrivait. Mais il ne voyait vraiment pas d'issue. Il contempla un instant les corps d'Alfred et de Rocco affalés sur le sol.

— Ils ne sont pas morts, mais ils auraient tout aussi bien pu l'être. Allez, vous avez suffisamment réfléchi, ajouta Remo en s'avancant vers Bazzani.

— Que voulez-vous que je fasse ? demanda Bazzani résigné.

Avant qu'Alfred et Rocco ne se soient réveillés, Bazzani avait signé l'appel en faveur de Polaney et empoché les cinq mille dollars.

— Voilà un échange honnête. C'est une bonne affaire pour tout le monde. Ah ! une dernière chose...

Bazzani leva les yeux vers Remo.

— Comment saviez-vous que la publicité de Polaney passait tout à l'heure ?

— On a la liste de toute la programmation.

— Qui vous l'a donnée ?

— La permanence de Cartwright.

— D'accord, fit Remo avec un petit sourire. Maintenant n'essayez pas de me doubler. Monsieur Polaney va être content de savoir que vous êtes avec lui.

Sur ce, il pivota, et prit Chiun par le bras. Ils enjambèrent les corps d'Alfred et de Rocco, sortirent de la pièce, traversèrent la grande salle de devant et se retrouvèrent dans la rue.

Remo était préoccupé mais content. Bazzani avait eu le *planning* des spots par la permanence de Cartwright, ce qui signifiait que

Cartwright avait un informateur chez Polaney. C'était cette déduction qui l'agaçait, mais qui le rendait également joyeux car elle indiquait que ses adversaires se remuaient, doucement, d'accord, mais ils bougeaient... vers Remo.

Sa concentration fut perturbée par la voix de Chiun. Il se tourna et constata que ce dernier fredonnait tout bas :

— Le soleil c'est bien plus beau, les fleurs c'est bien plus doux...

CHAPITRE XX

— Avez-vous vu le spot télévisé ? demanda Willard Farger effondré.

Il était assis à son bureau dans la grande salle de la permanence fixant les trois filles qui, elles, regardaient pousser leurs ongles.

— Ouais, fit Remo. J'ai vu. Qu'en pensez-vous ?

— J'ai trouvé ça très mauvais, répondit Farger. Qui va voter pour un type qui se met à chanter au milieu d'un tournesol ?

— L'histoire est pleine d'exemples où les gens ont voté pour des types qui avaient leur tête à la place de leur cul, remarqua Remo. Ne vous en faites pas. Tout a été soigneusement analysé et programmé à Madison Avenue. Et nous mentiraient-ils ?

Tous les deux connaissaient très bien la réponse à cette question. Il n'était donc pas nécessaire de l'exprimer.

— Dites donc, je ne veux pas avoir l'air d'intervenir dans votre boulot mais ne croyez-vous pas qu'il devrait y avoir du monde ici à part vous et votre harem ? Ne devrait-il pas y avoir de vrais électeurs en chair et en os qui seraient prêts à mourir, à tuer, à tricher et à voler pour notre candidat ?

Farger haussa les épaules.

— Bien sûr, qu'il devrait y avoir du monde dans une permanence. Mais où vais-je les chercher les électeurs qui soutiennent Polaney ?

— Je croyais qu'ils venaient tout seuls une fois qu'on avait obtenu le soutien de Meola, Grabnick et Nick Bazzani, répondit Remo.

— Ça ne suffit pas, fit tristement Farger. On aura des supporters lorsqu'on aura prouvé qu'on a un candidat qui peut gagner. C'est comme l'agriculture, il faut avoir des graines pour obtenir des plantes. Les graines dans notre cas sont les premiers individus qu'on réussira à persuader. Il les faut pour faire venir d'autres personnes qui travailleront bénévolement pour notre candidat.

— Les plantes ?

— C'est ça, dit Farger. Vous m'avez compris.

— Et comment faites-vous pour trouver les premières personnes, les graines ?

— D'habitude c'est le candidat lui-même qui les amène, ses amis, sa famille, son entourage. C'est la base de son organisation. Mais le nôtre n'a même pas ça. Qu'est-ce qu'il va faire ? Remplir la permanence de poissons-chats ?

— C'est mal parti. Nous ne pourrions pas gagner si nous n'avons pas de supporters, et nous n'aurons pas de supporters si nous ne pouvons pas gagner. Où est le début, où est la fin ? Et la publicité nous aidera-

t-elle au moins ?

Farger secoua la tête.

— Pas ce style de publicité, en tout cas.

— Et les articles dans les journaux, les insertions dans la presse ?

— Peut-être un peu, mais nous n'avons pas le temps de construire petit à petit une organisation.

— C'est bon, fit Remo. J'ai trouvé !

— Quoi ? demanda Farger.

— Les gens dont on a besoin, on n'a qu'à les embaucher.

— Oui, mais où ?

— Je n'en sais rien, il va falloir réfléchir à la question. En tout cas la solution est très certainement d'engager des militants.

— Hmmmm, fit Farger réfléchissant. Ça pourrait marcher. Peut-être bien.

A ce moment Teri passa la tête par la porte de son bureau et voyant que Remo était là, sortit et s'avança vers lui en souriant.

— Avez-vous vu les spots télévisés ? demanda-t-elle.

— Pour ça, je les ai vus !

— Et qu'en pensez-vous ?

— Celui que j'ai vu était tellement efficace qu'un représentant de Cartwright dans une annexe de sa permanence alluma la télévision juste pour le regarder. Il n'avait jamais vu un spot plus explosif de sa vie.

— Vous verrez, dans moins de vingt-quatre heures toute la ville saura qui est Mac Polaney.

— Qu'en pense votre mère ? demanda Remo.

— J'aimerais bien tirer la couverture à moi, mais je dois reconnaître que c'est elle qui m'a donné l'idée de la mise en scène. La fleur de tournesol c'est elle.

— Et la chanson ?

— C'est le candidat lui-même qui l'a écrite. Il est vraiment gentil. Il croit en sa chanson.

— Moi aussi, dit Remo. Le soleil c'est bien plus beau. Nous étions justement en train de discuter de notre problème de personnel. Nous pensons engager des volontaires pour lancer la campagne.

— Ça m'a l'air d'une excellente idée.

— Sinon nous risquons d'avoir des difficultés le jour des élections, expliqua Farger. Si nous n'avons pas quelqu'un de chez nous dans chaque bureau de vote, les types de Cartwright nous plumeront. Ils n'hésiteront pas à voler nos bulletins.

Remo approuva pensivement de la tête quoiqu'il n'ait pas bien compris comment à notre époque du vote électronique on arrivait à subtiliser des bulletins non existants.

— De combien de personnes aurez-vous besoin ? demanda Remo.

- D'au moins deux cents personnes.
- Deux cents personnes à trois cents dollars pour la semaine ça fait soixante mille, compta Remo.
- Ouais. Un paquet de fric, constata Farger.
- Ne vous en faites pas, fit Remo. On en a. Notre seule préoccupation est de savoir où l'on peut rapidement se procurer deux cents personnes.

Il laissa Farger réfléchir au problème pour suivre Teri Walker dans son bureau. Elle voulait lui montrer les annonces qui devaient paraître le lendemain dans la presse. Toutes montraient la tête de Polaney au centre de la fleur de tournesol avec comme légende :

« Le soleil c'est bien plus beau – Votez pour Polaney ».

— Et les grandes questions de notre époque telles que les impôts, la pollution, la violence ?

Elle secoua énergiquement sa tête faisant voltiger sa longue chevelure blonde.

— Ça ne marchera pas.

— Pourquoi ?

— Connaissez-vous ses opinions ? Prenez par exemple le stationnement et la congestion de la ville. Je lui en ai parlé. Pour lui c'est un faux problème. Il suffit d'installer de puissants ressorts à la base des parcmètres, de les affubler d'une cagoule rembourrée pour que le public puisse s'en servir comme punching-ball. Voyez-vous, il résoudrait ainsi le vandalisme contre les parcmètres, qui, ne renfermant plus de pièces, ne seraient plus forcés sans cesse, et ça allégeraient les problèmes de circulation, car les gens quitteraient leur véhicule pour se défouler de temps en temps. Et sa solution contre la pollution, la connaissez-vous ?

— Non, répliqua Remo inquiet.

— La respiration Zen. Pour lui la pollution n'est vraiment un problème que lorsqu'on respire. Mais en pratiquant le Zen on peut diminuer considérablement son nombre d'inspirations par minute. Il suffit de diminuer de moitié sa propre consommation d'air pour réduire d'autant les dangers de la pollution et sans que cela coûte un centime à la population. Ensuite il m'a donné son opinion sur l'accroissement de la violence. Tenez-vous vraiment à ce que je vous l'expose ?

— Non pas vraiment, fit Remo. Vous avez raison, il vaut mieux en rester au soleil, c'est meilleur.

— C'était l'avis de ma mère et de mon grand-père. Et croyez-moi, eux s'y connaissent.

Remo fit un signe de tête pour marquer qu'il avait enregistré l'allusion blessante. Tout cela ne lui avait guère remonté le moral. Il attendit l'ascenseur et s'apprêtait à engueuler le liftier lorsqu'il

l'entendit fredonner la rengaine de Polaney.

*

* *

Chiun se rendit vite compte que Remo était fort préoccupé.

— Tu as des ennuis ? lui demanda-t-il.

— J'ai besoin de deux cents militants pour travailler sur la campagne de Polaney.

— Et tu ne connais pas deux cents personnes. T'ai-je bien compris ?

— Oui.

— Et tu ne sais pas non plus où tu pourrais les trouver ?

— Non.

— Pourquoi ne pas essayer les petites annonces. Elles servent à tout.

— Farger dit qu'on ne peut pas, cela détruirait complètement notre image de marque. Tout le monde comprendrait qu'on n'a pas réussi à éveiller l'intérêt d'éventuels supporters.

— Te voilà confronté à une terrible difficulté.

— Oui.

— Mais tu n'appelleras toujours pas le docteur Smith ?

— Non Chiun. Je mènerai cette affaire jusqu'au bout, seul. C'est mon truc et je veux que Smith me soit redevable.

Chiun se détourna en secouant la tête.

Le lendemain, le problème était devenu dramatique et urgent. En première page du *Miami Beach Dispatch*, le maire sortant Cartwright, attaquait avec virulence ce qu'il appelait « des forces mystérieuses dissimulées derrière son adversaire », il les accusait de surcroît de « préparer l'importation de malfrats professionnels de la politique pour envahir la ville et troubler notre vie calme et paisible. »

Remo, fou de rage, froissa violemment le journal, et le jeta au loin. Il venait encore une fois d'avoir la preuve flagrante que Cartwright avait une antenne à la permanence de Polaney. Cette fois-ci Remo savait, pour sûr, de qui il s'agissait.

Farger n'avait pas eu le courage de jouer le jeu jusqu'au bout. Il n'avait pas réussi à rompre entièrement avec ses vieux copains, et menait un double jeu. Maintenant c'est terminé ! Cela avait suffisamment duré. Remo allait en finir !

C'était du moins ce qu'il pensait, mais le sort en voulut autrement. Farger échappa aux mains de l'implacable.

CHAPITRE XXI

Pour la vingt-cinquième fois ce matin-là, le docteur Harold Smith lança un regard plein d'espoir vers son téléphone direct. Finalement il décida de sortir se promener. Cela lui changerait les idées. Il traversa donc les bureaux envahis de plantes grasses aux feuilles bien astiquées, de sa secrétaire particulière, de son assistant administratif, puis ceux de toute une ribambelle d'assistants chargés des divers programmes de recherche éducative et médicale qui servaient de couverture à Folcroft.

Smith marchait droit devant lui, perdu dans ses pensées. Tous le regardèrent passer stupéfaits. La plupart d'entre eux n'avait jamais vu leur directeur ailleurs qu'assis derrière son bureau, où il était déjà installé le matin lorsqu'ils arrivaient et qu'il ne quittait que longtemps après leur départ.

Smith passait sa vie dans son bureau. Car non seulement il était un vrai bourreau de travail, mais son travail était sa raison d'être et lui tenait lieu de femme, de maîtresse. C'était sa folie. Il ne vivait vraiment qu'à côté de ses chers téléphones qui lui permettaient de suivre les affaires de CURE.

Aujourd'hui ses précieux adjoints demeuraient silencieux. Smith savait fort bien que personne ne l'appellerait. Ni le Président, à Vienne pour une conférence internationale, ni Remo qui répugnait à le faire en temps normal et profiterait certainement de cette situation d'exception pour s'en dispenser totalement.

L'attente était dure pour celui qui avait l'habitude de tout décider et de tout diriger. D'autant plus que c'était sans lui que se jouait la dernière chance de CURE, son enfant chéri.

En effet, tout reposait sur Remo. S'il ne réussissait pas à désamorcer la bombe de Miami et à récupérer les notes de Bullingsworth, Smith serait forcé d'anéantir l'organisation qu'il avait créée, et de mettre fin à ses jours comme convenu.

Jusqu'à présent ces conditions lui avaient semblé équitables et comme c'était un homme de volonté et intègre, Smith restait persuadé qu'il allait les exécuter sans faiblir. Mais maintenant que l'échéance approchait, il se demandait s'il aurait le courage nécessaire.

Il s'arrêta au bord des eaux noires du Détroit, là où la terre s'incline doucement, couverte de galets soigneusement polis par le va-et-vient des marées. Smith fixa la vague qui venait mourir à ses pieds, puis celle d'après et encore une autre, jusqu'à ce que son regard se porte sur l'horizon dans le lointain. La mer est éternelle, jamais elle ne

cessera de polir ses galets. Mais CURE allait disparaître un jour, tout comme lui, Harry Smith, dont la vie avait un commencement et une fin. Est-ce que CURE méritait tous les efforts qu'il lui avait consacrés ? La vie entière que Harold W. Smith avait vouée à son gouvernement était-elle justifiée ? Se replongeant dans la contemplation de l'eau, il était sûr d'une chose : Chaque homme fait ce qu'il peut, et l'effort de chaque homme compte. Ce n'est pas la peine de vivre si on n'est pas convaincu au plus profond de soi-même.

Remo aussi devait avoir compris cela. Son départ pour Miami le prouvait. Smith n'était guère optimiste sur ses chances de réussite. L'Implacable s'était lancé au jeu du chat et de la souris : la politique. Dans ce domaine Remo n'était qu'un enfant.

Smith suivait les efforts de son bras exécuter grâce aux comptes rendus de la campagne électorale de Mac Polaney, dans la presse locale. La stratégie était bonne, mais Remo était-il à la hauteur ? La politique est un jeu trop subtil pour un ancien flic.

Smith ne pouvait qu'attendre et espérer, sachant que malgré les millions de dollars et les milliers d'agents dont dispose CURE, l'organisation ne reposait que sur deux personnes : lui, la tête, et Remo l'exécuter.

Smith ramassa un galet qu'il envoya dans la mer puis reprit le chemin de son bureau. Il attendrait, qui sait... peut-être le téléphone sonnerait-il ?

*

* *

Mais Remo avait autre chose en tête. Il ne pensait pas au docteur Smith, mais plutôt à Willard Farger.

Ce dernier n'était pas à la permanence. Remo secoua énergiquement une des trois potiches. Elle lui raconta, que contrairement à son habitude, Farger était arrivé très tôt ce matin-là et qu'il était reparti après avoir donné un coup de fil.

— Vous pensez qu'il va bientôt revenir, n'est-ce pas ? demanda la pin-up à Remo. Car j'ai besoin de mon chèque pour faire des courses à midi.

Votre chèque ?

— Oui. Farger nous paye à la journée, expliqua-t-elle. Il pense que c'est le seul moyen de s'assurer qu'on réapparaisse le lendemain. Mais moi je viendrais de toute façon juste pour vous voir. Ce que vous êtes mignon !

— Vous aussi, répliqua Remo. Savez-vous qui il a appelé ?

— Oui, car c'est moi qui ai pris le message et les coordonnées pour que Farger le rappelle.

Elle retrouva la page sur son bloc, l'arracha et la tendit à Remo puis s'en alla en fredonnant « Le soleil c'est bien plus beau ».

Remo composa le numéro sur l'appareil de Farger.

— La permanence de Tim Cartwright, répondit une voix féminine.

Quoiqu'il fût encore tôt Remo perçut de nombreuses voix, des machines à écrire qui crépitaient et d'autres téléphones qui sonnaient. Remo tint un instant l'appareil contre son oreille écoutant cette ruche bourdonnante, contemplant en même temps la désolation des trois filles qui se limaient les ongles. Puis, furieux, il raccrocha.

Cette ordure d'agent double de Farger était sans doute en train de faire son rapport à Cartwright. Tous deux se réjouissant de piquer de l'argent à cet imbécile de nordiste et de lui saboter sa campagne électorale.

Pourquoi s'était-il lancé dans cette histoire ? Remo se le demandait vraiment. Pourquoi ? Que savait-il de la politique ? Un gosse du jardin d'enfants aurait été plus futé. Sa première réaction avait été la bonne, il aurait dû la suivre. Démolir Cartwright. Il aurait dû se limiter à ce qu'il savait faire, tuer proprement. Ce n'était pas trop tard. Il commencerait par Farger.

La permanence de Cartwright se situait dans un autre hôtel sur le même boulevard mais à cinq blocs de celle de Polaney.

— Monsieur Farger est passé tôt dans la matinée mais il est déjà reparti, lui annonça la fille à l'entrée.

C'était bien une ruche que cette permanence avec des gens qui s'agitaient et parlaient en tous sens, débordés.

— Vous croyez que vous allez gagner ? demanda Remo à la fille.

— Évidemment, répliqua-t-elle. Le maire sortant est un type fantastique. Il faut du courage pour tenir tête à ces fascistes de Washington.

Tout d'un coup Remo comprit une grande vérité : le vote de l'électeur moyen n'a aucun fondement logique. L'ignorance guide son choix, ensuite pour se justifier, il pare son candidat de toutes sortes de qualités que le pauvre homme ne possède pas.

Comme cette fille par exemple. Détestant le pouvoir central, elle avait fait de Cartwright le défenseur de la décentralisation. La logique n'intervenait sûrement pas dans son raisonnement, car sinon elle aurait certainement voté pour Polaney, puisque, avec lui, elle était sûre de voir s'installer immédiatement l'anarchie.

La démocratie n'est donc qu'une accumulation statistique de bêtises qui s'éliminent les unes les autres, jusqu'à ce qu'elles donnent naissance à l'opinion publique. Chose incroyable, ce produit est généralement le meilleur choix possible.

Remo rendit son sourire à la fille. Elle hurla en se retournant.

— Charlie, dépêche-toi de charger ces brochures dans le camion.

— Dans quel camion ? demanda un jeune moustachu.
— Celui qui est garé sur la gauche. Il est vert. Il déposera les brochures dans nos autres clubs de la ville.

— D'accord, fit Charlie.

Il s'avança vers un coin où s'entassait une multitude de cartons et commença à les charger sur un diable. Remo s'approcha pour l'aider. Ils firent trois allers et retours entre la montagne de cartons et le camion vert. Ils finissaient lorsque le chauffeur sortit d'une cafétéria de l'autre côté de la rue.

— Vous savez où emmener ce chargement ? vérifia Charlie.

— Ouais, j'ai la liste sur moi fiston, répondit le camionneur tapotant la poche de sa chemise.

Charlie approuva de la tête et retourna à l'intérieur.

— Je vais venir avec vous, dit Remo au chauffeur, je vous aiderai à décharger.

— Comme vous voulez.

Le conducteur fredonnait « Le soleil, c'est bien plus beau », tout le long du trajet. Il alluma la radio qui leur renvoya la voix claire et résonnante de Polaney, chantant sa rengaine.

Trois kilomètres plus loin le camion quitta Collins Avenue pour le secteur nord de la ville. Rapidement la circulation diminua considérablement. Ils ne croisaient plus qu'une ou deux voitures occasionnellement.

— Vous votez pour Cartwright ? demanda Remo au conducteur qui fredonnait toujours le *jingle* de Polaney.

— J'ai voté pour lui la dernière fois.

Remo constata que ce n'était pas une réponse.

— Ho, une seconde. Soyez gentil de vous arrêter ici un moment.

— Qu'est-ce qui vous arrive ?

— Arrêtez un instant. Il faut que je vérifie le chargement.

Le chauffeur haussa les épaules et se rabattit le plus possible contre le parapet d'un petit pont qui surplombait une rivière. Il tourna alors la tête vers Remo qui l'endormit d'un coup sec à la nuque avec la jointure de son index. Le chauffeur s'effondra sur son volant. Il serait dans les pommes pour plusieurs minutes.

Remo sauta à terre et ouvrit l'arrière du camion. Caché de l'autoroute par le battant ouvert, il commença à retirer les cartons.

Un à un, il enfonçait verticalement ses doigts puissants, dans la masse de papier la perforant en tous sens, puis il bascula les paquets par-dessus le parapet, dans l'eau qui coulait plus bas. Les trous permettraient à l'eau de bien s'infiltrer, ce qui rendraient les brochures inutilisables.

Une fois qu'il eut terminé avec tout le chargement, il glissa un billet de cinquante dollars dans la chemise du camionneur qui dormait

toujours, puis traversa l'autoroute et fut pris rapidement en auto-stop par une voiture qui rentrait en ville.

Voilà ce qu'on appelait du contre-espionnage politique. Cette nuit il prendrait un râteau et irait lacérer les affiches de Cartwright qui fleurissaient sur les murs de la ville. Mais avant il lui fallait s'occuper de Farger.

Willard Farger, quatrième vice-assistant délégué aux élections, vint lui-même à la rencontre de Remo. Il arriva dans un carton renforcé, livré à la permanence de Polaney au nom de Remo avec un pic à glace enfoncé dans l'oreille droite.

Remo contempla un instant le corps recroquevillé dans sa caisse. Une faible odeur de lavande lui chatouilla les narines. La même que celle qui embaumait lorsqu'il avait découvert le corps de Moskowitz. C'était du lilas plus exactement. Un pic à glace parfumé au lilas.

Remo était dégoûté. Ce pic à glace venait de ruiner la campagne de Polaney, en éliminant le seul d'entre eux qui s'y connaissait un tant soit peu en politique. C'était vraiment le monde à l'envers, se dit Remo. Nous nageons en pleine incohérence. CURE, qui avait été fondée pour user de la violence afin de sauvegarder la nation, et ses institutions était en train de se faire détruire par le principe de base de ces institutions – l'élection libre. Cela par des adversaires, qui usaient librement de la violence alors que Remo, l'assassin implacable, ne s'en servait pas. Et voilà que pour tout arranger il ne savait plus quoi faire.

L'idée d'un coup de téléphone à Smith qu'il était si facile de joindre lui chatouilla l'esprit. Sa main se tendit vers l'appareil, mais sa tête fit non, et il tira le carton contenant le corps de Farger vers l'une des chambres du fond.

CHAPITRE XXII

Remo se débarrassa du corps puis prévint Teri Walker de la mort de Farger. Elle éclata en sanglots.

— Je ne savais pas que la politique était comme ça, renifla-t-elle. Le pauvre homme.

— Nous ne disons rien à personne. On va poursuivre la campagne comme si de rien n'était.

Elle approuva de la tête en essuyant ses larmes.

— Vous avez tout à fait raison, on doit continuer, c'est ce qu'il aurait voulu qu'on fasse. J'en suis sûre, gémit-elle.

— Bien, fit Remo. Retournez à vos publicités. Faites ce que vous avez à faire.

— Et vous ?

— Je vais m'occuper de mes affaires.

— N'oubliez pas que lundi soir nous avons une émission à la télévision. Ça pourrait nous faire gagner.

— Ouais, dit Remo d'un ton de doute. On peut espérer au moins que cela, démontrera à nos adversaires que nous sommes sérieux.

Pauvre Teri, sa première campagne, elle était pleine d'espoir. Mais malgré toute son exubérance Remo devait reconnaître qu'il n'y avait plus aucune chance de l'emporter. Il n'avait pas de militants et, même s'il en avait, il n'aurait pas su quoi leur faire faire. Sans Farger, Remo était perdu, il ne savait pas où trouver les brochures, les imprimés, les autocollants, les badges, enfin toute la panoplie d'une campagne électorale.

Il confia son désespoir à Chiun en rentrant dans leur appartement.

— Je n'y comprends décidément rien, remarqua Chiun. Tu veux me faire croire que les électeurs choisissent un candidat plutôt qu'un autre uniquement parce qu'ils préfèrent le badge du premier ?

— En quelque sorte, répondit Remo.

— Mais avant-hier, tu me disais que les gens voteraient comme le leur indiquerait le lieutenant de police ?

— Oui, pour certains ce sera ça.

— Et comment fais-tu alors pour différencier ceux qui suivent le lieutenant de police de ceux qui sont sous le charme du badge ?

— C'est impossible, répliqua Remo.

Chiun se lança dans un monologue virulent en coréen. Remo comprit qu'il s'indignait sur la sottise du système démocratique, quoiqu'il comprenne maintenant pourquoi c'était l'unique mode de gouvernement mérité par les Blancs. Finalement il s'arrêta et reprit :

— Mais que sais-tu exactement ?
— Que nous ne pouvons pas gagner, mais que je peux leur rendre les choses difficiles, résuma Remo.

— Tu m’as déjà expliqué que tu ne pouvais pas tuer ton adversaire ?

— Exact. Mais je peux le secouer un peu. Perturber sa campagne.

Chiun secoua tristement la tête.

— Un assassin qui n’a pas le droit de tuer est comme un homme avec un pistolet non chargé – et qui se consolerait en se disant qu’il peut malgré tout appuyer sur la détente.

— Que puis-je faire d’autre ? Je n’ai rien, pas de militants, pas d’éléments, en un mot : rien, constata Remo. Que voulez-vous Chiun, nous devons reconnaître que pour nous la politique, c’est fini. Nous avons perdu.

— Je vois, fit Chiun en observant Remo qui enfilaient un pantalon, une chemise et des tennis noirs.

— Et maintenant où vas-tu ?

— Je vais me défouler en allant faire un petit tour chez le concurrent.

— Surtout, ne te fais pas prendre, car, dans ce cas, je dirais tout aux inspecteurs. N’est-ce pas comme ça que l’on fait dans ton pays ?

— Faites comme bon vous semble, de toute façon je ne serai pas pris.

Remo se présenta à la permanence de Tim Cartwright, le maire sortant, peu après minuit. Il repartit juste avant le lever du jour, ayant endormi profondément le gardien de nuit.

Derrière lui, Remo laissa un somptueux désordre, qui pourrait lui servir de référence pour une prochaine campagne électorale en tant qu’expert plombier. Il avait entièrement chamboulé les fils téléphoniques du standard, trafiqué les téléphones de l’intérieur et interverti sur les machines à écrire les touches entre elles. Il déchira ensuite des milliers d’autocollants, jeta dans le vide-ordure des tonnes d’imprimés en tout genre et tordit tous les badges qu’il put trouver. Il dessina au feutre une moustache et une barbe sur les affiches de Cartwright et pour conclure laissa tomber une allumette allumée dans le conduit du vide-ordure.

Ceci fait, Remo décida d’aller se baigner pour calmer sa colère qu’il n’avait pas encore réussi à chasser. Il nagea puissamment, fendant les eaux à la manière de Sinanju, sa tête bouillonnait alors que son corps progressait souple et calme. Lorsque sa rage se fut dissipée, il se retourna et aperçut la rive à l’horizon. Il avait nagé plusieurs kilomètres sans s’en rendre compte.

Doucement il retourna à terre. Il sortit de l’eau en caleçon sous l’œil étonné du garçon de plage qui disposait les chaises longues. Il se rhabilla et rentra finalement.

Chiun devrait être réveillé, pensa-t-il, passant la tête par la porte de la chambre. La natte en coco, sur laquelle dormait parfois le Maître, était soigneusement roulée dans un coin. La pièce était vide. Sur la table de la cuisine Remo trouva un mot : « Une matière de toute urgence m'appelle à la permanence de monsieur Polaney ».

« Quoi encore ? » se dit Remo et il décida qu'il ferait mieux d'aller voir.

Dans le couloir le bruit était assourdissant. Nom d'un chien que se passe-t-il à l'intérieur ? se demanda Remo. Peut-être qu'une des pin-ups de Farger a perdu son vernis à ongles ! Il ouvrit la porte mais resta figé, stupéfait. L'endroit était plein de monde. Des femmes ayant dépassé la cinquantaine s'agitaient en tous sens.

Assis à la place de Farger, se tenait madame Ethel Hirshberg qui hurlait dans un téléphone :

— Je ne connais rien aux problèmes syndicaux et je m'en fous ! Vous voulez être payés ? Vous livrez dans une heure ! C'est simple, non ? Sinon vous et votre charmante petite famille n'aurez plus qu'à bouffer le papier.

« C'est ça, dans une heure ou pas de liquide. Ne me parlez pas d'arrangements. Nous venons de changer de direction. Dans une heure. Et faites-les monter, car nous, les femmes d'un certain âge, avons mal au dos. »

Elle raccrocha l'appareil et fixa Remo.

— Votre père est à l'intérieur. Allez ! Ne restez pas planté là ! Allez le voir, peut-être a-t-il besoin de vous, même si vous n'êtes bon à rien !

— Rose ! cria-t-elle. Cette liste de volontaires pour le quartier nord, tu l'as terminée ? Dépêche-toi. Il faut faire tourner cette boutique !

Elle se tourna vers Remo de nouveau :

— A la dure. Il n'y a que ça de vrai. Après quarante ans dans la fourrure, je vais vous apprendre la manière forte, comme vous ne l'avez jamais connue. A la baguette. Pourquoi restez-vous planté là ? Allez demander à votre père ce que vous pouvez faire. Pauvre vieillard ! Vous n'avez pas honte ? Lui mettre tout ça sur le dos au dernier moment ! Il avait tellement peur qu'il vous arrive du mal. Et ce gentil monsieur Polaney, collé avec quelqu'un comme vous !

Le téléphone retentit. Elle décrocha avant la fin de la première sonnerie.

— La permanence du « Soleil c'est bien plus beau », annonça-t-elle. Elle écouta un instant puis se mit à aboyer : Je me fous de ce que vous avez promis. Je veux ces voitures équipées de haut-parleurs dans moins d'une heure ! Vous m'avez bien entendu, dans moins d'une heure. C'est ça. Quoi ? Écoutez-moi bien. Vous connaissez le juge Mandelbaum ? Oui. Eh bien, je suis sûre qu'il serait très content

d'apprendre que vous refusez de louer vos voitures à tout le monde. Savez-vous que vous êtes en violation flagrante de la loi électorale ? C'est cela, vous m'avez très bien compris. Le juge Mandelbaum est le mari de ma cousine Pearl.

Elle mit sa main sur l'appareil et lança à Remo :

— Je vous ai dit d'aller voir votre père, nom d'un chien ! Allez, rompez !

Puis elle reprit sa conversation.

Remo secoua la tête. Il n'en croyait pas ses yeux. Elles étaient déjà au moins cinquante. Et il en arrivait d'autres qui le bousculaient au passage, posaient leurs chapeaux à fleurs sur des chaises et s'installaient derrière des tables sans qu'on leur dise quoi que se soit. Elles semblaient toutes savoir ce qu'il y avait à faire.

Madame Hirshberg raccrocha.

— Je me suis débarrassée de vos pin-ups, expliqua-t-elle. Pour une campagne électorale elles ne valent rien. Peut-être qu'après les élections on leur trouvera un gentil travail quelque part dans un institut de massage.

Remo s'arracha finalement de l'entrée et se dirigea vers l'ancien bureau de Teri Walker. Chiun y était installé, il sourit en voyant entrer Remo.

— Mon fils, dit-il.

— Mon père, répondit Remo s'inclinant respectueusement. Mon étonnant plein de ressources et cachottier de père !

— C'était juste au cas où tu l'aurais oublié, fit Chiun.

CHAPITRE XXIII

Dès midi, trois cents femmes arpentaient les rues de la ville distribuant des tracts aux passants, prenant d'assaut les supermarchés, chantant à tout moment « Le soleil c'est bien plus beau – Votez pour Mac Polaney ».

Les gens qui refusaient leur littérature, ou se permettaient des remarques désobligeantes sur le candidat, étaient cajolés. Elles avaient laissé à la permanence l'attitude agressive et combative qu'elles affichaient auparavant. Dans la rue, sous la supervision de madame Hirshberg, elles étaient tout sucre et tout miel.

— Ça ne vous ferait pas de mal de voter pour monsieur Polaney, susurraient-elles. Il nous faut un homme gentil comme lui à la mairie. Ça changerait un peu. Je sais que la sœur de monsieur Cartwright, est très jolie mais ce serait gentil de donner sa chance à un brave type. Vous pouvez faire confiance à monsieur Polaney.

A midi une, la permanence de Cartwright était au courant de ce qui se passait, et à midi trente des contre-mesures étaient déjà adoptées.

— C'est très simple, expliqua le maréchal Dworshansky à Cartwright. Il s'agit de volontaires qui n'ont pas de vrais intérêts dans l'élection de mardi. Il suffit donc de faire un exemple avec deux ou trois d'entre elles pour qu'elles décident toutes de retourner jouer au mah-jong.

Ceci fut clairement expliqué ensuite à Théophilus Pedaster et Gumbo Jackson qui furent chargés, par un de leurs amis, de le faire comprendre aux militants en jupon de Polaney.

— Ah, ce sont des bonnes femmes ! fit Théophilus Pedaster en gloussant. Vieilles ou jeunes ?

— Des femmes âgées.

Pedaster eut l'air déçu. Gumbo Jackson lui par contre ne l'était pas. C'était le plus futé des deux, il avait déjà empoché les quatre cents dollars qu'on leur proposait pour ce petit boulot.

— Qu'elles soient jeunes ou vieilles, qu'est-ce que ça peut faire. On va leur donner une petite leçon c'est tout, dit-il en souriant de toutes ses dents.

Malheureusement on avait oublié d'expliquer tout cela aussi soigneusement à un vieil Oriental en kimono orange, qui accompagnait le premier groupe de femmes, auquel Pedaster et Jackson s'attaquèrent.

— Donnez-nous ces brochures, ordonna Pedaster.

— Non, vous n'en aurez qu'une chacun, répliqua une matrone en

robe bleue.

— Je les veux toutes, répliqua Pedaster.

— Une par personne.

A ce moment-là Pedaster sortit un couteau de sa poche.

— Vous n'avez pas compris, mémé ? Je les veux toutes !

Gumbo Jackson avait lui aussi sorti son couteau.

— Protégez Chiun ! hurla la matrone en bleu.

Puis elle se rua sur Pedaster faisant tournoyer son sac à toute vitesse. Ses compagnes se joignirent à elle. La bagarre dégénéra très vite et Pedaster décida qu'il fallait blesser quelqu'un.

Mais il n'y arriva pas. Au milieu des corps et des bras qui s'agitaient en tous sens, des sacs qui volaient de toutes parts, il perçut une large manche orange et son couteau disparut, et pire que tout, son bras lui fit horriblement mal. Il se tourna vers Gumbo juste à temps pour voir une manche orange s'enfoncer profondément dans l'estomac de son copain. Gumbo s'éclaboussa par terre comme un œuf frais.

Pedaster contempla un instant son copain de toujours, inconscient sur le macadam. Les femmes l'entouraient en gesticulant. Il fit alors ce qu'il avait appris depuis sa tendre enfance, il s'enfuit.

Derrière lui, il entendit une femme s'inquiéter :

— Chiun va bien ? Ces loubards vous ont pas fait mal ?

Ce ne fut qu'arrivé au troisième carrefour que Pedaster réalisa que les quatre cents dollars étaient dans la poche de Jackson.

Qu'il les garde, pensa-t-il. S'il vit, il les aura bien mérités. Pedaster de toute façon n'en avait pas vraiment besoin, vu qu'il allait rendre visite à sa famille dans l'Alabama, sur-le-champ.

A la tombée de la nuit chaque habitant de Miami avait entre les mains un tract de Polaney. Le jour suivant, toutes les maisons de la ville furent visitées par un groupe de femmes, expliquant aux occupants pourquoi toute personne honnête et digne ne pouvait que voter pour Polaney. Il y avait tant de militants pour Polaney dans les rues, que ceux de Cartwright commencèrent à se sentir opprimés. Ils rasaient les murs, se dissimulaient dans des bars et finirent par virer le reste de leurs tracts dans les égouts, plutôt que de risquer la confrontation avec les mégères à la langue cinglante qui travaillaient pour leur adversaire. Toute la ville résonnait de la rengaine « Le soleil c'est bien plus beau – Votez pour Mac Polaney » que diffusaient partout les voitures-radio.

Dans les tavernes et les salons où le bruit de l'air conditionné recouvrait celui des haut-parleurs, le message entrainé par les télévisions et les radios, « Votez pour Mac Polaney ».

Même une luxueuse cabine de yacht ancré au large des côtes ne fut pas épargnée. Furieux, le maréchal Dworshansky éteignit la radio, et, se tournant vers sa fille placide, lança :

— Je n'avais pas prévu cela !

Il se leva et arpenta la cabine comme un lion en cage.

— Comment ? s'étonna-t-elle.

— Je ne pensais pas que Polaney serait capable de monter une telle campagne électorale. Je ne m'y attendais pas !

— Moi-même je n'y comprends rien, répondit Dorothy Walker. J'ai approuvé les spots publicitaires et les insertions dans la presse car je n'en avais jamais vus d'aussi mauvais. C'était le meilleur moyen de leur faire gaspiller leur argent.

— Gaspiller leur argent ! Ah ! fit le vieil homme qui avait maintenant l'air d'un vieillard méchant. L'argent risque de leur faire emporter l'élection. Il nous faut trouver autre chose.

Dorothy Walker se leva, défroissant de sa main son pantalon de soie blanc.

— Père, dit-elle, je crois que c'est moi qui dois me charger de cela maintenant. Je vous le dois bien. Nous verrons bien si ce Remo a un point faible.

CHAPITRE XXIV

— J'en veux cent par paquet, précisa madame Ethel Hirshberg à Remo. Pas quatre-vingt-dix-neuf, pas cent un, cent ! Comptez-les soigneusement.

— Vous n'avez qu'à le faire vous-même, répliqua Remo. Je vous dis qu'il y en a cent dans chacune de ces piles.

— Comment pouvez-vous en être si sûr alors que vous ne les comptez pas ? Vous les soupesez et m'affirmez qu'il y en a cent. Heureusement que nous ne sommes pas dans les affaires ensemble !

— Puisque je vous dis qu'il y en a cent ! s'entêta Remo.

Ça faisait une heure qu'Ethel Hirshberg lui faisait faire des piles de cent tracts pour ensuite les distribuer aux militants. Remo s'en acquittait à sa façon, faisant glisser ses doigts sur le côté du tas puis il s'arrêtait quand il savait tenir un paquet de cent feuilles.

— Ça fait cent vous dis-je !

— Je veux que vous les comptiez, s'obstinait Ethel Hirshberg.

A ce moment-là Chiun sortit de son bureau. Il portait son lourd kimono de brocard noir. Il se dégageait de son absolue sérénité une force impressionnante.

— Chiun ! cria Remo.

Chiun tourna vers Remo un visage sans expression, qui s'éclaira d'un sourire lorsque ses yeux se posèrent sur Ethel Hirshberg.

— Venez ici voulez-vous ? dit Remo.

Madame Hirshberg secoua la tête.

— Mais c'est votre père ! Et vous osez lui parler sur ce ton ! Venez ici ! Aucun respect pour les aînés ou pour ceux qui sont tout simplement meilleurs que vous. C'est lamentable !

Chiun s'approcha d'eux.

Remo et Ethel essayèrent en même temps d'exposer leur point de vue.

— Je veux des piles de cent...

— Quel mal y a-t-il à vérifier pour éviter le gaspillage...

— Je n'ai pas besoin de les compter puisque je sais qu'il y en a cent.

Chiun leva une main, les interrompant tout deux. Il prit une pile et annonça :

— Cette liasse contient cent deux brochures.

— Vous voyez ! fit Ethel d'un air mauvais. Maintenant vous les compterez j'espère ? dit-elle en s'éloignant.

— Chiun ! s'exclama Remo. Pourquoi avoir dit ça. Vous savez très bien qu'il y en a cent.

— Ah ! Tu es si sûr ? Tu es infailible et ne commets jamais d'erreurs ?

— Je peux commettre des erreurs, mais pas dans ce cas. Il y en a cent.

— Pour deux misérables brochures tu vas te disputer avec une volontaire ! Gagne-t-on une guerre en perdant toutes les batailles ?

— Nom d'un chien, Chiun ! Je ne peux pas laisser cette bonne femme me traiter comme ça ! Ça fait des heures que je travaille sur ces paquets. Cent c'est cent.

Pourquoi devrais-je les compter alors que je peux les soupeser du bout des doigts ?

— Parce que si tu ne les comptes pas toutes, nos dames vont s'en aller, et alors que feras-tu ? Tu retourneras casser les joujoux de l'adversaire ? Ça ne te mènera pas très loin, et ton monsieur Polaney que deviendra-t-il ?

— Chiun, j'aimais mieux quand on perdait.

— Les perdants ont toujours préféré l'échec. Gagner demande non seulement de la discipline mais également une certaine moralité.

— Comme soutenir que cent c'est cent deux ? demanda Remo.

— Oui, même d'affirmer qu'il y en a deux cent quatorze s'il le faut.

— Chiun, vous êtes odieux !

— Et toi, tu es négligent, ce qui est bien pire. Car si ce paquet fait bien cent feuilles, celui-là par contre n'en a que quatre-vingt-dix-neuf, répliqua Chiun en désignant une pile de brochures à deux mètres cinquante de lui.

— Faux Chiun. Il y en a cent, là, également.

— Quatre-vingt-dix-neuf.

— Vous allez voir, fit Remo saisissant la pile en question.

Il se mit à les compter à voix haute en les retournant une à une sur la table.

Un. Deux. Trois...

Pendant qu'il comptait, Chiun s'éloigna en direction du bureau de madame Hirshberg.

— Je crois qu'il a compris. Voyez-vous, il n'est pas vraiment méchant, tout simplement paresseux.

La voix de Remo leur parvenait au travers de la pièce.

— Dix-sept. Dix-huit. Dix-neuf...

— Comme beaucoup de jeunes de nos jours, répondit Ethel Hirshberg, consolant Chiun. Je n'ai pas pensé à vous le demander, mais sait-il compter jusqu'à cent ?

— Pour cette pile-là, il lui suffira de s'arrêter à quatre-vingt-dix-neuf, répliqua Chiun.

— Vingt-cinq. Vingt-six. Vingt-sept...

Dorothy Walker pénétra à ce moment dans la permanence, élégante et fraîche dans un ensemble blanc. Elle s'approcha du bureau de

madame Hirshberg.

— Remo est-il là ? demanda-t-elle.

Ethel Hirshberg mit un doigt sur ses lèvres.

— Shhh, fit-elle. Il est très occupé.

— Quarante-sept. Quarante-huit. Quarante-neuf...

— Aura-t-il bientôt terminé ? questionna Dorothy Walker tout en regardant Remo qui était penché sur une table, la tête baissée en profonde concentration.

— Il ne lui en reste que cinquante à compter, répondit madame Hirshberg. A son rythme il faut bien compter un petit quart d'heure.

— J'attendrai.

— Comme vous voulez.

— Soixante-quatre. Soixante-cinq. Soixante-six...

Pour tromper son attente Dorothy Walker parcourut du regard la grande salle. Elle fut très impressionnée par l'activité organisée qui y régnait. Plus d'une vingtaine de volontaires semblaient travailler de façon efficace.

— Quatre-vingt-dix-sept. Quatre-vingt-dix-huit. Quatre - vingt - dix-neuf... QUATRE-VINGT - DIX-NEUF ?

Remo leva les yeux et découvrit Dorothy Walker. Il lui sourit et s'approcha.

— Oui ? fit Chiun.

— Oui quoi ?

— Tu n'as rien à dire ?

— Qu'y a-t-il à dire ?

— Combien y en avait-il ?

— Je ne sais pas, rétorqua Remo.

— Tu ne sais pas ?

— Je ne sais pas. Je me suis fatigué et me suis arrêté de compter à quatre-vingt-dix-neuf.

Des prochains mots qui suivirent, Remo en reconnut quelques-uns, mais il avait décidé d'ignorer totalement Chiun. Il n'allait quand même pas se laisser entraîner dans de mesquines querelles !

— J'ai pensé qu'il serait intéressant de voir comment vivait le grand gagnant, lança Dorothy Walker en souriant.

— Vous croyez ?

— Rien ne peut plus vous arrêter.

— Tant que c'est pas lui qui compte les votes, interrompit Ethel Hirshberg.

— Venez, dit Remo à Dorothy Walker. Ces petits employés ici ne peuvent pas comprendre des gens aussi créatifs que nous.

— Teri est-elle là ?

— Elle m'a assuré que tout était prêt pour le show télévisé de demain. Elle a donc décidé d'aller passer la nuit chez une amie. Elle

m'a dit qu'elle vous verrait demain au studio, répondit Remo.

— Très bien, approuva Dorothy Walker.

Remo lui prit le bras et ils sortirent. Il était tout content de la sentir à ses côtés. Elle était superbe et sentait délicieusement bon. Une odeur fraîche de fleur.

Il retrouva la même odeur un peu plus tard dans l'appartement de Dorothy Walker, en plus soutenu. Elle s'installa tout contre lui sur le canapé et lui servit un verre. Quand il l'eut terminé, elle colla sa bouche contre la sienne.

Elle resta longtemps soudée à lui. Puis elle se leva, et le prenant par la main, l'entraîna sur la terrasse. D'un geste large, elle lui désigna l'immensité devant eux.

— Remo, tout ceci pourrait être à nous, fit-elle.

— A nous ?

— J'ai décidé d'ouvrir un département campagne électorale à l'agence, et j'aimerais que vous vous en chargiez.

Remo, qui était sûr de ses talents personnels de grand stratège politique, fut heureux de les voir reconnus, il réfléchit un instant puis répondit :

— Désolé, c'est pas mon rayon.

— Alors, quel est votre rayon ?

— D'aller d'un endroit à un autre en faisant le bien partout où je passe, répliqua-t-il croyant dur comme fer à ce qu'il disait, et éprouvant la même satisfaction que Chiun lorsque celui-ci formulait le même genre de mensonge.

— Soyons honnêtes. Je sais que vous partagez l'attraction que j'ai pour vous. Comment pouvons-nous faire pour satisfaire ce désir d'être ensemble ? Comment, quand et où ?

— Pourquoi pas ici, maintenant, et comme ça ? répliqua Remo.

Il la prit sur le dallage de la terrasse. Pour Remo il s'agissait d'un cadeau d'adieu. Elle continuerait son chemin pour devenir un manager politique, et lui, il le savait, redeviendrait le second meilleur assassin du monde. Il fallait l'encourager et la consoler pour toutes les nombreuses années de solitude qui l'attendaient sans lui.

Remo se dépensa donc, sans compter, jusqu'à ce qu'elle frémissse puis s'abandonne, totalement soumise.

Plus tard elle reprit :

— C'est un sale métier que la politique. Oublions Polaney et partons tout de suite.

Remo contempla les étoiles qui brillaient au firmament, et répondit :

— C'est trop tard maintenant. Nous ne pouvons faire marche arrière.

— Mais ce n'est qu'une élection !

Remo secoua la tête.

— Il n'y a pas que l'élection. Une fois Polaney élu, je dois faire ce que je suis venu faire.

— Est-ce tellement important ? demanda-t-elle, cette chose que tu dois faire ?

— Je ne sais pas, répliqua-t-il. Mais j'ai quelque chose à faire. Je suppose que cela suffit à le rendre important.

Il la prit de nouveau.

Lorsqu'il referma la porte derrière lui, Dorothy Walker se leva et se dirigea vers le téléphone. Elle obtint très vite la communication.

— Papa, dit-elle. Remo est bien un type du gouvernement. Et je ne crois pas qu'il y ait moyen de le faire reculer. Il croit en ce qu'il fait.

Elle écouta son interlocuteur quelques instants puis reprit :

— Oui papa. En effet il y a toujours ce moyen-là. Mais c'est vraiment dommage. C'est un homme, un vrai, comme toi papa.

CHAPITRE XXV

— J'aimerais maintenant vous interpréter « Nola », suivie du « Vol du bourdon », mais comme je ne connais ni l'un ni l'autre, je vais commencer par « When the Saints »...

Mac Polaney portait un bermuda en jean frangé au bout, de vieilles tennis sans chaussettes et son éternelle chemise à trou-trou rouge, style filet. Il s'était coiffé d'une vieille casquette de base-ball délavée.

Perché sur un tabouret, il coinça sa scie à bois contre son pied droit, saisit son archet et offrit aux téléspectateurs sa version très personnelle d'un air qu'ils connaissaient tous. Dans les coulisses Remo ne put s'empêcher de grimacer.

— C'est une catastrophe ! dit-il à Chiun. Où est Teri ?

— Je ne suis pas chargé de la surveiller, répondit son Maître. Moi, je trouve qu'il joue très bien de cet instrument d'ailleurs inconnu dans mon pays.

— Figurez-vous que dans le mien c'est pareil ! Nous perdons des centaines de voix à la minute. C'est une catastrophe !

— On ne sait jamais. L'heure est peut-être venue pour Miami d'installer un virtuose de la scie, à l'hôtel de ville ?

— Merci pour ces paroles réconfortantes, ironisa Remo exaspéré par l'exécrable performance de Mac Polaney, et très mécontent de l'absence de Teri qui aurait dû être là.

Il lui en voulait de ne pas avoir convaincu Polaney de parler, ne serait-ce que brièvement, de ses positions politiques au cours de ce show spécial de trois heures. Quand Remo pensait à ce que ce temps d'antenne lui coûtait, il en était malade. Heureusement que Smith n'était pas dans le coup, car, lui, il aurait eu une attaque.

Chiun lui parla.

— Shhh ! fit Remo. Je veux être sûr qu'il ne fait pas de couac.

— Il y a d'autres vibrations que tu ferais mieux de percevoir, insista Chiun.

— Comme par exemple ?

— Celles de ces deux individus qui, là-bas, jouent aux techniciens de la télévision.

— Pourquoi dites-vous ça ?

— Parce que ça fait au moins cinq minutes que leur machine à images est pointée sur une tache du plafond.

Remo vérifia, en effet la caméra n'était pas dirigée vers Polaney, et les deux soi-disant cameramen étaient à genoux en train de fouiller dans un grand sac à leurs pieds. Sous le regard de Remo et de Chiun,

ils en ressortirent deux revolvers et visèrent Polaney.

Remo se précipita, mais Chiun était déjà sur les tireurs. Les téléspectateurs virent un éclair vert brouiller leur image lorsque Chiun, traversant le plateau, passa devant Polaney. Puis ils entendirent des coups de feu et des cris.

Les vrais cameramen réagirent d'instinct et pointèrent leurs machines sur le lieu de l'action. Chiun disparut dans les coulisses leur laissant filmer deux corps immobiles, étendus au sol. L'image resta un instant sur les deux cadavres puis revint sur Polaney. Horrifié, Remo, réalisa qu'il était placé juste entre Polaney et les caméras qui allaient dévoiler au public son visage. Il pensa immédiatement à la réaction de Smith, tourna brutalement le dos aux téléspectateurs, et se mit à crier dans un des micros qui pendaient du plafond :

— Mesdames et messieurs, surtout ne vous effrayez pas ! On vient d'essayer en vain d'attenter à la vie de monsieur Polaney !

Puis, sans se retourner, il glissa hors du champ. Polaney, sa scie à la main, réapparut à l'antenne regardant dans la direction des deux corps. Lentement il se tourna vers les caméras et dit :

— Ils ont voulu me faire taire. D'autres avaient déjà essayé auparavant. Mais seule la mort me réduira au silence.

Il s'arrêta. Un cameraman le félicita à haute voix et dans la régie un ingénieur applaudit. Polaney attendit un instant puis reprit :

— J'espère que demain vous voterez tous pour moi. Bonsoir.

Et, sa scie sous le bras, il se dirigea vers Chiun et Remo dans les coulisses. La musique de « Le soleil c'est bien plus beau » termina l'émission.

— Vous avez très bien réagi, bravo, le félicita Remo.

— Bien réagi ? s'étonna Polaney.

— Ce que vous avez dit sur les gens qui essayent de vous faire taire. C'était excellent.

— Mais c'est vrai ! s'exclama Polaney. A chaque fois que je veux jouer de la scie il y a toujours quelqu'un qui veut m'en empêcher.

— Où est Teri ? hurla Remo à bout de nerfs.

Remo ne trouva pas Teri Walker dans l'appartement qu'elle occupait juste au-dessus de la permanence de Polaney. En revanche, il trouva sur une table un mot intéressant : « Teri. Sous aucun prétexte tu ne dois te rendre au studio ce soir. Maman ».

Le message était relativement récent et dégageait encore une forte odeur de parfum. Le parfum que portait Dorothy Walker ! Frais comme... du lilas. C'était donc ça. Du lilas. Deux fois déjà il avait reniflé cette même odeur : en découvrant Moskowitz et Farger tués par un pic à glace derrière l'oreille.

Dorothy Walker ! C'était donc elle ! C'était elle qui informait Cartwright de la campagne de Polaney. C'était elle, l'agent double.

Remo marcha jusqu'à un immeuble avoisinant, où Dorothy Walker avait son appartement au dernier étage. Il força la porte d'entrée et s'installa dans un fauteuil. Il patienta ainsi toute la nuit, vit même se lever le soleil, puis le téléphone sonna. Il décrocha.

— Allô ?

— Allô, qui est à l'appareil ? Remo ? demanda Teri Walker à l'autre bout de la ligne.

— Exact.

Elle gloussa.

— Ma mère vous a enfin piégé, je savais bien qu'elle y parviendrait.

— Je crains que non, Teri. Votre maman n'est pas ici. Elle n'a d'ailleurs pas été ici de la nuit.

— Ah ! Dans ce cas elle doit être sur le bateau de grand-père pour parler de la campagne. Ça l'intéresse beaucoup, grand-père.

— Sur quel bateau ?

— *L'Encolpius*, dit Teri. Il mouille dans la baie.

— Merci, fit Remo. Au fait, pourquoi n'étiez-vous pas au studio la nuit dernière ?

— Maman m'a laissé un mot me disant de ne pas y aller. Quand je l'ai eue au téléphone elle m'a expliqué qu'il risquait d'y avoir un peu de violence et que vous-même pensiez qu'il valait mieux que je ne vienne pas. Je suis donc restée chez mon amie. Mais j'ai suivi l'émission à la télévision. C'était vraiment sensas !

— Si, ça vous a plu, attendez la suite, vous allez voir !

Remo raccrocha et quitta l'appartement de Dorothy Walker en direction de la mer.

*

* *

— Tu as perdu, papa, constata Dorothy Walker, en robe de cocktail verte, sirotant un verre en compagnie du maréchal Dworshansky à l'arrière du bateau.

— Je sais, ma chère. Je sais. Mais qui aurait pu penser que nos hommes manqueraient leur coup. C'étaient d'excellents tireurs et de fidèles serviteurs. Sasha et Dimitri auraient fait n'importe quoi pour moi.

— Oui, mais ils ont raté leur cible. Et maintenant il n'y a aucun moyen d'empêcher monsieur Polaney de remporter l'élection car tu as omis de prendre en considération l'impact sur l'opinion publique si tes hommes ne réussissaient pas.

— C'est vrai, reconnut tristement le maréchal. Peut-être suis-je tout simplement en train de vieillir. Trop vieux pour avoir ma propre ville. Tant pis, il y a d'autres poissons dans la mer.

— Peut-être consentiras-tu à te retirer comme tu aurais dû le faire depuis longtemps. Perdre, m'as-tu toujours répété, est le seul péché.

— Détecterais-je une note de triomphe dans ta voix ? Ne penses-tu pas avoir également perdu quelque chose ?

— Non papa, j'ai gagné. Polaney sera maire. Teri et moi deviendrons ses plus proches conseillers et dans six mois la ville est à moi. Je te l'offrirai, je te le dois.

Dworshansky comprit d'après le ton de sa fille qu'elle ne le ferait pas par amour, mais en remboursement d'une dette qui lui pesait lourd. La fixant il dit :

— Je crois que tous les deux, nous avons perdu quelque chose.

— C'est exact, lui répondit une voix.

Et Remo s'avança dans l'encadrement de la porte.

— Qui êtes-vous ? s'indigna le maréchal. Qui est cet homme ?

Dorothy se leva et s'avança tout sourire vers Remo.

— C'est mon associé dans la campagne de monsieur Polaney. Le seul qui fût assez lucide pour comprendre que Mac Polaney était ce que Miami désirait.

— Gardez vos beaux discours pour votre prochaine campagne sur les aliments pour chiens, répliqua Remo. J'y ai mis le temps, mais lorsque j'ai découvert pourquoi Teri n'était pas au studio hier soir, j'ai finalement compris. Avez-vous fait tout cela juste pour vous emparer de la ville ?

Dworshansky approuva de la tête.

— Pourquoi pas ? Auriez-vous une meilleure raison ?

Il parlait facilement, presque gaiement.

— Mais pourquoi avoir tué Farger ? demanda Remo.

— Farger ? Ah oui. C'était juste pour montrer à l'entourage de Cartwright que nous n'apprécions guère les défections. Bien sûr, en vous débarrassant discrètement du corps et en refusant de parler du meurtre, ça nous a coupé nos effets.

— Et Moskowitz ?

— Moskowitz était un faible, expliqua le maréchal. Je crois qu'il aurait finalement préféré aller en prison que de jouer à ce jeu dangereux. Nous ne pouvions courir le risque que l'un d'entre nous craque.

— Vous vous êtes servis de la League pour lancer de violentes attaques contre Washington en période électorale parce que...

— ... parce que c'était le seul moyen d'une part d'empêcher que Cartwright et sa bande de voleurs se retrouvent derrière les barreaux, d'autre part de le faire réélire. Voyez-vous, j'ai pensé que Washington ne tenterait rien contre Cartwright si celui-ci les attaquait.

— Bien vu, fit Remo. Vous m'avez lié les mains pendant un bon bout de temps. M'empêchant de faire ce qui aurait dû être fait depuis

longtemps. Dommage que vous perdiez quand même.

Dworshansky sourit largement.

— Non, mon ami, ce n'est pas moi, mais vous qui avez perdu, dit-il en se ruant sur une boîte posée sur le piano.

Lorsqu'il en retira un pic à glace, Remo comprit que ce n'était, ni Cartwright, ni Dorothy Walker, ni un tueur à gages, mais bien ce vieillard musclé qui avait tué sans hésiter.

Il sourit à son tour, content de le savoir, car la question l'avait troublé longtemps.

Dworshansky chargea. Quand il approcha, Remo put sentir la forte odeur de lilas. Dworshansky ne perdit pas de temps en préliminaires. Il visa la tempe de Remo pour y enfoncer son pic à glace jusqu'à la garde. Remo esquiva le coup et avança à son tour.

Saisissant la main meurtrière par le poignet il la força à effectuer un puissant arc de cercle pour qu'elle plante elle-même son arme redoutable dans la gorge de son propriétaire. Le maréchal gargouilla, un instant hébété, puis s'écroula.

Dorothy ne lança qu'un vague coup d'œil à son père, puis, se levant, dit :

— Oh Remo ! Toi et moi nous y arriverons. D'abord cette ville et ensuite tout le pays.

— Vous ne versez même pas une larme pour votre père ?

Elle s'approcha tout contre Remo, collant son corps au sien.

— Pas la plus petite larme, murmura-t-elle. J'ai toujours été bien trop occupée à vivre... et à aimer pour pleurer.

— Et bien ! Il va falloir voir ce que nous pouvons faire pour corriger cela, fit Remo.

Et avant qu'elle ne puisse bouger ou crier, Remo lui fractura calmement le crâne. Il la déposa doucement au sol à côté de son père et referma soigneusement la porte en sortant.

Il ne trouva personne d'autre à bord du yacht. Il prit les commandes et amena le bateau à la pointe sud de la baie, où il mouilla à deux cents mètres de la rive. L'équipage, qui était à terre pour une journée de congé, mettrait un certain temps à retrouver leur bâtiment. Remo plongea et gagna la plage.

Sa prochaine visite était pour Tim Cartwright, le maire sortant.

CHAPITRE XXVI

Tim Cartwright tira sur sa droite le tiroir du haut de son bureau. En fait, il s'agissait d'un panneau en bois qui dissimulait un petit coffre-fort. Il sortit ensuite un trousseau de clés de sa poche de pantalon et l'ouvrit.

Il en retira des liasses et des liasses de billets soigneusement ficelées qu'il déposa dans son attaché-case.

Tout en faisant cela, il se demandait combien de candidats malheureux, comme lui, retardaient leur apparition à la permanence pour faire la même chose que lui. Il n'était sûrement pas le premier, ni le dernier... à vider la caisse.

Tout cela n'a guère d'importance, pensa-t-il, la morale de l'histoire est très simple : il était entré dans la politique pauvre et honnête, il en partait malhonnête et riche. Il n'aurait plus de soucis à se faire pour l'avenir. Miami avait choisi Polaney, c'était leur problème. Qu'ils se débrouillent. Lui, foutait le camp loin d'ici. Et quand ils seront tous devenus dingues parce que leur ville sera le plus grand bordel du pays, ce qui était inévitable vu les idées de Polaney, ils pourraient réclamer à cor et à cri le retour de Tim Cartwright, il les enverrait paître !

— Vous partez quelque part ?

Une voix interrompit ses pensées.

— Comment êtes-vous entré ? demanda-t-il sachant que la mairie était fermée et que le shérif Me Adow l'attendait à la porte de derrière.

— Le shérif a décidé de faire une longue sieste, une très longue sieste. D'ailleurs vous allez faire comme lui.

— Vous êtes Remo n'est-ce pas ? demanda Cartwright, sa main glissant discrètement vers le tiroir central de son bureau.

— C'est exact, fit Remo. Et si votre main se faufile dans le tiroir elle tombera.

Cartwright se figea puis lâcha calmement :

— Pourquoi ? Je ne vous ai rien fait !

— Si, pas mal de choses : Farger, Moskowitz, l'attentat contre Polaney.

— Vous savez bien que c'était toutes des initiatives du maréchal ! Je n'ai rien à voir là-dedans !

— Je sais, répondit Remo, que c'est lui qui a tout décidé : les notes de Bullingsworth, les attaques contre le gouvernement, la mort de ce pauvre Bullingsworth.

Cartwright haussa les épaules et sourit de ce sourire que les

politiciens irlandais ont adopté une fois pour toutes, quand ils sont pris la main dans le sac.

— Il avait raison puisque vous êtes là. N'est-ce pas ?

— Oui, nous voilà face à face maintenant.

— Que va-t-il se passer ?

— C'est très simple. Vous allez vous rasseoir gentiment et écrire ce que je vais vous dicter.

— Bon. Et moi qu'est-ce que j'y gagne ?

— La vie. C'est déjà pas mal. Votre attaché-case plein d'argent et un laissez-passer pour quitter le pays.

— Cela vous dérangerait que j'appelle le maréchal ?

— Oui, ça me dérange. Il m'a dit que de toute façon il ne vous parlerait pas.

Cartwright jaugea de nouveau Remo du regard puis sortit d'un sous-main une feuille de papier à en-tête de la municipalité de Miami, saisit un stylo, puis leva les yeux sur Remo.

— Vous l'adresserez aux habitants de Miami Beach.

*

* *

Mac Polaney tenait une feuille de papier entre les mains. Pour célébrer cette nouvelle vie qui s'ouvrait devant lui, il avait revêtu un blue-jean, troqué ses tennis pour des sandales et enfilé une chemise de soie rose frappée au dos de l'enseigne de son club de pêche.

— Des photocopies de cette lettre vous seront remises par la suite, annonça-t-il à l'adresse des membres de la presse tous groupés dans un coin de la pièce. Tim Cartwright y raconte comment il a essayé d'induire l'opinion publique en erreur avec l'affaire de la League. Il dit qu'il s'agissait d'un coup monté afin de détourner l'attention de ses propres agissements. Il reconnaît avoir volé la ville de diverses manières. Il présente ses excuses à Miami pour son comportement malhonnête, et moi, en tant que nouveau maire, je les accepte en votre nom à tous. Je l'invite d'ailleurs cordialement au prochain concours de pêche aux poissons-chats qui aura lieu au mois de juillet prochain et où la prime, pour le plus gros poisson capturé, s'élèvera à mille dollars. Qu'il ne compte pas empocher cet argent car, comme je participerai également au concours, j'estime qu'il a peu de chances de l'emporter. D'ailleurs, d'après sa confession, il ne semble pas être à mille dollars près. Il a déjà suffisamment d'argent.

— Où est le maire actuellement ? demanda un journaliste.

Mac Polaney essuya la transpiration qui perlait à son front à cause des spots de télévision et répondit :

— En face de vous, mon gars.

— Comment expliquez-vous votre écrasante victoire ?
— A une vie honnête et deux comprimés de vitamines E tous les matins.

Remo éteignit la télévision.

— On s'en va, dit-il en poussant Cartwright devant lui.

Ils sortirent d'un bar minable au bord du port et embarquèrent dans un canot à moteur amarré à quelques pas. En deux minutes ils montèrent à bord de *L'Encolpius*. Cartwright marchait devant, tenant sa mallette serrée contre son cœur.

— Où est le maréchal ? demanda-t-il.

— Ici, répondit Remo indiquant la porte du salon.

Cartwright l'ouvrit et découvrit les corps de Dworshansky et sa fille.

— Vous aviez promis, dit-il.

— Vous savez bien qu'il ne faut jamais croire une promesse de politicien, soupira Remo avant de frapper Cartwright à la tempe du tranchant de sa main de fer.

Ce dernier s'écroula, mort sur le coup.

Remo se rendit alors à l'avant du bateau, mit les moteurs en marche, les poussa à fond et brancha le pilotage automatique en direction du large. Il descendit ensuite dans la salle des machines, où il prit des bidons de kérosène qu'il ouvrit, arrosant tout copieusement, autour de lui. Puis, à l'aide de chiffons et de papier, il se fabriqua une mèche de fortune. Il y déposa une allumette puis monta en courant l'échelle vers le pont d'où il sauta dans son canot à moteur qu'il détacha vivement. Il se laissa ensuite dériver sur une centaine de mètres, et mit finalement le moteur en marche en direction des côtes.

Quelques secondes plus tard, une explosion retentit. Remo se retourna pour voir un brasier enflammer la mer. Les flammes diminuèrent très vite et le yacht fut englouti par les eaux. La mer retrouva immédiatement son calme.

*

* *

Tard cette nuit-là Remo suivit le dernier journal télévisé. Le présentateur laissa entendre que Cartwright s'était enfui après avoir remis sa confession à Polaney. Il émit l'hypothèse selon laquelle c'était probablement Cartwright le responsable du meurtre de Bullingsworth et de Moskowitz, ces derniers ayant dû découvrir ses agissements. Il avait ensuite éliminé le shérif Clyde McAdow dont le corps fut retrouvé dans le parking de la mairie, probablement parce qu'il avait tenté de le retenir. Ensuite le journaliste parla longuement de l'étonnante victoire de Polaney, élu à une écrasante majorité. Puis ils montrèrent des extraits de films de la conférence de presse du

nouveau maire, au cours de laquelle il avait annoncé une première nomination, celle de madame Ethel Hirshberg à la trésorerie. Celle-ci s'était alors emparé du micro :

— Je jure de surveiller les finances de la ville, comme s'il s'agissait des miennes, et de garder un œil sur le maire comme si c'était mon fils. J'en aurai le temps étant donné que mon fils ne m'appelle jamais.

Remo n'en pouvait plus. Il éteignit la télévision et composa l'indicatif 800 sur le cadran du téléphone. On décrocha à la troisième sonnerie.

— Oui ? répondit la voix acide.

— Remo à l'appareil.

— Oui, fit le docteur Smith. Je vous avais reconnu.

— Je vous ai tiré d'affaire, annonça Remo.

— Ah ? Je ne savais pas que j'étais dans le pétrin.

— Avez-vous vu les informations ? L'élection de Polaney, la confession de Cartwright affirmant que les accusations de Bullingsworth étaient toutes fausses ?

— Je suis au courant. Je me demande d'ailleurs où a bien pu disparaître Cartwright ?

— Il est parti en mer.

— Je ferai suivre votre rapport au numéro un. Il rentre ce soir.

— Je sais, dit Remo. Quand on est dans la politique il faut se tenir au courant de l'actualité.

— Est-ce tout ? demanda Smith.

— Je crois que oui.

— Dans ce cas, bonsoir.

Smith raccrocha et Remo l'imita en se sentant profondément dégoûté et frustré.

— Attendais-tu des remerciements d'un empereur ? ironisa Chuin.

— Je ne m'attendais pas à ce qu'il m'embrasse les pieds si c'est ce que vous voulez dire. Mais peut-être un simple merci. C'était trop demander ?

— Les empereurs ne remercient jamais, dit Chiun. Ils paient pour avoir le meilleur. Considère-toi heureux, cela aurait pu être pire... Tu as failli devenir le trésorier de la ville de Miami.

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
7, bd Romain-Rolland – Monttougé.
Usine de La Flèche, le 31-01-1979.
1340-5 – N° d'Editeur 10490, 1^{er} trimestre 1979.

-
- 1 La ligue pour l'aménagement amélioré de la Grande Floride.
 - 2 La promenade.
 - 3 Appellation commerciale d'un sédatif à base de méthaqualone courant aux États-Unis. La méthaqualone a la réputation d'avoir une action euphorisante et aphrodisiaque.
 - 4 Calcutta